

SÉRIE LINGERIE : TOME 3

DAME

en

LINGERIE

*MA DAME.
MA LINGERIE.*



AUTEURE D'UN BEST-SELLER DU *NEW YORK TIMES*

PENELOPE SKY

DAME EN LINGERIE

LINGERIE #3

PENELOPE SKY

Hartwick Publishing

Dame en Lingerie

Copyright © 2018 Penelope Sky

Tous droits réservés.

Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite sous quelque forme que ce soit par des moyens mécaniques ou électroniques, ni archivée dans des systèmes de stockage ou de récupération de données, sans l'accord préalable de l'éditeur ou de l'auteur, sauf dans le cadre d'un compte-rendu de lecture, où de courtes citations sont autorisées.

CONWAY

CARTER SE VERSA un scotch et se mit à l'aise sur le canapé dans mon bureau. Il faisait noir depuis un petit temps. J'avais dîné avec Muse sur la terrasse, puis elle était allée se coucher. Carter était passé à la maison peu après et, maintenant, nous étions enfermés dans mon bureau.

Il alluma son cigare et laissa la fumée monter en volutes vers le plafond.

— Ta famille préfère Muse à toi.

Je lui décochai un regard courroucé, les yeux lançant presque des poignards.

Carter étouffa un rire, avant de tirer à nouveau sur son cigare.

— Désolé. Sapphire.

Personne ne l'appelait Muse à part moi.

— Oui, je m'en suis rendu compte.

— Franchement, je la préfère à toi aussi.

— Tu suis la tendance, dis-je avec indifférence. C'est bien ton genre.

— Je suis ma propre voie dans la vie. Si ce n'était pas le cas, je ne serais pas si riche.

Entre son cigare et son scotch, il alternait les plaisirs.

Mon bureau sentait toujours le cigare pendant des jours après son passage mais, puisque j'appréciais l'odeur, cela ne me dérangeait pas. Aucune de mes créations ne se trouvait dans cette pièce ; je n'avais donc pas à m'inquiéter que le tissu s'en imprègne.

— Alors, c'est toujours ta prisonnière ou quoi ? demanda-t-il. Parce qu'elle te plaît vraiment, cette fille.

Elle me plaisait un peu trop.

— Je ne sais pas ce qui se passe, mon pote.

Il déposa son cigare dans le cendrier et me regarda d'un air interrogateur, les mains posées sur les cuisses.

— C'est-à-dire ?

— Mon père m'a demandé quand j'allais l'épouser.

Carter se retint de plaisanter quand il vit que j'étais très sérieux. Il avait dû sentir le conflit dans mon âme. Nous avons grandi ensemble et nous nous comprenions intimement, d'une manière que d'autres ne devineraient jamais. Notre lien me rappelait un peu celui que je partageais avec Muse.

— Et qu'est-ce que tu as répondu ?

— Que je n'étais pas prêt à m'engager. Mais mon père ne me pose jamais ce genre de question. Et puis, il m'a dit que je ne devrais pas traîner les pieds, parce que les femmes comme Muse étaient rares. Il dit qu'elle a du caractère.

— Elle a du caractère, c'est vrai, acquiesça-t-il.

— Mais elle a aussi de la classe et de la beauté. Elle a tout.

Je terminai mon verre, laissant les glaçons me rafraîchir les lèvres.

— Ensuite, ma mère m'a dit qu'elle était très fière de moi... Que j'étais devenu un homme dont elle était fière. J'en étais malade.

— Tous les fils ont envie d'entendre leurs parents dire ça.

— Mais je ne le mérite pas, rétorquai-je en faisant claquer mon verre vide sur la table, manquant de le briser. Je déteste mentir à mes parents. Je me sens minable.

Carter baissa les yeux vers son verre.

— Alors qu'est-ce que tu vas faire ?

— J'en sais foutre rien. Mais je me déteste. Je déteste la manière dont j'ai acheté Sapphire comme si elle n'était qu'une chose, pas une personne. Je déteste la manière dont je l'ai traitée. Je déteste toutes les choses que j'ai pu lui dire. Ma famille l'adore, et ça me rend encore plus malade. Si mes parents apprenaient ce que je lui ai fait, ils ne me le pardonneraient jamais. Vanessa ne me verrait plus jamais de la même façon.

— Alors il ne faut pas qu'ils l'apprennent.

Je me tournai vers la fenêtre, les doigts sur la tempe.

— Les secrets finissent toujours par sortir au grand jour... avec le temps.

— As-tu le choix ?

Il avait repris son cigare et tira dessus.

— Tu pourrais lui rendre sa liberté. Tu aurais dépensé cent millions, mais tu ne mentirais plus. Tu aurais la conscience tranquille.

C'était la meilleure solution, mais ça ne me plaisait pas.

— Je ne veux pas qu'elle parte...

Je voulais qu'elle reste avec moi. Je la voulais dans mon lit toutes les nuits. Elle était ma source d'inspiration et m'aidait à créer mes plus belles œuvres. Que ferais-je sans elle ? J'avais besoin d'elle.

— Et elle ne serait pas en sécurité si je la laissais partir. Si Knuckles l'apprenait, il partirait à sa poursuite.

— C'est son problème, pas le tien.

Mon cœur battit plus vite dans ma poitrine. L'idée que quelqu'un lui arrache ses vêtements et l'utilise contre son gré me rendait malade. Elle méritait d'être traitée avec respect, de vivre sa vie librement, sans craindre d'être violée et torturée. Le seul endroit où elle était en sécurité, c'était à mes côtés. J'étais le seul homme assez puissant pour empêcher ses démons de l'approcher.

— Si quelque chose lui arrivait, j'en mourrais.

Carter m'observa en soufflant de la fumée par les narines. Il avait le même visage dur que moi, et j'avais parfois l'impression qu'il était mon frère plutôt que mon cousin.

— Tu tiens à cette femme.

Je ne pouvais plus le nier.

— Profondément.

— Alors laisse tomber. Elle est en sécurité avec toi et elle semble heureuse.

— Ça ne change pas ce que je lui ai fait. Je n'ai pas la conscience plus tranquille.

— As-tu une autre alternative ?

Je n'avais pas le choix. Je voulais réparer mes torts, mais j'ignorais comment. Je ne pouvais pas revenir en arrière pour effacer mes erreurs. Je ne pouvais pas retourner dans le passé et ne pas exiger qu'elle couche avec moi. Je ne pouvais pas reprendre toutes les choses terribles que je lui avais dites, les humiliations que je lui avais infligées. Je ne pouvais pas lui rendre la virginité que j'avais prise si violemment. Je ne pouvais changer les fondations de notre relation.

— Je ne sais pas...

— Tu pourrais la libérer, répéta Carter. Et la laisser décider ce qu'elle veut.

Mais si elle prenait la mauvaise décision ? Si elle me quittait ? J'en serais

bouleversé.

— Et si elle décide de partir ?

Il haussa les épaules.

— Ne lui donne pas de raison de partir. Donne-lui une raison de rester. Autant de raisons dont elle aura besoin.

NICOLE S'OCCUPA DE TOUS LES ARRANGEMENTS À MA PLACE ; EN FIN d'après-midi, j'avais envoyé avec succès les fonds aux autorités américaines et payé les dettes de Muse. Elle avait un solde impressionnant d'impôts fonciers impayés, sans parler de l'emprunt qu'elle ne remboursait plus. Elle avait aussi fait un emprunt étudiant pour payer un diplôme qu'elle n'avait jamais obtenu. Une fois l'argent transféré aux États-Unis, Muse serait officiellement blanchie.

Elle ne devait plus rien au gouvernement.

Mais elle avait une dette encore plus importante dont elle ne s'était jamais acquittée. Elle n'aurait jamais dû devoir le moindre centime à ce psychopathe. Je n'avais moi-même aucune envie de lui donner de l'argent que j'avais gagné à la sueur de mon front.

Mais je ne voyais pas d'autre solution.

Je pouvais enterrer cette dette une bonne fois pour toutes.

Ensuite, elle serait libre.

— Tu es sûr de ton coup ? demanda Carter en roulant dans les rues de Milan à trois heures du matin.

Muse était endormie dans le lit que nous partagions. Je m'étais éclipsé au milieu de la nuit, sans qu'elle se réveille. Elle était à l'abri dans mon domaine, derrière les murs d'enceinte, protégée par le système de sécurité et un placard rempli de flingues.

— Oui.

— Ça pourrait mal finir, dit Carter en conduisant d'une seule main, l'autre bras posé sur l'appui de fenêtre. Ce type est marteau. Qui sait ce qu'il dira ?

— Je n'ai pas peur de lui.

C'est lui qui devrait avoir peur de moi.

Carter soupira entre ses dents.

— Juste pour te prévenir, je suis contre.

— C'est noté.

Nous nous garâmes devant l'hôtel et entrâmes. Mes hommes m'escortèrent dans le bâtiment, des armes de poing glissées dans leurs poches de jean. Au sous-sol se trouvait un bar select qui était utilisé uniquement pour les affaires. Je n'étais jamais descendu au Broken Handmaiden, mais j'en avais entendu parler par Carter.

Knuckles était là, le corps tatoué jusqu'à la nuque. Il était assis à une table solitaire au milieu de la pièce, vêtu d'une chemise noire à col, un verre devant lui. Il ne semblait pas y avoir touché, comme s'il m'attendait. Ses phalanges portaient chacune une lettre différente tatouée à l'encre noire.

D E A T H.

Son surnom lui allait comme un gant.

Carter et mes hommes restèrent en arrière, près des escaliers. Seul, j'entrai dans le bar. Les hommes de Knuckles étaient alignés devant le mur opposé, leurs yeux posés sur moi. L'un d'eux tenait un fusil d'assaut, le doigt sur la détente.

Comme si je rencontrais un fournisseur, je m'assis en face de Knuckles et me tournai vers le barman.

— Un scotch, avec des glaçons.

Knuckles me fixa de son regard injecté de sang, ses bras énormes croisés sur sa poitrine. La veine sur son front palpait plus que jamais. Il me détestait déjà avant que je n'entre dans la pièce. S'il n'avait pas gardé les mains où je pouvais les voir, je me serais demandé s'il n'allait pas me tirer une balle entre les deux yeux.

Mais il n'était pas si bête que ça.

Le silence entre nous était assourdissant, plus encore que les bruits que faisaient le barman. L'homme me versa un verre de scotch, puis le posa devant moi quelques secondes plus tard.

Je bus une gorgée.

— Pas mal.

— J'espère bien. Il a cinquante ans d'âge.

— Je m'y connais en vin. Et vous vous y connaissez en scotch.

Il but enfin une gorgée, engloutissant la moitié de son verre.

— J'espère que vous êtes là pour de bonnes raisons, Conway. Je suis un homme très occupé. J'ai un lit plein de femmes qui m'attendent à l'étage. Elles sont enchaînées et elles ont les yeux bandés, donc elles n'iront nulle part.

Mais un gentleman ne fait jamais attendre une femme.

Il était aussi galant que moi.

— Dans ce cas, j’irai droit au but, dis-je en claquant des doigts.

Un de mes hommes apporta la valise noire et la posa sur la table, avant de s’éloigner.

Knuckles n’y jeta même pas un coup d’œil.

— Vous voulez m’expliquer ?

— Cette valise contient un million d’euros en petites coupures.

Il haussa un sourcil.

— C’est ce que vous doit Sapphire. Je suis venu payer sa dette.

Il plissa les yeux, visiblement agacé.

— Oui, c’est ce qu’elle me doit, pas vous.

— Maintenant qu’elle m’appartient, ses dettes sont aussi les miennes.

En prononçant ces mots, je me sentis devenir encore plus possessif. Je savais que Knuckles voulait l’enchaîner, la bâillonner et la couvrir de bleus. Mais, parce que j’avais plus de fric que lui, elle était mon jouet.

— Et je suis du genre à payer mes dettes.

La veine sur son front enfla de plus belle, et la teinte de son visage témoigna de sa fureur.

— Vous pensez que j’ai l’intention d’enfreindre les règles de notre univers. C’est pour cela que vous voulez payer sa dette ?

Sa voix était plus grave, sa colère plus évidente. Ses accusations étaient inexactes, mais je ne le détrompai pas. Je savais qu’il était particulièrement insultant de se sentir jugé mais, contrairement aux autres, cet homme était bel et bien du genre à ne pas respecter les règles. Il se laissait guider par ses émotions, ce qui le rendait imprévisible et dangereux.

— Je veux juste prendre soin de ma femme. Je suis son homme, et je ne veux pas que ma femme ait des dettes.

Je terminai mon verre et me levai.

Son regard me suivit dans la pièce. Les veines de son cou de taureau enflèrent. Il n’avait que des tatouages à l’encre noire. Des crânes, des chaînes et des coups-de-poing américains émergeaient sous son col. Ses yeux bleus étaient le seul trait de son visage qui le rendait humain. Tout le reste de son corps faisait de lui un monstre.

Je savais qu’il ne dirait rien ; je n’attendis donc pas de réponse. Je lui tournai le dos, m’exposant à un coup bas, parce que rien ne pouvait m’abattre. Puis je sortis, me sachant invincible – même ses balles ne

pouvaient me toucher.

SAPPHIRE

LES DRAPS ÉTAIENT FROIDS, et la respiration rythmique à laquelle je m'étais habituée ne se faisait plus entendre.

Je tendis le bras vers le côté du lit de Conway, cherchant à tâtons le corps musclé qui me tenait chaud pendant la nuit, son battement de cœur, cet homme qui me protégerait de n'importe quelle tempête.

Mais il était parti.

J'ouvris les yeux et vis l'espace vide à côté de moi. Je me redressai et regardai autour de moi, en plissant les yeux pour m'habituer à la faible luminosité, encore à moitié endormie. Je passai les doigts dans mes cheveux et fis la seule chose à laquelle je pensai :

— Conway ?

Pas de réponse.

Je sortis du lit et vérifiai dans la salle de bain. Puis j'allai voir dans le salon, m'attendant à le trouver assis sur le canapé avec un verre de scotch. Mais il n'était pas là non plus. Son portefeuille et ses clés n'étaient plus là. Il avait donc dû partir en voiture quelque part.

Mais il était plus de quatre heures du matin.

Qu'était-il parti faire à quatre heures du matin ?

La porte s'ouvrit, et Conway entra, vêtu d'un costume noir et d'une cravate de la même couleur. Élégant, il aurait pu sortir tout droit d'un gala. Je levai immédiatement les yeux vers ses cheveux, toujours impeccablement coiffés, pour vérifier qu'aucune femme n'y avait passé les doigts. Puis je cherchai des traces de rouge à lèvres sur son col.

Je détestais ma propre suspicion.

Il se raidit en me voyant plantée au milieu du salon. Ses pupilles se dilatèrent légèrement sous l'effet de la surprise, puis il se remit à bouger. Il posa son téléphone, son portefeuille et ses clés sur la table, avant de retirer sa veste.

— Muse, pourquoi es-tu réveillée ?

— Pourquoi es-tu réveillé ? répliquai-je. Et où étais-tu ?

J'allumai la lumière et scrutai une fois encore son cou, en me demandant si j'y verrais les traces des baisers d'une autre femme. Il s'était engagé envers moi, alors pourquoi serait-il sorti en douce au milieu de la nuit ?

Quand il me vit regarder son cou, il plissa les yeux d'un air menaçant. Sa colère apporta une tension nouvelle dans la pièce, si forte et intense que j'en eus du mal à respirer. Il n'avait même pas eu besoin de prononcer un seul mot pour montrer sa férocité.

— Ne me regarde pas comme ça !

— Je te regarde comme je veux, sifflai-je. Qui s'éclipse au milieu de la nuit comme ça ?

— Ce sont mes affaires.

— Ce sont aussi les miennes si tu me mens.

Il me contourna et jeta sa veste sur une chaise.

— Je suis peut-être un connard, mais je ne suis pas un menteur.

Se retournant, il m'adressa un regard froid.

— Je ne suis pas sorti pour baiser une autre femme. Pour qui me prends-tu ?

— Tu mens à ta famille tout le temps. Tu les regardes dans les yeux et tu fais semblant de m'aimer.

Ma jalousie avait pris le contrôle de ma voix et de mes émotions. L'idée qu'il puisse coucher avec une autre femme m'avait toujours dérangée. Maintenant, ça me tuait.

Je n'avais encore jamais vu ce regard. Pour la première fois, je le vis furieux et cela me terrifia.

— Pas. Un. Mot. De. Plus.

— Alors ne me mens pas. Ne me dis pas que ce sera juste toi et moi, si c'est faux.

— C'est juste toi et moi, siffla-t-il. Si je pars au milieu de la nuit, ça ne veut pas dire que je vais voir ailleurs. Maintenant, sors de mes appartements.

— Nos appartements, dis-je en croisant les bras sur ma poitrine, campée sur mes jambes. Qu'est-ce que tu es allé faire ?

Il entra dans la chambre et m'ignora.

— Je t'ai dit de sortir.

Il claqua la porte derrière lui, faisant trembler les murs.

Je restai plantée au milieu du salon, avec une douleur dans la poitrine. Si j'avais été encore à moitié endormie au début de notre conversation, j'étais maintenant parfaitement réveillée. J'avais peut-être eu tort de l'accuser, mais j'avais déjà aperçu des traces de rouge à lèvres sur son cou à plusieurs reprises. S'il m'avait donné une simple explication, je n'aurais peut-être pas tiré de conclusions hâtives.

Mais peu importe : j'étais furieuse.

JE MANGEAI LE PETIT DÉJEUNER SEULE, PUIS ALLAI TRAVAILLER AUX ÉCURIES. Mais même mon acharnement au travail ne put me faire oublier ma colère. J'étais furieuse contre Conway – d'autant plus qu'il ne s'était pas excusé.

Il m'avait mise à la porte de ma propre chambre.

Après avoir travaillé toute la journée, je me dirigeai vers mon ancienne chambre et me douchai. Il était sept heures du soir et j'étais affamée parce que j'avais sauté le déjeuner. Après que j'eus passé la journée debout, mon estomac criait famine, et j'avais les membres en compote. Comme il n'était pas question que je mange avec Conway, je demandai à Dante de m'apporter le dîner dans ma chambre.

Quand il posa deux couverts sur la table, je compris que je ne mangerais pas seule.

Merde.

Conway entra quelques instants plus tard, en jean et en tee-shirt. Peu importe à quel point il était beau, à quel point son visage rasé de frais me plaisait. J'étais toujours aussi furieuse, rongée par les soupçons. Peut-être tirai-je des conclusions hâtives, mais il m'avait donné de bonnes raisons de le faire. Il me fixa d'un regard froid en s'asseyant en face de moi, et jeta sa serviette sur ses genoux.

Dante souleva les cloches en inox qui recouvraient nos assiettes, puis nous laissa dîner en tête à tête dans mes anciens quartiers.

Conway s'empara de ses couverts et s'attaqua à son morceau de poulet, concentré sur ses gestes. Il ne fit pas comme si tout était normal, mais il ne

chercha pas non plus à résorber la tension qui palpait silencieusement entre nous.

Je ne pris même pas la peine de lui demander de partir. C'était sa maison et, malgré ma colère, il avait tous les droits. Ma seule option était de partir sans manger, mais j'avais bien trop faim. Le coup de téléphone d'Andrew Lexington me revint en mémoire. Il m'avait proposé une issue de secours, un moyen de rembourser Conway et de payer mes dettes. Je pouvais être libre et redémarrer une nouvelle vie. J'avais décidé de refuser, parce que je ne m'imaginai pas vivre sans Conway.

Mais je commençais à hésiter.

— Le dîner te plaît ? demanda-t-il, avant d'enfourner une bouchée.

Je le fixai d'un regard incrédule.

— On va faire semblant qu'il ne s'est rien passé hier ?

— Non, répondit-il en buvant son scotch. Je pensais juste qu'on avait déjà tourné la page.

— Alors, si je comprends bien... on va faire comme s'il ne s'est rien passé ? sifflai-je.

Il laissa tomber ses couverts sur son assiette et me décocha un regard froid.

— De quoi veux-tu parler ? Non, je n'étais pas avec une autre femme. C'est le bon moment pour que tu me présentes tes excuses.

— Mes excuses ?

C'était tellement absurde que je m'étouffai presque sur ces mots.

— Tu m'as mise à la porte de ma propre chambre !

— Et je recommencerais sans hésiter. Personne ne me parle de cette façon.

— Sauf la femme avec laquelle tu vis. Oui, je peux te parler comme j'en ai envie. Je te dirai ce que tu as besoin d'entendre, parce que je ne suis pas ta bonne ou ton employée. Je suis ta femme et j'ai mérité ce droit.

Lentement, sa colère décrut. Son regard se fit plus doux, son comportement moins froid.

— Dis-moi pourquoi tu es parti au milieu de la nuit.

— Les affaires.

— Qu'est-ce qui aurait pu être si important ?

Il but une nouvelle gorgée de scotch, ce qui fit bouger sa pomme d'Adam.

— Muse, il faut que tu apprennes à me faire confiance.

— Pourquoi ? Tu m'as déjà menti.

Il se pencha vers moi par-dessus la table.

— Tu sais pourquoi je t’ai menti. Je n’essayais pas de te tromper.

— Si, c’était exactement ce que tu essayais de faire.

Il plissa à nouveau les yeux.

— Tu n’as pas à t’inquiéter à propos de ce que je faisais la nuit dernière. Si j’avais voulu baiser, je t’aurais sauté dessus au milieu de la nuit. Pourquoi voudrais-je une autre quand je t’ai, toi ? Pourquoi t’aurais-je invitée dans ma chambre si je n’avais pas envie de toi toutes les nuits ? Arrête de tout dramatiser. Réfléchis une seconde. Tu es plus intelligente que ça, Muse. Je sais que tu es plus intelligente.

Peut-être avait-il raison. Peut-être que je dramatisais la situation.

— Tout cela ne me dit pas pourquoi tu refuses de me dire ce que tu faisais.

— Je te le dirai. Mais pas maintenant.

— Pourquoi ? demandai-je.

— Parce que je ne suis pas prêt.

J’eus envie d’insister, mais je compris que cela ne mènerait nulle part. J’étais toujours aussi en colère, mais je le croyais enfin sincère. Je le croyais quand il me disait qu’il n’était pas allé voir ailleurs. C’était un homme bien. Il ne me ferait jamais une chose pareille. Il n’avait aucune raison de mentir sur sa fidélité, parce qu’il aurait toujours le droit de me baiser quoi qu’il arrive. Il n’avait aucune raison de mentir.

— N’attends pas que je te présente des excuses.

Il ramassa ses couverts.

— N’attends pas que je t’en présente non plus.

Nous recommençâmes à manger, dans un silence toujours aussi pesant, en nous regardant dans les yeux. Aucune conversation n’aurait pu apaiser les tensions.

Alors je le fixai du regard.

Et il me fixa en retour.

JE ME PRÉPARAI À ME COUCHER, PUIS JE ME GLISSAI SOUS LA COUVERTURE DE mon ancien lit. Je ne dormais pas avec Conway depuis longtemps, mais j’y étais déjà habituée. Il veillait sur mon sommeil, me réchauffait au milieu de la

nuit et me protégeait des monstres qui tournaient autour de la propriété.

Maintenant, je ne voulais plus dormir seule.

Même si j'étais en colère contre lui, je préférais dormir à ses côtés qu'à l'autre bout du couloir.

La porte de ma chambre s'ouvrit, et Conway entra. Son jogging tombait sur ses hanches, révélant les muscles formant un V profond entre sa taille et son bassin. Son ventre était ferme et sec. C'était un homme fort, une montagne de muscles sous une peau bronzée.

— Muse, ramène ton cul, dit-il en gardant une main sur la poignée.

Sa présence emplît soudain toute la pièce. Puis il laissa son bras retomber le long de son corps et tourna les talons. Il quitta la chambre en lançant par-dessus son épaule :

— Ne m'oblige pas à me répéter.

J'aurais pu refuser juste pour le plaisir, mais je n'en avais pas envie. J'étais fatiguée et, franchement, excitée. Maintenant, j'avais pris l'habitude de baiser toutes les nuits. C'était notre routine : sexe et dodo. Comment allais-je pouvoir m'endormir sans sa semence entre mes cuisses ?

Je sortis de mon ancienne chambre et le suivis dans la sienne. Il était déjà au lit, les draps tirés jusqu'à la taille. Il était en train de consulter ses e-mails sur son téléphone, juste avant de se coucher. Il ne me jeta pas un regard quand j'entrai dans la pièce. Il ne me regarda même pas me déshabiller.

Je me glissai sous la couverture à ses côtés, nue parce que je savais ce qui allait se passer.

Il posa son téléphone sur la table de nuit, puis resta allongé, un bras sous la tête, les yeux clos.

Et ne bougea plus.

Il ne rampa pas au-dessus de moi pour me baiser. Il n'essaya même pas de m'embrasser. Et il ne m'ordonna pas de le chevaucher.

Il ne fit rien du tout.

Peut-être était-il en colère contre moi ou pensait-il que j'étais en colère contre lui. Je fermai les yeux et restai de mon côté du lit, en espérant que le sommeil m'emporte. Mais j'étais incapable de m'endormir.

Je n'arrêtais plus de penser à son torse transpirant contre ma poitrine, à sa grosse queue en moi, lubrifiée par mes jus. Des images érotiques défilaient dans ma tête, et j'avais de plus en plus de mal à le supporter. Mes fantasmes faisaient lentement monter ma température corporelle et pointer mes tétons contre les draps.

Je savais qu'il était toujours réveillé, lui aussi, parce que son souffle n'avait pas changé. Peut-être attendait-il que je craque avant lui.

Je me fichais bien de gagner ou de perdre à son petit jeu.

Je voulais seulement baiser.

Je repoussai les draps et escaladai Conway, chevauchant son bassin, frottant ma chatte sur sa queue en érection.

Immédiatement, il posa les mains sur mes hanches et sourit contre ma bouche quand je l'embrassai.

— Je savais que tu crevais d'envie de moi.

— Arrête de parler.

Je ne voulais pas l'entendre. Je voulais qu'il m'embrasse et qu'il me caresse jusqu'à me faire trembler. À cette pensée, je sentis mes muscles se contracter et ma chatte palpiter comme s'il était déjà en moi.

Il me fit basculer sur le dos et se positionna entre mes jambes.

— Dis-moi ce que tu veux.

Je fis courir mes mains sur son dos, puis dans ses cheveux.

— Tu sais ce que je veux.

Il remonta mes genoux vers ma poitrine et enfonça son gland épais en moi. Son visage resta tout près du mien, nos lèvres se touchant presque.

— Dis-moi que tu veux me garder pour toi toute seule.

Je l'empoignai par les hanches et attirai en moi sa longue queue épaisse.

— Tu m'appartiens, Conway. Je ne veux pas te partager.

Il gronda contre ma bouche, avant de commencer à se déhancher.

— Muse...

— Je ne peux pas dormir sans ta semence en moi.

— Putain...

Il me regarda droit dans les yeux, avec un désir si brûlant que je crus me consumer.

— Tu vas être bien baisée, ce soir.

LE LENDEMAIN MATIN, JE ME RÉVEILLAI TARD POUR ALLER TRAVAILLER, PARCE que je m'étais endormie aux petites heures. Conway et moi n'avions jamais baisé aussi longtemps. C'était la première fois que nous nous réconciliions sur l'oreiller. Nous ne nous étions excusés ni l'un ni l'autre, mais nous nous

étions retrouvés.

Je me demandais encore ce qu'il était parti faire au milieu de la nuit, mais il m'avait promis de me le dire. Il fallait simplement que je patiente.

Je me réveillai et me tournai vers la fenêtre pour admirer les jardins baignés de soleil. L'herbe était d'un vert éclatant, et les chevaux qui paissaient dans le pré étaient sublimes dans cette lumière. Je baissai les yeux vers la terrasse, où j'aperçus Conway attablé devant son petit déjeuner. Son journal était ouvert sur ses genoux, et il avait les coudes sur les accoudoirs de sa chaise en fonte. Sa tasse de café était pleine, et son omelette de blanc d'œufs étaient à moitié mangée.

Mon premier réflexe fut de courir le rejoindre, mais je décidai plutôt de rester là où j'étais. La vue était parfaite d'ici. Le soleil éclairait parfaitement son corps. Sa peau bronzée mettait en valeur ses cheveux bruns et ses yeux noirs. Son regard était une fenêtre sur son âme, sur l'homme qu'il était vraiment sous sa façade de monstre.

J'aurais pu l'admirer toute la journée.

Quand les choses avaient-elles changé ? J'étais arrivée dans ce manoir dépouillée de ma liberté mais, à présent, je ne voulais même plus être libre. Quand il ne me baisait pas, c'était moi qui en redemandait. Cet homme avait pris mon innocence, et je voulais maintenant lui donner tout le reste de ma personne. J'avais besoin d'entendre sa respiration profonde à côté de moi pour m'endormir et, quand il était parti, je comptais les minutes jusqu'à son retour.

Quand les choses avaient-elles changé ?

Sur la table, mon téléphone sonna.

Je pensai immédiatement à Andrew Lexington. Il ne s'était écoulé que quelques jours depuis notre dernière conversation. Cela ne pouvait pas être lui, mais, à part Vanessa, c'était la seule personne à m'avoir appelée sur ce téléphone. Je fixai du regard le numéro sur l'écran et le reconnus.

C'était lui.

Je pris une grande inspiration avant de décrocher. J'étais toujours penchée à la fenêtre, vêtue d'un tee-shirt de Conway, sans rien en bas. Je posai les yeux sur Conway, assis sur la terrasse. Sans détourner les yeux de son journal, il porta sa tasse à ses lèvres.

— Bonjour, M. Lexington.

— Bonjour, Sapphire. Je vous en prie, appelez-moi Andrew.

— D'accord, Andrew. Je ne pensais pas avoir de vos nouvelles si vite.

— C'est assez ironique, dit-il. Moi, je pensais avoir des nouvelles de vous plus tôt. Je voulais juste savoir où vous en étiez dans votre réflexion.

Je surveillai Conway de mon point de vue en hauteur, admirant ses avant-bras musclés. Il avait encore les cheveux mouillés et emmêlés. Il avait dû sortir de la piscine quelques minutes plus tôt. Je n'avais jamais vu un homme aussi beau. Même quand il ne faisait rien de spécial, il était sublime. Une partie de moi eut envie de courir le rejoindre et de le chevaucher sous le soleil.

Je savais que je devais faire preuve de logique. Je ne pouvais pas laisser mon désir pour cet homme décider à ma place. Andrew m'offrait une issue de secours, un moyen de régler tous mes problèmes. Je serais obligée de redevenir mannequin, d'arrêter de manger et de défiler à moitié nue pour des étrangers. Mais au moins, je gagnerais honnêtement ma vie. Et je serais libre de faire ce dont j'avais envie. Sans parler du fait que je serais riche.

Mais j'adorais vivre ici.

J'adorais la maison de Conway. J'adorais ses chevaux. J'adorais partager son lit chaque nuit. Même si notre relation n'était pas réelle, j'avais l'impression qu'elle avait un sens.

Et puis, je ne m'étais jamais sentie plus en sécurité.

Mais ce n'était pas réel. Il ne m'aimait pas. Je ne serais jamais sa petite amie. Il m'utiliserait jusqu'à ce qu'il se lasse de moi. Quand je ne l'inspirerais plus, il m'abandonnerait sur le bas-côté et s'en irait trouver une autre femme pour le satisfaire. Son âge n'aurait jamais aucune importance. Les hommes étaient plus séduisants en vieillissant. Moi, je n'avais pas cette chance : le temps m'était compté.

Je serais bête de ne pas accepter.

Vraiment stupide.

Mais je ne voulais pas dire oui.

— Je ne sais pas, Andrew. Je suis flattée, mais...

— Deux cent cinquante millions.

Je restai bouche bée, l'offre résonnant dans mon oreille. Il venait de jeter cinquante millions de plus sur la table. Valais-je vraiment tout cet argent ?

— Andrew, je connais ma propre valeur, mais je ne peux imaginer que vous soyez prêt à dépenser autant d'argent.

— Vous valez bien ce prix.

— Je n'en suis pas si sûre, dis-je en étouffant un rire.

— Dites oui, chérie. Toutes les femmes de la planète diraient oui.

J'en étais bien consciente. Et elles auraient raison.

— Ce n'est pas une question d'argent.

— Trois cents.

Bordel de merde. Je me retrouverais avec deux cents millions.

— Pensez-y. S'il vous plaît. Je suis prêt à tout pour que vous veniez travailler pour moi.

— Heu...

Maintenant, je ne voyais plus aucune raison de refuser. Mais je ne pouvais toujours pas accepter non plus.

— Je vous rappellerai dans quelques jours. Pensez à tout ce que cela changerait dans votre vie. Vous seriez le mannequin le plus riche de la planète. Vous auriez la gloire, mais aussi le respect de tous. Pensez-y, Sapphire.

Il raccrocha, me laissant écouter la tonalité au bout du fil.

Je croisai les bras sur ma poitrine, le téléphone serré dans mon poing. Je baissai à nouveau les yeux vers Conway, qui contemplait son domaine d'un air pensif. Il était loin de s'imaginer ce qui venait de se passer quelques étages plus haut.

J'étais de plus en plus perdue.

JE PRIS MA DOUCHE APRÈS AVOIR TRAVAILLÉ AUX ÉCURIES TOUTE LA JOURNÉE. Il faisait particulièrement humide ce jour-là, et la sueur dégoulinait entre mes seins et dans le bas de mon dos. Même en buvant de l'eau glacée, je n'arrivais pas à me rafraîchir. Quand j'entrai enfin dans la maison climatisée, je poussai un soupir de soulagement.

Je sortis de la douche et me séchai les cheveux, m'attendant à dîner dans notre chambre ou au salon. Toute la journée, j'avais pensé à ma conversation avec Andrew, en essayant de me représenter tout cet argent entre mes mains.

C'était une somme énorme.

Plus d'argent que je ne pouvais l'imaginer.

Même si j'avais tout cet argent, qu'en ferais-je ? Conway était mon seul ami et la personne vers laquelle je me tournais quand j'avais besoin d'aide. Par courtoisie, je devais lui parler de la proposition d'Andrew avant d'accepter. Il avait le droit de savoir ce qui se passait. Et il saurait peut-être

quelque chose que j'ignorais. Peut-être qu'Andrew n'était pas un homme bien et qu'il me traiterait mal.

Conway était le seul homme en qui j'avais confiance.

Conway apparut dans le miroir de ma salle de bain, à moitié nu. Il ne portait que son boxer sur son corps musclé. Ses yeux verts étaient rivés sur moi, me brûlant presque avec leur intensité. Conway s'approcha lentement, jusqu'à toucher mon dos avec son torse. Il m'attrapa par les épaules, puis déposa un petit baiser au creux de ma nuque, le genre de baiser qu'il m'avait toujours donné, même quand nous nous connaissions à peine.

— Viens dîner avec moi, ce soir.

— Je dîne avec toi tous les soirs.

— Mais, cette fois, on sort. Ta robe est sur le lit.

Je soutins son regard dans la glace, mon reflet trahissant ma surprise.

— On sort dîner ?

Il hocha la tête.

— Hors de la maison ? demandai-je avec incrédulité.

Il hocha à nouveau la tête.

— Mais on ne quitte jamais la maison !

Il sortait uniquement pour aller travailler à Milan et, la plupart du temps, il m'emmenait avec lui. La nuit que nous avons passée chez ses parents en Toscane avait été une de nos rares sorties.

Un beau sourire fendit son visage.

— Je t'emmène dans un endroit sympa, à Vérone.

— Ouah...

J'allais enfin voir la ville de près. Je pourrais admirer l'architecture italienne et le centre historique. Je n'avais imaginé visiter l'Italie que dans mes rêves les plus fous. Mais, maintenant, mon rêve devenait réalité. Quand j'avais voyagé de village en village avec mon sac à dos... Ce n'était pas la même chose. J'avais dormi à la belle étoile et mendié mon pain. Ce n'était pas drôle.

— Je suis tout excitée !

Il embrassa à nouveau mon épaule.

— Sois prête dans une demi-heure.

LA VILLE DE VÉRONE N'ÉTAIT QU'À DIX MINUTES DE ROUTE DE LA MAISON. Au coucher de soleil, le paysage était magnifique. Les toits de la ville et la rivière sinueuse qui serpentait entre eux rendait le panorama bien plus joli qu'une photo. Aucun appareil n'aurait pu capturer la beauté des rues pavées et de l'architecture.

Conway trouva une place de parking, puis nous marchâmes jusqu'au restaurant. Il entoura ma taille de son bras. Il portait un jean et une chemise à col, le premier bouton ouvert. Il avait toujours sur le nez des lunettes de soleil, mais il les ôta et les glissa dans sa poche quand nous nous approchâmes du restaurant.

Conway s'adressa à l'hôte en italien. Je l'entendais rarement parler sa langue natale. Quand il était avec moi, il utilisait toujours l'anglais, ainsi qu'au travail, sans doute parce que beaucoup de mannequins venaient des États-Unis.

On nous conduisit à une table sur la terrasse. Une bougie blanche était allumée sur la table, et nous étions assez près de la rue pour voir les gens passer. Mais je remarquai qu'il n'y avait aucun autre client dans cette partie du restaurant. Nous étions seuls.

Conway me tira ma chaise, comme il l'avait fait devant ses parents. Puis il s'assit en face de moi et posa ses lunettes de soleil sur la table. Ses larges épaules tendaient le tissu de sa chemise, et les veines de son cou étaient bien apparentes. Tout chez lui était parfait, de ses beaux yeux à sa mâchoire rugueuse. Il examina la carte des vins, puis la posa sur le côté, son choix fait en dix secondes. Ensuite, il ouvrit le menu.

Je m'arrachai enfin à la contemplation de sa perfection et baissai à mon tour les yeux sur le menu, entièrement rédigé en italien.

— Aimerais-tu que je choisisse pour toi ?

— Oui, s'il te plaît. Je fais confiance à ton bon goût.

Il esquissa un sourire du coin des lèvres, sans pour autant lever les yeux de son menu. Il le regarda longuement, avant de le reposer.

Comme s'il avait attendu cet instant, un serveur surgit à côté de Conway.

Conway commanda une bouteille de vin et nos entrées en italien.

C'était tellement sexy...

Le serveur s'éclipsa avec notre commande, et nous nous retrouvâmes seuls, assis sous les lumières blanches de la terrasse, pendant que les autres clients mangeaient à l'intérieur.

— Je suis étonnée que personne ne mange dehors.

— J'ai réservé toute la terrasse.

Il leva son verre de vin, qui venait juste d'arriver, et but une gorgée.

— Tu l'as réservée pour toi tout seul ?

— Et pour toi.

— Tu n'étais pas obligé de faire ça, Conway.

— Si, j'y étais obligé, répondit-il à voix basse. Je n'aime pas les gens.

Cela me fit sourire.

— Alors tu ne m'aimes pas ?

— Tu ne fais pas partie des gens.

— Parce que je suis ta propriété ? le taquinai-je.

— Non, répondit-il en posant les avant-bras sur la table et en joignant les mains. Parce que tu es ma muse. Tu vis sur un piédestal. Tous les autres sont en-dessous de toi.

Mon sourire se volatilisa, le temps que mon cœur absorbe ces mots. C'était un compliment d'autant plus beau que je savais qu'il était sincère. Il m'avait dit des choses très cruelles, mais cela signifiait justement qu'il n'avait pas peur d'être honnête avec moi – même quand il me faisait un compliment.

Je savais que j'aurais dû lui parler d'Andrew Lexington, mais j'avais officiellement décidé de me défilier. Cette soirée se déroulait si bien, et je ne voulais surtout pas tout gâcher en disant à Conway que son principal concurrent voulait lui piquer la source de son inspiration. Mieux valait attendre un meilleur moment.

La corbeille à pain entre nous n'avait pas encore été entamée, et une brise agréable nous enveloppait dans sa chaleur. Le vent agitait mes cheveux et les faisait voler sur mon dos nu. Je portais une belle robe noire, décolletée dans le dos. Conway m'avait donné un bracelet en diamants, ainsi qu'un collier assorti. Ma tenue coûtait certainement plus d'argent que je n'en avais jamais eu sur mon compte bancaire.

Les doigts sur le rebord de son verre à vin, il me fixait du regard. Il restait assis en silence, communicant sans s'exprimer à voix haute. Une intense énergie l'entourait à tout instant comme une aura. Qu'il soit de bonne ou de mauvaise humeur, cela ne changeait rien. Il était comme ça, et je savais qu'il avait hérité cette aura de son père.

— Alors, comment s'est passée ta journée ?

Il ne répondit pas et, à en croire l'expression sur son visage, il ne comptait pas me répondre.

— Il y a une question que j’aimerais te poser. Je ne sais pas comment faire. J’ai peur d’être maladroit.

— D’accord...

Je compris qu’il ne m’avait pas emmenée dîner par hasard. Il y avait une raison.

— J’ai eu une conversation avec mon père. Je l’ai regardé droit dans les yeux et je lui ai menti. Ça m’a rendu malade. Je ne m’étais jamais senti aussi mal. Et puis, ma mère m’a dit combien elle était fière de moi et de l’homme que j’étais devenu.

Je ne voyais pas où il voulait en venir, mais je retins mon souffle. Je serrais mon verre dans ma main, sans jamais boire la moindre gorgée. Je n’avais plus faim et, malgré la sècheresse de ma gorge, je ne voulais pas perdre une miette de ses paroles.

— S’ils apprenaient ce que je t’ai fait, ils ne me verraient plus de la même manière. Je n’ai jamais voulu être une déception aux yeux de mes parents. Leur opinion compte plus que tout pour moi. Je ne peux pas revenir en arrière et changer ce qui s’est passé. Tout ce que je peux faire, c’est avancer et essayer d’améliorer la situation.

Chaque fois que j’avais rencontré ses parents, j’avais senti ce lien très fort qui les unissait. Ils s’aimaient passionnément et ils n’avaient pas peur de se le dire. Si rigide et sévère que soit M. Barsetti, il montrait toujours son amour à ses enfants.

— Alors j’ai contacté les autorités américaines et payé tes dettes.

Je me raidis et manquai de renverser mon verre.

— Quoi... ?

— J’ai remboursé ton emprunt. La banque possède encore ta maison, mais tu ne leur dois plus rien, au moins. J’ai aussi payé tes arriérés d’impôts. J’ai vu que tu avais fait un emprunt étudiant, donc je l’ai remboursé aussi.

Bouche bée, sous le choc, je le fixai d’un regard éberlué.

— Conway... Mes emprunts ne sont pas ton problème. Tu n’étais pas obligé de faire ça...

— Laisse-moi finir.

Je refermai la bouche, mais je n’avais pas dit mon dernier mot.

— Je me suis aussi occupé de Knuckles.

J’écarquillai les yeux.

— Qu’est-ce que tu veux dire ?

Conway avait-il tué le psychopathe qui avait assassiné mon frère ?

— Je lui ai donné l'argent que lui devait ton frère. L'autre nuit, c'est ce que j'étais parti faire : je lui avais donné rendez-vous à Milan. J'ai emporté une valise pleine d'argent liquide et je l'ai laissée sur la table. Maintenant, il n'a plus aucune raison de te harceler. Ta dette est payée. Tu es libre.

J'étais encore plus sous le choc.

— Conway...

Je sentis mes yeux se mouiller de larmes. J'étais en fuite depuis si longtemps que je ne savais même plus ce que signifiait être libre. Si j'avais eu besoin de la protection de Conway, ce n'était plus le cas maintenant : je pouvais aller où j'en avais envie, même retourner à New York si ça me chantait.

L'expression de Conway ne changea pas, même si j'étais en train de craquer sous ses yeux.

— Maintenant que j'ai détruit tes démons, tu n'as plus rien à craindre. Tu ne me dois plus rien. Tu es une femme libre. Et pour me faire pardonner toutes les choses terribles que je t'ai fait subir, je te laisse également partir.

— Quoi ?

Il avait payé une fortune pour me sauver de Knuckles et, maintenant, il allait me laisser partir ? Je ne vivais avec lui que depuis quelques mois. Il n'avait pas eu le temps de rentabiliser son investissement.

— Tu veux que je parte ? Je pensais que tu avais besoin de moi pour t'inspirer ? Je ne comprends pas...

— Non, je ne veux pas que tu partes.

Il parlait à voix basse, même s'il n'y avait personne aux alentours pour nous entendre. Nous étions seuls sous les étoiles de la ville la plus romantique du monde.

— Je veux que tu restes avec moi, mais que ce soit différent. Je veux que tu restes parce que tu en as envie, Muse. Je ne veux plus te garder prisonnière. Tu ne me dois plus rien.

Sa main glissa sur la table jusqu'à prendre la mienne.

— Je veux que tu sois mon égale. Je veux te traiter avec respect. Je veux être l'homme que tu mérites.

Dès qu'il me toucha, je sentis sa chaleur, sa sérénité et le battement lent de son pouls dans ses veines.

— Je veux que rien ne change, mais que tout soit différent. Je veux que tu sois là parce que tu en as envie, pas parce que je t'oblige à rester. Alors, si tu veux partir, je ne t'en empêcherai pas.

Conway avait ouvert les fers qui retenaient mes chevilles et mes poignets. Il renonçait à l'argent que je lui devais. Il avait détruit tous les obstacles sur mon chemin pour que je puisse marcher sans trébucher. Il m'avait fait un cadeau que je n'imaginais pas recevoir de sa part.

— Mais je veux que tu restes, Muse. Plus que tout au monde, dit-il en soutenant mon regard avec gravité et intensité. Je veux que tu sois la femme dans mon lit toutes les nuits. Je veux que tu sois la femme qui m'inspirera tous mes modèles. Je veux que tu fasses partie de moi, comme c'est déjà le cas.

Il serra mes doigts entre les siens, en caressant mes phalanges avec son pouce.

— Qu'en dis-tu ?

Je n'avais même pas besoin d'y réfléchir. Même la perspective d'empocher plusieurs centaines de millions de dollars m'avait fait hésiter. Je n'avais jamais été si heureuse et à l'aise qu'avec Conway. Il me satisfaisait aussi bien de jour que de nuit. Je me sentais bien à ses côtés. Mon cœur battait pour lui – depuis longtemps.

— Avant de répondre, je dois te poser quelques questions.

— D'accord.

Il ne cacha pas sa déception. Il espérait visiblement que j'accepte immédiatement.

— Tu dis que tu veux que je reste... Mais qu'est-ce que ça veut dire exactement ?

— Je veux que rien ne change. C'est ça que ça veut dire.

— Alors... Je suis ta petite amie ? Ça signifie qu'on est officiellement en couple ? Où en est-on ?

— J'ai dit que je voulais que rien ne change, alors nous ne sommes rien de particulier. Un homme et une femme qui passent du temps ensemble et qui s'éclatent au lit. Ce n'est pas plus compliqué que ça. On est fidèles l'un à l'autre. Je suis le seul homme entre tes cuisses. Tu es la seule femme entre les miennes.

— Mais y a-t-il une chance que ça nous mène quelque part ?

Il se contenta de me fixer du regard.

— Tu sais... Est-ce que ça pourrait devenir sérieux ?

Je ne voulais pas lui demander si nous allions nous marier et avoir des enfants, parce que ça paraissait un peu trop. Mais y avait-il une chance que ça arrive ? Que l'amour naisse entre nous ?

— Je ne sais pas ce qui va se passer, Muse.

Il me lâcha soudain la main.

Et j'eus froid.

— C'est juste que... J'adore vivre avec toi et être avec toi. J'espère seulement que nous avons, au moins, la possibilité d'un avenir. C'est tout.

— Je ne veux pas penser à l'avenir. La vie défile à toute allure. Je veux vivre dans le présent. Et, en ce moment, c'est toi que je veux.

— Mais qu'est-ce que tu veux, exactement, Conway ? Tu veux que je vive avec toi pendant quelque temps et, quand ça ne marchera plus pour toi, tu me demanderas de déménager ? Mais je peux aussi partir quand j'en ai envie ?

J'avais parlé d'une voix plate, mais je sentais une douleur aigue dans ma poitrine. Je n'étais pas certaine de savoir pourquoi j'avais mal. Je savais déjà comment tout ceci finirait.

— Oui, j'imagine..., répondit-il. Comme je l'ai dit, je veux que rien ne change. Je veux que tu sois avec moi parce que c'est ton choix. La porte est ouverte si tu veux t'en aller. Si tu es malheureuse, je n'ai plus le pouvoir de t'en empêcher. Notre relation doit être basée sur l'honnêteté et l'intimité, comme avant.

Maintenant, je pouvais quitter Conway si c'était ce que je voulais, mais je n'en avais pas envie. Je pouvais retourner à New York et terminer mes études, mais ça ne m'intéressait pas. Ce que je voulais, c'était me prélasser dans une belle maison et vivre dans le luxe aux côtés de ce bel homme. Je serais traitée avec respect. J'aurais le choix. Je pourrais rester aussi longtemps que j'en avais envie, ou m'en aller si je voyais que ça ne menait nulle part.

Je savais que je ne voulais pas être ailleurs.

— Je veux rester.

Il ne sourit pas, mais son regard se fit encore plus intense. Il tendit les mains par-dessus la table et attrapa les miennes, les serrant fort dans sa poigne masculine.

— J'espérais que tu dirais ça.

— Mais à une condition...

— D'accord.

— Quand les gens te poseront la question, tu leur diras que je suis ta petite amie.

Je ne voulais pas qu'il me présente comme étant son mannequin ou en

m'appelant par mon prénom. Si j'allais vivre et avoir cette relation avec lui, il devait me donner quelque chose en échange.

Il y réfléchit en silence, ses doigts entrelacés avec les miens.

— D'accord.

J'ENFILAI LA LINGERIE NOIRE QUE J'AVAIS TROUVÉE SUR LE LIT EN ENTRANT. Conway attendait dans le couloir, la queue en érection. Il était appuyé contre le mur, les bras croisés sur son torse, comme s'il se retenait de se jeter sur moi.

Je tirai sur la petite robe noire. Les bonnets firent immédiatement pigeonner mes seins. Le haut s'arrêtait au niveau des hanches, révélant le string noir qui m'allait comme un gant. Il était serti d'une grosse gemme, assortie aux diamants que je portais au cou et aux poignets. J'arrangeai mes cheveux dans le miroir avant d'aller au lit. Je ne savais pas quelle pose me rendrait la plus sexy, alors je décidai de rester à quatre pattes, le dos cambré.

Conway entra quelques instants plus tard, sans sa chemise, le bouton de son jean défait. Il me regarda avec approbation, tout en s'approchant du lit. Avec son coup d'œil d'expert, il observa la manière dont la lingerie épousait ma silhouette. Il examina chaque courbe, chaque pli de tissu. Puis il baissa d'un même mouvement son jean et son boxer, révélant son engin.

Avant, sa queue m'intimidait. Même si je n'en avais vu aucune autre que la sienne, je savais qu'elle était plus grosse que la normale. Si tous les hommes étaient aussi bien montés, ils n'auraient jamais aucun mal à baiser. Son engin était aussi impressionnant par son gabarit que par sa longueur. Je ne savais même pas comment elle pouvait entrer en moi.

Il se positionna derrière moi, en semant des baisers sur ma colonne vertébrale jusqu'à ma nuque. Je le sentis souffler et haleter, son désir manifeste. Ses lèvres effleurèrent ma peau et vinrent déposer un baiser sur mon oreille.

— Sur le dos.

Je roulai sur le dos et posai la tête sur les oreillers. Nous baisions toujours dans cette position. Je pensais qu'il aurait peut-être envie de changer. Il m'avait déjà prise par derrière ou demandé de le sucer, mais cela faisait longtemps que nous nous cantonnions à la position du missionnaire. Non pas

que je m'en plaigne.

Il posa mes pieds sur son torse et fit rouler mon string sur mes hanches. Quand je levai les fesses, il le fit glisser le long de mes jambes. Il toucha d'abord le tissu entre ses doigts, avant de le froter sur sa queue.

Je me mordillai la lèvre inférieure.

Sans cesser de se caresser avec mon string, il me regarda fixement.

— Ça t'excite, Muse ?

— Oui.

Il jeta mon string sur le lit et se positionna entre mes jambes, en supportant son poids sur ses bras. Son visage tout près du mien, il s'enfonça dans la moiteur de ma chatte, jusqu'à y plonger son membre tout entier.

Mes chevilles se nouèrent immédiatement sur ses reins, et je me tortillai sous lui, pleine de sa queue. Je soufflai dans sa bouche, en tremblant sous l'effet de cette délicieuse douleur. J'adorais avoir mal, maintenant. J'adorais sentir son membre m'étirer toujours un petit peu trop. Cela me permettait de profiter encore plus de sa queue, de son gabarit qui tenait à peine en moi. Peu importe combien de fois il me baiserait, je ne serais jamais à sa taille – non pas que j'en aie envie.

Il commença à se déhancher en moi, se retenant de m'embrasser pour pouvoir me regarder dans les yeux. Il me contempla tandis que je me délectais de son corps, que je soufflais pour apaiser la douleur et me concentrer sur le plaisir. Ses hanches bougeaient en cadence, plongeant sa queue en moi à chaque coup de reins. Il me baisait lentement et avec sensualité, exactement comme je l'aimais.

— Conway...

Il posa son front sur le mien, tout en ondulant en moi, ses yeux rivés dans les miens. Les muscles de ses bras étaient contractés, soutenant son poids pour ne pas m'écraser. Je sentais également ses fesses se tendre sous mes chevilles à chaque coup de reins.

— Muse.

Je posai ma bouche sur la sienne et suçai sa lèvre inférieure, sentant déjà mon corps se contracter autour de sa queue. Je noyais déjà son paquet sous mes jus. Je mouillais tellement qu'on entendait les bruits humides de nos sexes glissant l'un dans l'autre. J'enroulai les bras autour de son cou et l'embrassai, en ondulant des hanches au même rythme que lui.

— Oh là là...

Il me pilonna de plus belle, les muscles de ses bras contractés, les veines

apparentes. Il me baisa fort.

— Jouis pour moi. Et je jouirai pour toi.

Je me cramponnai à ses épaules et ondulai contre ses hanches, prenant sa queue dans ma chatte. Plus nous nous déhanchions, plus il m'étirait. Ma lubrification naturelle avait enrobé son manche, ce qui facilitait ses mouvements. Puis mon orgasme me frappa sans prévenir. Je me sentis exploser. Ma tête roula en arrière. Mon corps se tordit de plaisir, submergé par une vague de bien-être qui me catapulta au septième ciel et au-delà.

Aucun autre homme ne me ferait jamais ressentir ça.

Conway donna un dernier coup de reins, tandis que je me calmais. Il plongea au plus profond de moi et déchargea sa semence, l'air concentré, sexy et possessif. Il m'avait fait sienne sans prononcer un seul mot. D'un seul regard, il avait revendiqué son territoire.

Je sentis sa semence me remplir de sa chaleur et de son poids. J'avais l'habitude de l'avoir en moi et, maintenant, j'adorais sentir cette délicieuse douleur entre mes cuisses.

Il m'embrassa pendant que sa queue ramollissait dans ma chatte, aussi doux et tendre que notre étreinte.

— Je vais t'en donner plus, Muse. Accorde-moi juste une seconde.

QUAND JE ME RÉVEILLAI LE LENDEMAIN MATIN, CONWAY N'ÉTAIT PLUS LÀ.

Le réveil indiquait neuf heures. Je compris qu'il était déjà parti faire ses longueurs dans la piscine et manger son petit déjeuner. Il devait même déjà être au travail dans son bureau ou à l'atelier.

J'entrai dans le salon et trouvai mon petit déjeuner qui m'attendait là. Comme d'habitude, une cloche en inox recouvrait mon assiette, et mon café restait bien au chaud dans la cafetière. Je m'en servis une tasse et allumai la télévision.

Mon téléphone était posé sur la table basse. Je le fixai du regard pendant quelques minutes, avant de composer le numéro.

Andrew décrocha au bout de trois sonneries.

— Sapphire, je suis tellement content que vous ayez décidé de me contacter. Je suis ravi de vous avoir convaincu et je pense que vous allez aimer travailler à New York. Il me semble même que c'est votre ville natale,

n'est-ce pas ?

Je ne répondis pas à la question pour ne pas perdre de temps.

— Andrew, je suis vraiment flattée par votre proposition. Vraiment. N'ayant jamais eu que quelques centaines de dollars sur mon compte, je n'arrive même pas à imaginer tout cet argent. Mais je vais devoir refuser. Avant que vous ne soyez tenté de me faire une meilleure proposition, je tiens à vous dire que ce n'est pas une question d'argent. Conway est l'homme à côté duquel je m'endors, et j'aurais l'impression de le trahir en allant travailler pour vous. Et je ne ferais jamais ça.

J'étais en train de renoncer à la sécurité pour être avec cet homme. Je ne comprenais même pas pourquoi. Je n'étais pas amoureuse de lui. Peut-être me sentais-je liée à lui parce que c'était mon premier amant.

— Je suis désolée, Andrew.

Au lieu d'insister, il accepta ma décision.

— Je comprends, Sapphire. Quand c'est personnel, il est difficile de parler affaires. Mais si vous changez d'avis, même dans un an, j'adorerais avoir de vos nouvelles. Appelez-moi.

Je ne m'attendais pas à ce qu'il me tende cette perche. Si Conway se lassait de moi, j'aurais toujours la possibilité de travailler avec Andrew. Mais l'idée que Conway me quitte me rendait si triste que je n'avais même pas envie d'y penser.

— Merci de votre compréhension, Andrew. Au revoir.

CONWAY

MAINTENANT QUE MUSE vivait avec moi de son plein gré, j'avais la conscience tranquille.

Elle était avec moi parce qu'elle en avait envie, pas parce qu'elle y était obligée.

J'avais ouvert les fers que je lui avais attachés aux pieds et, au lieu de s'enfuir en courant, elle était restée à mes côtés. Ses dettes étaient payées et ses cauchemars envolés. Elle n'avait plus aucune raison de rester, à moins d'en avoir envie.

Cela rendait nos parties de jambes en l'air encore plus excitantes.

Je travaillai dans mon atelier toute la journée, l'esprit en ébullition, stimulé par la nouvelle relation que je partageais avec Muse. Elle était maintenant plus ou moins ma petite amie, même si c'était une première pour moi. Cela dit, je n'irais pas jusqu'à dire que nous étions en couple et je ne nous imaginais pas vivre quelque chose de plus sérieux.

Cela n'aurait pas dû l'étonner.

Elle était mon inspiration, ma muse, ma maîtresse. Rien de plus.

La seule différence, c'était qu'elle n'était plus ma prisonnière. Elle couchait avec moi parce qu'elle avait envie de moi entre ses cuisses. Muse pouvait partir à tout moment et baiser avec quelqu'un d'autre, mais j'étais le seul homme qu'elle désirait.

Le seul homme qui la méritait.

J'assemblai un nouveau modèle, ce jour-là : un body d'un bleu royal cousu de pierres précieuses blanches. La couleur mettrait parfaitement en valeur sa peau bronzée. Debout sur le pont de mon yacht, au milieu de la mer

Méditerranée, elle serait si belle...

Il faudrait que je l’emmène en vacances.

Malheureusement, e n’aurais pas le temps avant mon défilé à New York. J’étais bien trop occupé.

Aux environs de dix-neuf heures, elle toqua à ma porte.

— Je peux entrer ?

Debout devant mon mannequin de couture, je mettais la touche finale à mon modèle. La coupe était simple ; c’était la couleur vive du body qui lui donnait toute sa classe. Ce bleu était si intense qu’il attirait tous les regards. Il y avait des fibres de nylon dans le tissu, ce qui donnait au modèle un peu d’élasticité, mais aussi beaucoup de tenue. Une fois que l’étoffe envelopperait ses seins magnifiques, ses courbes n’en seraient que plus hypnotiques.

— Bien entendu.

Elle entra, vêtue d’une longue robe blanche aux motifs floraux. Une pince retenait ses cheveux, dévoilant la splendide peau nue de sa gorge. Elle portait le collier en diamants que je lui avais offert la veille. Il m’était difficile de ne pas habiller un mannequin vivant chez moi.

— Ouah, c’est beau !

— Merci.

Elle s’approcha du mannequin de couture et l’examina, les mains sur les hanches.

— Je l’aime vraiment beaucoup. Qu’est-ce qui te l’a inspiré ?

— J’ai un Yacht à Mykonos. J’envisage de t’emmener en voyage dans les îles grecques et, quand j’y pense, je t’imagine porter ça. Tu serais sublime face aux bâtiments blancs ou aux paysages de Santorin. Et je te baiserais dans cette mer si bleue...

Je vis ses joues rosir, comme toujours quand je lui faisais un compliment. Comme elle était de moins en moins innocente, il devenait plus difficile de la faire rougir. Mais quand ça arrivait, c’était magnifique.

— Ce serait un beau voyage.

— Tu adorerais, Muse.

Je posai les épingles sur la table et reculai pour admirer le modèle.

— Enfile-le pour moi.

N’hésitant pas une seconde, elle se débarrassa de sa robe blanche. Nue dans sa culotte et son collier en diamants, elle enfila le body que je venais de créer, le V profond de l’encolure dévoilant son décolleté. La lingerie allait parfaitement avec ses sandales nude.

Je croisai les bras et m'appuyai contre la table, l'examinant dans la lumière naturelle du jour. Le modèle était encore plus beau sur elle que je ne l'avais imaginé. La couleur était parfaite, et le tissu épousait parfaitement ses courbes.

— Qu'en penses-tu ? demanda-t-elle en posant et en tournant devant moi.

— Tu sais ce que j'en pense.

Ma queue se dressait lentement dans mon jean. Si je n'avais pas été pressé de transmettre ce modèle à Nicole, Muse serait déjà sur la table, les jambes écartées, en train de hurler.

— Mais je dois le donner à Nicole le plus vite possible.

Je claquai des doigts, lui faisant signe de se déshabiller.

Elle me décocha un regard noir.

Il était difficile de tordre le cou aux mauvaises habitudes... J'esquissai un sourire du coin de la bouche.

— Pourrais-tu te déshabiller ?

Une expression très douce apparut sur son visage.

— Je préfère ça...

NICOLE ET MOI EXAMINIONS ENSEMBLE LES MANNEQUINS QUI PORTAIENT LES sept modèles que j'avais créés. Les filles se tenaient bien droites, les épaules en arrière, le ventre rentré et les jambes tendues. Les corps étaient fermes, les peaux sans défaut. Elles étaient toutes perchées sur des talons vertigineux que seules pouvaient supporter des professionnelles.

Elles étaient toutes belles, mais aucune ne me faisait le même effet que Muse.

Je côtoyais des femmes sublimes tout le temps. La beauté faisait partie de mon quotidien et j'y étais habitué. Je ne bandais pas à longueur de journée . Je n'étais même pas excité de voir Lacey Lockwood porter ma lingerie. Je m'étais désensibilisé à la beauté féminine.

Mais je ne me lassais jamais de celle de Muse.

Elle me faisait bander à chaque fois.

Les bras croisés sur la poitrine, je remarquai que Lacey me fusillait du regard. Elle n'avait toujours pas digéré notre dernière conversation. Cela ne lui plaisait pas que Muse lui ait volé la vedette.

Je m'en moquais.

Nicole donna enfin son avis.

— Ils sont parfaits. Chaque modèle est unique et magnifique. Qu'une femme soit en vacances ou dans le lit d'un homme, elle aura toujours l'ensemble idéal.

— Je suis d'accord.

— Je pense qu'on devrait les lancer à New York, la semaine prochaine. Je ne pensais pas que tu serais capable de faire mieux que la dernière fois, mais tu viens de me donner tort – comme toujours.

J'appréciais le pragmatisme de Nicole. Elle disait ce qu'elle pensait, mais elle parlait peu. Elle faisait bien son travail et me laissait respirer. Si elle me faisait des reproches, je savais que c'était dans mon intérêt. Elle était une excellente assistante. Elle était tellement douée que je ne la considérais même pas comme une assistante.

Je glissai les mains dans les poches et examinai les filles encore quelques minutes, en me demandant quels bijoux j'allais leur faire porter. Des bijoutiers demandaient toujours à sponsoriser le défilé en nous prêtant leurs plus belles pièces. Cela leur faisait une excellente publicité, et mes filles avaient l'opportunité de porter des diamants à plusieurs millions sans que j'aie à déboursier un centime.

— Sapphire va défiler ? demanda Nicole devant les mannequins.

Toutes les filles nous adressèrent un regard mauvais. Elles étaient unies dans leur haine de Muse, aveuglées par la jalousie.

— Merci, les filles, les remerciai-je en ignorant Nicole.

Elles se retirèrent dans les vestiaires pour se changer. Quand elles furent hors de portée de voix, je me tournai vers Nicole.

— Sapphire ne défilera plus jamais pour Barsetti Lingerie.

— Plus jamais ? demanda-t-elle d'un ton incrédule. Les gens s'attendent à la voir au prochain défilé. On a parlé d'elle pendant des semaines après le dernier show. Je pense que ce serait une erreur de ne pas en profiter. Elle vous inspire pour une bonne raison.

Je me tournai vers la baie vitrée et contemplai la ville baignée de lumière. Belle et ancienne, Milan était la capitale de l'innovation artistique. J'aurais pu l'admirer pendant des heures et me perdre dans l'architecture des bâtiments historiques.

— Non.

— Non ? répéta-t-elle. Pourquoi non ?

Je voulais que Muse ne porte ma lingerie que pour moi – et seulement pour moi. J’avais vu la manière dont les hommes l’avaient dévorée des yeux pendant le défilé. J’avais deviné leurs fantasmes. Ils étaient tous aussi obsédés que moi – parce qu’elle était la femme la plus sexy de la planète.

Je ne voulais pas qu’un autre la regarde de cette manière.

Je me retournai vers Nicole.

— Elle a pris sa retraite. Voilà pourquoi.

— Mais...

— Je ne changerai pas d’avis, Nicole. J’étais déjà le plus grand créateur de lingerie de la planète avant de la rencontrer. Je serai toujours le plus grand, même sans elle.

J’abandonnai Nicole dans l’atelier et traversai le couloir pour retourner dans mon bureau. Muse m’y attendait, sans doute en train de feuilleter un magazine.

Lacey Lockwood surgit sur mon chemin, vêtue d’une robe d’été, ses cheveux bouclés. Elle s’était débarrassée de son modèle de lingerie noir en moins de deux minutes, probablement pour pouvoir m’intercepter dans le couloir.

— Conway, dit-elle en faisant mine de m’embrasser sur la joue.

Muse m’avait avoué qu’elle était jalouse ; chaque fois qu’elle trouvait des traces de rouge à lèvres sur ma peau, elle perdait la tête. Je n’aurais pas envie qu’un homme l’embrasse et respectai donc sa demande en esquivant le baiser de Lacey.

— Tu étais très belle dans cet ensemble. Je sais que le public de New York va adorer.

Je la complimentais pour apaiser les tensions. Lacey accordait énormément d’importance à sa carrière. En la faisant défiler avec une de mes plus belles pièces, je lui donnais ce qu’elle voulait.

Mais ces mots n’éteignirent pas le feu dans ses yeux. De la fumée lui sortait presque des oreilles.

— Qu’est-ce que ça signifie ? Tu me rétrogrades à ton dernier défilé et maintenant tu ne me laisses plus te toucher ? C’est à cause d’elle ?

Les yeux de Lacey s’assombrirent quand elle laissa exploser sa colère.

— Tu défileras en dernier à New York, Lacey. Ne t’inquiète pas pour Sapphire.

— Elle ne va pas défiler ?

— Non.

Maintenant que Muse ne défilait plus, les autres mannequins n'avaient plus aucune raison d'être jalouses. Aucune raison de se sentir menacées.

Au lieu de la rassurer, cette nouvelle parut l'agacer.

— Mais elle est toujours là ?

Je ne devais aucune explication à Lacey. Je me contentai donc de la contourner et de poursuivre mon chemin.

Elle ne me poursuivit pas, mais je compris qu'elle ne le prendrait pas avec philosophie. Lacey m'avait déjà fait des avances, que j'avais ignorées. Ce n'était pas moi qu'elle désirait, mais ce que je pouvais faire pour sa carrière. Et même si elle ne voulait passer qu'une seule nuit avec moi, cela ne changerait rien.

Je ne mêlais pas les affaires avec le plaisir.

J'entrai dans mon bureau et trouvai Muse assise sur le canapé. Elle portait la robe rouge que Dante avait achetée chez un de mes créateurs préférés de Milan. C'était un modèle simple à manches courtes, réalisé dans une étoffe à la texture intéressante. Mais, naturellement belle, elle n'avait pas besoin de porter de vêtements extravagants.

Elle leva les yeux de son magazine, les jambes croisées, son collier en diamants autour du cou.

— Comment ça s'est passé ?

— Nicole a tout aimé. Le défilé est prêt.

— Super, dit-elle en refermant et en posant le magazine. C'est la semaine prochaine.

— Oui.

Je marchai vers mon bureau et m'emparai de ma tablette. Nicole avait mis à jour mon calendrier. Je parcourus mon emploi du temps de la semaine suivante. Le défilé aurait lieu à New York et serait retransmis par un grand groupe de télévision. D'autres créateurs seraient présents, dans l'espoir de nouer des contacts avec moi. Je ne doutais pas qu'Andrew Lexington viendrait aussi. Je serais obligé de le tenir éloigné de Muse.

Je n'allais laisser personne me la voler.

— Je vais rester ici ?

Je reposai la tablette et me tournai vers elle, en haussant les sourcils d'un air surpris.

— Pour faire quoi ?

Elle haussa les épaules.

— Je n'étais pas sûre d'être invitée.

Je marchai vers le canapé, les mains dans les poches. M'arrêtant devant elle, je lui soulevai le menton avec deux doigts, l'obligeant à croiser mon regard.

— Tu vas où je vais.

Avec le pouce, j'effleurai et retroussai sa lèvre inférieure, révélant ses dents blanches.

Elle esquissa un sourire.

— Tes mannequins seront d'accord ?

— Je me fiche bien qu'elles soient d'accord ou pas.

Son sourire s'élargit.

— Tu es sûr que tu ne veux pas que je participe au défilé ?

— Tu y participes déjà... Mais je suis la seule personne dans le public.

Je lui lâchai le menton et la tirai vers moi pour qu'elle se lève. J'enroulai les bras autour de sa taille et posai mon front contre le sien, enveloppé dans son parfum floral. Elle était sublime dans toutes les tenues que je choisissais pour elle, mais elle l'était plus encore toute nue. Aucune femme n'était jamais entrée dans ce bureau, à l'exception de Nicole. Mais il était également vrai qu'aucune femme n'avait jamais habité chez moi.

Muse bouleversait toute mon existence.

— Tu es prête à y aller ? demandai-je.

Elle avait les mains posées au creux de mes coudes.

— J'aime quand tu me le demandes. C'est gentil.

Je préférais être autoritaire, mais j'essayais d'être un homme meilleur. Ce n'était pas facile. J'avais l'habitude d'aboyer des ordres et de les voir exécutés immédiatement. C'était un pouvoir addictif, dont il n'était pas facile de se sevrer. Mais une partie de moi se délectait de voir tant de désir dans les yeux de Muse. Elle aurait pu avoir n'importe quel homme dans le monde, mais elle m'avait choisi, moi.

— Moi, je n'aime pas ça, mais je vais continuer à faire des efforts.

Elle sourit.

— Au moins, tu es honnête. Et, oui, je suis prête à y aller.

Ma main trouva la sienne, et nous sortîmes dans le couloir. Des mannequins s'étaient regroupés contre le mur et parlaient à voix basse. Elles faisaient souvent du sport ou prenaient leurs repas ensemble, car elles suivaient une routine très stricte. Je passai devant elles avec Muse, ignorant leurs regards braqués sur nos mains entrelacées.

Muse ne leur adressa pas un regard.

Au bout du couloir, Nicole surgit.

— Conway, je viens juste d’avoir au téléphone un fabricant de tissus Turc. Il est en Italie et il aimerait savoir si vous accepteriez de dîner avec lui, ce soir.

Je continuai de marcher avec Muse.

— Pourquoi ?

— Il dit qu’il peut vous faire une offre plus intéressante et vous fournir du tissu de meilleure qualité.

Les talons de Nicole claquaient sur le parquet tandis qu’elle trottinait à côté de nous. Elle baissa les yeux vers nos mains jointes, avant de consulter à nouveau sa tablette.

— Seriez-vous intéressé ?

J’étais satisfait du tissu que j’achetais et du prix que je payais.

— Est-ce une offre intéressante ?

— Il dit qu’il peut vous faire économiser vingt-cinq pourcents.

Vingt-cinq pourcents, ce n’était pas rien. Cela faisait une réelle différence. Je m’arrêtai de marcher, ma curiosité piquée.

— À quelle heure ?

— Dix-neuf heures. Dois-je lui dire que vous acceptez ?

Si cet homme tenait vraiment sa promesse, cela valait le coup.

— Son nom ?

— Androssi Beaucount, répondit Nicole. J’ai fait des recherches. Il a une très bonne réputation.

Je faisais entièrement confiance à Nicole.

— Très bien. J’y serai.

Nicole acquiesça et s’éloigna.

Muse et moi sortîmes du bâtiment et nous dirigeâmes vers ma Ferrari, garée devant le trottoir. Nous montâmes en voiture et quittâmes Milan.

La robe de Muse lui remontait sur les cuisses quand elle était assise, dévoilant sa belle peau bronzée. Elle regardait par la fenêtre, ses cheveux voletant sur sa poitrine, probablement inconsciente de sa propre beauté.

Je gardais une main sur le volant et l’autre sur sa cuisse. Sa peau était chaude et si douce sous mes doigts... Je brûlais d’envie de remonter la main lentement vers son entrejambe et de l’exciter pour pouvoir la baiser dès que nous serions rentrés à la maison.

Elle jeta un bref coup d’œil à ma main sur sa cuisse, avant de se tourner à nouveau vers la fenêtre.

— Je suis invitée à ton dîner d'affaires ?

— Non.

Elle resterait à la maison jusqu'à mon retour. Quand j'aurais terminé de parler affaires, elle serait endormie depuis longtemps. Mais cela ne me retiendrait pas de la réveiller pour faire un peu d'exercice.

— Pourquoi ?

— Ce sera un dîner d'affaires. Ça ne te concerne pas.

Elle me décocha un regard mauvais, visiblement mécontente.

— Je croyais que j'allais où tu allais. C'est ce que tu as dit il y a dix minutes !

— Si je pars en voyage à l'étranger, oui. Que ferais-je sans toi ? Ma queue ne va pas se contenter de ma main, maintenant qu'elle connaît ta chatte.

— Je m'intéresse à ton travail. Les hommes d'affaires n'emmènent-ils pas leurs maîtresses partout où ils vont ? Je pensais qu'avoir une jolie femme au bras rendait les hommes plus imposants.

Je regardais tour à tour la route et Muse.

— Pourquoi as-tu tellement envie de venir ?

— Peut-être que j'ai envie de rester avec toi. Je suis ta petite amie, non ?

C'était l'étiquette qu'elle revendiquait. Je n'étais pas d'accord avec le terme.

— Je n'aime pas quand les gens te regardent.

— Et la seule manière de les en empêcher, c'est de m'enfermer ? Ce n'est pas comme ça que je veux vivre, Conway.

Ce n'était pas une menace franche et directe, mais je perçus le message en filigrane, sous la surface.

Dans les moments comme celui-ci, je regrettais de lui avoir rendu sa liberté.

— Très bien.

Elle sourit d'un air victorieux et se retourna vers la fenêtre.

Bordel, ça m'excitait qu'elle ait le dernier mot. Ma main remonta sur sa cuisse jusqu'à toucher son string en coton. Du bout du doigt, je trouvai son clitoris, chatouillant le petit bourgeon que j'adorais embrasser et caresser.

Elle serra aussitôt les cuisses, et son souffle s'accéléra.

— Écarte les jambes.

Elle n'obéit pas, ses yeux brillants tournés vers moi.

— Immédiatement.

Elle écarta lentement les genoux, succombant à l'autorité de ma voix.

Les yeux rivés sur la route, je la caressai plus fort. J'étais peut-être obligé de la traiter comme un être humain, mais ça ne s'appliquait pas aux moments comme celui-ci. Je fis rouler son bourgeon sous mes doigts. Au bout de quelques minutes, je sentis une vague d'humidité se répandre sur le tissu. Son souffle s'accéléra, et elle commença à se déhancher contre mes doigts.

J'adorais qu'elle mouille grâce à moi.

Je continuai de la travailler au corps tandis que nous traversions la campagne en direction de ma maison, non loin de Vérone. Quand nous fûmes à cinq minutes d'arriver, sa culotte était complètement trempée. Elle gémissait comme pour en demander davantage, me suppliant de la laisser exploser. Si je continuais comme ça, elle allait jouir, et ce serait une torture de l'entendre.

Je reposai la main sur sa cuisse, les doigts humides de sa jouissance.

Elle émit un couinement.

— Conway...

— Tu peux attendre qu'on arrive à la maison.

Elle se tourna vers moi, les prunelles sombres de désir. Ce fut alors qu'elle plongea la main sous l'élastique de son string et commença à se caresser.

Bordel de merde !

Sa tête roulant sur le siège en cuir, elle attaqua son clitoris avec agressivité, son souffle lourd et erratique.

Je serrai le volant si fort que mes doigts me firent mal.

— Muse...

Les yeux clos et la bouche ouverte, elle souffla mon nom.

— Conway...

— Tu penses à moi ?

— Oui...

Je lui attrapai et lui tirai le poignet.

— Tu peux attendre.

— Je ne pense pas, Conway. C'est toi qui as commencé. Maintenant, tu dois finir... ou me laisser finir.

Je serrai sa main dans la mienne, sentant sa peau enflammée par l'excitation. Ma peau était encore moite de ses fluides, et je sentais l'électricité entre nous.

— Tu vas devoir attendre, Muse. Si tu désobéis, tu vas le payer d'une

autre manière...

— Encore combien de temps ?

Je jetai un regard à la villa que nous venions de dépasser, reconnaissant une propriété devant laquelle je passais depuis dix ans.

— Cinq minutes.

Elle grogna entre ses dents.

— Tu aimes torturer tes femmes comme ça ?

Toutes les autres femmes de ma vie avaient été des aventures sans lendemain ou de quelques jours. Aucune n'avait jamais vécu avec moi ou couché avec moi pendant des mois. Je n'avais pas eu besoin de les torturer, parce que je n'avais pas passé assez de temps avec elles. À chaque fois, j'avais été pressé de les baiser, et de les baiser fort.

— Il n'y a que toi.

MUSE PORTAIT UNE PETITE ROBE NOIRE ET SON COLLIER EN DIAMANTS AROUND du cou. Ses cheveux tombaient en boucles lâches sur sa poitrine, et son décolleté plongeant dévoilait la courbe de ses seins. C'était une robe dos nu, et le tissu couvrait à peine ses reins.

Pouvais-je vraiment la laisser sortir comme ça ?

Son maquillage était impeccable, les cils épaissis au mascara et les paupières charbonneuses. Ses lèvres étaient d'un rouge vif, et son teint donnait à sa peau sans défaut un éclat presque irréel.

Putain, qu'elle était belle.

Tout chez elle était parfait, de sa silhouette en sablier à ses pieds menus. Elle avait une beauté qui ne venait pas de cette planète, des qualités divines, comme une déesse grecque qui serait tombée dans le monde des mortels. Une lumière intérieure la faisait rayonner à tout instant. En dépit de ses difficultés et de son rang social, elle avait l'élégance d'une femme puissante et sûre d'elle. Elle était plus forte qu'elle ne le pensait.

Elle attacha des boucles d'oreilles serties de diamants à ses lobes et arrangea ses cheveux dans la glace. Ses talons de douze centimètres la rendaient un peu plus grande, mais je la dominais toujours en taille. Quand nous étions rentrés de Milan, nous avions à peine eu le temps d'atteindre la chambre avant que je ne la pénètre. Nous ne nous étions même pas

déshabillés. Je l'avais baisée avec le pantalon sur les fesses et sa robe retroussée sur les hanches, comme si nous nous étions rencontrés dans un bar et que nous étions abstinents depuis des semaines.

Je couchais avec elle depuis des mois, mais j'avais toujours l'impression que c'était la première fois.

Elle était parfaite.

Maintenant, j'envisageais d'annuler le dîner. J'aurais préféré rester ici avec elle plutôt que de rencontrer un collaborateur potentiel. Était-il vraiment important d'économiser de l'argent, alors que j'aurais pu passer la soirée dans sa parfaite petite chatte ?

Quand elle fut prête, elle se retourna vers moi et me vit sur le seuil.

— Tu es prêt ?

Je balayai son corps du regard, admirant la manière dont sa robe épousait ses courbes. Comment allais-je suivre la conversation, avec cette distraction assise à côté de moi ?

— Oui.

Elle esquissa un doux sourire et attrapa sa pochette, posée sur une table près de la porte. Elle emportait sa pièce d'identité, l'argent que je lui avais donné et le téléphone que je lui avais acheté. Elle n'avait pas d'amis ou de connaissances en Italie et se servait donc de son téléphone pour rester en contact avec ma sœur.

Parce que Vanessa s'était, comme moi, entiché d'elle.

Je m'attardai derrière elle pour pouvoir mater ses fesses.

Bordel.

Maintenant, je bandais, même si elle m'avait déjà satisfait un peu plus tôt. Je la suivis dans le vestibule. La voiture était prête à partir : le moteur et les sièges étaient chauds, et la carrosserie avait été lavée dès mon retour de Milan. Elle étincelait comme un sou neuf.

Je m'assis au volant, et nous reprîmes la direction de Milan. Nous aurions pu rester à mon appartement en attendant le dîner, mais tous les vêtements de Muse étaient à Vérone. Depuis qu'elle faisait partie de ma vie, je ne restais plus dans cet appartement. C'était l'endroit où je ramenaient des filles et où je dormais quand je travaillais tard. Maintenant, je n'avais plus besoin de cette garçonnière.

Je n'étais plus vraiment célibataire.

Nous roulâmes à travers la campagne en silence, la radio coupée, dans le noir. J'appuyai sur l'accélérateur jusqu'à presque dépasser les limitations de

vitesse ; la police ne m'arrêterait pas, parce qu'elle reconnaîtrait ma voiture. Je n'étais pas un baron du crime, mais j'étais au-dessus des lois, ici.

Mes yeux ne cessaient de glisser vers ses jambes et la manière dont le tissu galbait ses cuisses. J'avais baisé au saut du lit et en revenant du travail. Je ne devrais avoir aucune raison d'être excité.

Mais cette femme m'excitait terriblement.

— Il y a quelque chose que je dois savoir avant qu'on rencontre ce type ? demanda-t-elle en brisant le silence avec sa voix mélodieuse.

— Ne parle pas, c'est tout.

— Ne parle pas ? répéta-t-elle d'un ton incrédule.

— Tu seras là pour faire joli à mon bras. C'est ta seule fonction. Inutile de parler.

— Ouah..., lança-t-elle en secouant la tête. Juste au moment où tu commençais à te comporter en homme bien, tu fais une rechute.

— C'est mon dîner d'affaires, et tu n'as pas voix au chapitre. J'essaye juste d'être clair.

— Je peux lui dire bonjour, au moins ? siffla-t-elle.

— Ne sois pas bête.

Elle se tourna vers sa fenêtre, me présentant sa nuque.

Je lui attrapai la main et la serrai sur sa cuisse, lui caressant les doigts avec le pouce. Comme je refusais de lui présenter des excuses, n'ayant aucune raison de le faire, je laissai le silence s'installer entre nous. Elle finirait par tourner la page. Après tout ce que je lui avais fait, je savais qu'elle n'était pas rancunière.

Nous arrivâmes à Milan au bout de cinquante minutes. Après que je me fus arrêté sur le bas-côté, le voiturier s'occupa de mon véhicule. Je pris ma femme par la taille et la guidai dans l'établissement, où toutes les têtes se tournèrent vers moi.

Certaines personnes me reconnurent, surtout les femmes.

Mais absolument tous la reconnurent, elle.

Je la serrai tout contre moi pour leur montrer à tous qu'elle m'appartenait. Ils pouvaient l'admirer si ça leur chantait, mais je serais le seul à la toucher.

L'hôte reconnut mon visage dès mon arrivée. Il ignora les personnes qui faisaient la file pour nous conduire en silence à notre table. Je gardai la main sur la taille de Muse, serrant doucement son flanc entre mes doigts, car j'adorais sa silhouette gracile. Elle n'avait jamais rendu une robe plus belle.

Nous trouvâmes Androssi Beaucount attablé dans un box discret. Il avait

une femme à son bras, lui aussi – une créature exotique aux longs cheveux noirs et au teint olive. Elle avait de grands yeux bruns, et ses cheveux étaient tirés en queue de cheval lisse.

Mais la beauté de Muse éclipsait la sienne.

Androssi se leva. C'était un homme d'âge moyen, au visage buriné après avoir été exposé longtemps au soleil. Il sourit poliment et me serra la main.

— M. Barsetti, c'est un plaisir.

— Appelez-moi Conway. C'est mon père qu'on appelle M. Barsetti.

— Bien entendu. Vous pouvez m'appeler Androssi.

Il se tourna vers Muse.

— Sapphire, je suis encore plus heureux de vous rencontrer.

Il lui serra la main et se pencha vers elle.

Je l'arrêtai d'une main sur l'épaule.

— Une poignée de main suffira, Androssi.

Dans ma culture, il était normal qu'un homme fasse la bise à une femme en la rencontrant. Mais je ne voulais pas que qui que ce soit pose ses lèvres sur la joue de ma femme. Ils devraient déjà être honorés de pouvoir lui serrer la main.

— Bien entendu.

Il ne s'offusqua pas de mes menaces et serra la main de Muse.

— Laissez-moi vous présenter Mercedes.

Il attira sa femme contre lui. Elle devait avoir au moins vingt ans de moins que lui. De noir vêtue et parée de bijoux coûteux, elle semblait être sa maîtresse préférée.

— C'est un plaisir de vous rencontrer, dit Muse en lui serrant la main.

— Vous aussi, répondit Mercedes avec un accent turc prononcé.

Nous nous assîmes dans le box, et ma main trouva immédiatement la cuisse de Muse sous la table. Dès que je sentis sa peau nue, ce fut comme si mes doigts se réveillaient.

Elle passa son bras sous le mien et posa la main au creux de mon coude.

Je gardai les yeux sur Androssi, ne trouvant pas sa maîtresse à mon goût.

— Les affaires vont bien, paraît-il, commença Androssi. Après votre dernier défilé, votre cote de popularité a atteint des sommets. Et s'il est possible de gagner encore plus d'argent, pourquoi vous en priver ?

Il fit signe à un serveur, lui commanda une bouteille de vin, puis le renvoya.

Il avait demandé un vin des vignobles Barsetti. Visiblement, il avait fait

ses recherches.

Muse posa un doigt sur ses lèvres, tachant sa peau de rouge.

Je fis de mon mieux pour ne pas la regarder, car cela m'aurait distrait de mes pensées.

— Comment pensez-vous que je pourrais gagner plus d'argent ?

— En faisant des économies sur vos frais, répondit-il. Je sais que vous achetez presque tous vos tissus chez Ulysses, à Istanbul. Je ne vais pas vous mentir, Conway. Il fabrique d'excellents tissus à un prix raisonnable. Je ne suis pas étonné que vous fassiez affaires avec lui depuis dix ans. Vous devez lui être loyal, depuis le temps. Mais, dans les affaires, rien n'est personnel.

— Et vous pensez pouvoir me faire économiser vingt-cinq pourcents sur mes frais ? demandai-je d'un air de défi. C'est énorme, Androssi. Je cherche toujours à augmenter mes marges, mais jamais au détriment de la qualité. Le duc de Cambridge m'a demandé de créer la lingerie de sa future épouse pour la nuit de noces. Il m'a fallu une semaine entière pour réaliser quelque chose qu'il aurait envie de lui arracher. Mes clients ne sont pas des gens ordinaires. Ce sont des rois, des célébrités, des chefs d'État. Je ne tolère que la plus haute qualité.

Muse posa une main sur celle que j'avais posée sur sa cuisse. Je la sentis caresser mes doigts et effleurer mon bras avec son sein. Elle était blottie tout contre moi. Elle avait visiblement oublié son ressentiment à mon égard.

— Je respecte votre perfectionnisme, Conway, dit Androssi. Le tissu est exactement le même. Vous n'aurez pas à faire de compromis sur la qualité.

— Alors comment comptez-vous me faire une telle ristourne ?

Il posa ses mains jointes sur la table, pendant que Mercedes sirotait son vin en silence. Elle attaqua un morceau de pain à petites bouchées, sans adresser la parole à Muse, laissant son soupire mener la conversation.

— Il y a une condition... Tout dépend de vous.

Bien évidemment, il y avait une entourloupe.

— Comment ça ?

— Depuis que vous avez lancé Sapphire, la popularité de vos modèles a explosé. Les gens adorent votre star. Même les femmes qui n'ont pas d'homme à impressionner les achètent pour pouvoir lui ressembler. Elle est votre meilleure stratégie marketing. Et j'imagine les sommets que vous allez atteindre si elle continue de défiler. Vos ventes vont décoller, et plus elles monteront, plus mon prix baissera. Ulysses ne peut pas se le permettre, mais j'ai l'équipement pour le faire.

Je le fixai d'un regard froid, agacé qu'il ait parlé de Muse, alors qu'il aurait dû la laisser en dehors de ça. Je créais de la lingerie depuis dix ans et j'avais gagné ma réputation par mon seul mérite. Je ne devais rien à mes mannequins et tout à mon talent. Je devais reconnaître que Muse avait fait décoller mes ventes. Ce serait mentir que de dire le contraire. Mais j'avais atteint les sommets tout seul.

— Muse ne fera plus de mannequinat. Elle prend sa retraite.

Androssi ne cacha pas sa surprise.

— Sa retraite ?

— Oui. Mais je suis certain que mes ventes décolleront elles aussi après mon prochain défilé. Sans elle.

Elle était mon fantasme le plus érotique, et mon désir pour elle se ressentait dans mes créations. Les hommes feraient toujours de leurs rêves une réalité, même s'ils ne voyaient pas mon plus beau mannequin sur le podium. Elle ne montrerait plus son corps presque nu au monde entier. Elle ne défilait plus que pour moi.

Androssi se redressa, s'adossant au fauteuil de cuir, sa déception évidente.

— Je ne vais pas vous apprendre votre métier, Conway, mais je pense que c'est une erreur. Elle a fait le buzz au niveau international. C'est un sex-symbol. Si elle n'est pas sur le podium au prochain défilé, je crains qu'il n'y ait des conséquences.

— Je me fiche de ce que vous pensez, Androssi.

Des étincelles volèrent entre nous. Je le vis plisser les yeux et serrer les poings. S'il était intelligent, Androssi se rappellerait qu'il avait besoin de moi plus que moi de lui. J'étais un des plus gros clients dans l'industrie du tissu. S'il me mettait le grapin dessus, cela ferait de lui un homme riche.

Muse se racla la gorge.

— Une fois que Conway aura lancé sa nouvelle ligne, il aura ses premières commandes. Vous pourrez vous décider à ce moment-là.

Je lui avais dit de ne pas s'en mêler, mais son intervention avait été nécessaire. J'avais été insulté par cet homme et je l'avais insulté en retour. Seule l'élégance d'une belle femme pouvait apaiser les tensions.

Les épaules d'Androssi se détendirent.

— Oui, nous pourrons en reparler.

— Je vous recontacterai, Androssi. Mais si vous voulez faire affaires avec moi, vous m'offrirez trente pourcents de réduction.

— C'est...

— Trente. Pourcents.

Je bus mon verre de vin cul sec et me levai, entraînant Muse à ma suite. Je jetai quelques euros sur la table, parce que je ne voulais rien devoir à cet homme. Puis je sortis en trombe.

Muse s'attarda. Elle se retourna vers Androssi avec un sourire d'excuse.

— Merci de nous avoir rencontrés. Nous vous recontacterons.

Je lui jetai un regard noir, le bras parcouru de fourmillements tant j'avais envie de la tirer par la taille hors du restaurant. Si elle n'était que ma possession, je ne me retiendrais pas de la gifler ou de la tirer par les cheveux.

Mais je lui avais fait une promesse.

JE RETIRAI MA VESTE ET LA JETAI SUR LE DOSSIER DE LA CHAISE. CE FUT ensuite au tour de ma cravate. Je sortis les cigares de mon tiroir et en allumai un, avant d'inhaler l'épaisse fumée dans mes poumons. Je ne fumais pas souvent, mais cela me mettait de meilleure humeur.

Muse m'arracha le cigare de la bouche et le jeta dans le cendrier.

— C'est du poison.

— Tout est du poison.

Je ramassai le briquet et fis jaillir une flamme.

Elle me l'arracha à nouveau et le posa violemment sur la table.

— Ne fume pas, Conway. Je suis sérieuse.

— Ne t'adresse pas à moi comme si tu pouvais me commander.

Elle n'avait pas son mot à dire sur mon style de vie. Si je voulais fumer jusqu'à développer un cancer des poumons, c'était mon choix. Je n'allais pas changer d'avis juste parce qu'une belle femme me l'avait demandé.

— J'ai de l'influence sur toi. Ne fais pas comme si ce n'était pas vrai.

— Si tu le penses vraiment, alors tu es bête.

C'était ma colère qui parlait à ma place. J'étais vexé que les gens continuent à douter de mes capacités à faire du travail de qualité. J'étais le véritable créateur de mon art. Muse se contentait de le porter.

Elle retira sa robe, qui tomba en flaque à ses pieds. Elle garda son string noir et tira lentement sur la bande adhésive qui lui aplatissait les tétons. Les montagnes rosées de ses seins pointèrent aussitôt qu'elles furent en contact

avec l'air frais.

J'essayai de ne pas la fixer du regard.

Elle grimpa sur mes genoux et s'installa à califourchon, en frottant son corps moelleux et parfait sur mon pantalon bien repassé. De ses petits doigts, elle déboutonna ma chemise, dévoilant mon torse. Avec ses cheveux ramenés sur une épaule et son regard plein d'assurance, elle était sublime comme ça, sur mes genoux.

Je commençai à bander.

Merde.

— Ne fume pas, dit-elle avec de la colère dans la voix et dans les yeux. Je suis sérieuse, Conway. Ce n'est pas bon pour toi.

— Et l'alcool, c'est bon pour moi ?

— L'alcool, c'est différent. Fumer tue. Si je te revois avec un cigare...

— Tu vas faire quoi ? grognai-je d'un air de défi. Me taper sur les doigts ?

— Non, répondit-elle en enfonçant ses ongles dans ma chair avec un regard menaçant. Je vais te reprendre la chose que tu aimes le plus au monde.

Elle n'eut pas besoin de me dire à voix haute à quoi elle faisait référence – ou à qui.

Elle-même.

— Ne fume pas, répéta-t-elle. Et tu dois te détendre.

— Je t'ai dit de ne pas parler pendant le dîner.

— Et tu pensais vraiment que j'allais t'écouter ? demanda-t-elle d'un ton incrédule. Tu t'es comporté comme un con. Il fallait que j'intervienne.

— Pourquoi ? sifflai-je. Ce n'est qu'un fabricant de tissus. Tu penses que ça m'ennuie de l'avoir vexé ?

— Un homme devrait toujours essayer de se faire des amis, pas des ennemis.

Elle continua à ouvrir ma chemise, révélant un peu plus mon torse nu.

— Ne te ferme pas des portes, Conway. C'est la règle numéro un dans les affaires. Du moins, c'est ce que j'ai appris.

Je soutins son regard et refusai de baisser les yeux. Il m'était si facile de me perdre dans ses prunelles, dans la beauté presque douloureuse de son visage. Peu importe combien elle était belle, je ne cèderais pas. Je ne reconnaîtrais pas qu'elle avait raison – jamais.

— Tu devrais me faire défiler la semaine prochaine.

Je fouillai son regard, sondant sa sincérité.

— Tu dis que je suis libre. Je suis d'accord pour défiler. Et puis, tu as payé pour m'avoir. Tu devrais me trouver une utilité.

— Je t'ai dit que tu ne me devais plus rien, murmurai-je. Et non, je ne veux pas te faire parader à moitié nue devant des hommes qui se branleront ensuite en pensant à toi. Tu m'appartiens, et je ne partage pas. Fin de l'histoire, Muse.

— Je pensais que ton travail était la chose la plus importante à tes yeux, dit-elle avec défi.

— C'est le cas. Et je peux très bien faire mon travail sans toi. Tu m'inspires mes créations, et c'est tout ce que les gens auront de toi.

Si je ne supportais pas qu'on l'embrasse sur la joue, pas même mon propre cousin, je n'allais pas la faire défiler en public. Je n'allais pas la donner en pâture au monde entier. Si je ne l'avais jamais fait photographier, c'était parce que je ne voulais pas non plus donner son image au reste du monde.

Elle m'appartenait entièrement.

— Je vais me coucher, dis-je en lui demandant implicitement de se lever.

Assise sur ma queue, elle refusa de bouger. Puis elle commença à se déhancher et à se frotter contre moi. Elle devait sentir mon érection à travers mon pantalon, parce qu'il aurait été difficile de faire autrement.

— Je ne pense pas que tu aies envie de dormir.

— Je bande, mais je suis aussi en colère. Et je suis plus en colère qu'excité.

Elle défit ma ceinture et déboutonna mon pantalon. Quand elle rejeta ses cheveux par-dessus son épaule, ses seins s'agitèrent.

— Dis-moi ton fantasme, Conway. Je veux te faire plaisir. Je veux te donner ce que tu veux...

Je soufflai entre mes dents et sentis ma traîtresse de queue palpiter. Elle m'excitait quand elle était ma prisonnière, mais c'était encore plus délicieux qu'elle veuille me faire plaisir. Elle aurait pu être n'importe où dans le monde, mais elle voulait être assise sur mes genoux.

— Dis-moi ce que tu veux.

Mes mains remontèrent lentement vers ses hanches. Je serrai sa taille fine. J'étais toujours étonné de la sentir si douce sous ma peau. Malgré les cals de mes doigts, j'arrivais encore à détecter les différences de texture. Je pouvais explorer intimement son corps et sentir son duvet se hérissier sur sa peau.

Puisqu'elle posait la question, j'aurais pu lui demander quelque chose de

vraiment coquin. J'aurais pu lui baiser le cul et l'écouter pleurer à cause de la douleur. J'aurais pu la fesser jusqu'à laisser l'empreinte de ma main sur sa peau.

Mais j'avais envie d'elle exactement comme ça, ses beaux yeux dans les miens. Comme j'avais pratiquement le visage entre ses seins, j'aurais été bête de réclamer une position différente. La fureur que j'avais ressentie quelques instants plus tôt disparaissait à mesure que je réfléchissais à sa question. Ma colère n'avait plus tant d'importance quand elle avait bien mieux à me proposer.

— J'ai envie de toi... Exactement comme ça.

SAPPHIRE

J'ÉTAIS ENVELOPPÉE dans la chaleur corporelle de Conway. Elle réchauffait les draps comme un radiateur naturel. Même si les plombs sautaient pendant une tempête, son corps nous tiendrait au chaud toute la nuit.

J'avais le bras jeté en travers de son ventre ferme et le visage blotti contre son épaule. Je sentais sous ma joue son torse gonfler et dégonfler au rythme de sa respiration. Même quand il dormait, son corps était rigide et dur au toucher.

Son réveil sonna.

Je n'ouvris pas les yeux, parce que j'étais bien trop à l'aise.

Conway ne réagit pas immédiatement. Il resta allongé, laissant les bips résonner dans la pièce. Il tendit enfin la main et frappa le bouton pour que le bruit s'arrête. Il se racla la gorge et fit courir ses doigts dans ses cheveux, s'éveillant lentement de la paisible nuit que nous venions de passer. Nous avions baisé sur son fauteuil, puis étions allés immédiatement nous coucher, après qu'il ait évacué sa colère.

Il tourna la tête et je sentis son regard sur moi, même si j'avais toujours les yeux fermés. J'avais assez souvent reçu ce regard pour le reconnaître et le sentir embraser ma peau dès qu'il me touchait. Il se pencha et m'embrassa sur le front avec ses lèvres chaudes. Sa bouche agaça ma peau, puis il se leva et s'assit sur son séant.

Sans ouvrir les yeux, je protestai mollement.

— Mmm...

Il hésita.

— Tu veux que je reste ?

—Oui...

— J’ai beaucoup de travail à faire, Muse, dit-il en plongeant la main dans mes cheveux.

J’ouvris enfin les yeux pour croiser son regard ensommeillé et admirer ses cheveux en bataille et son visage reposé. Sa peau bronzée était d’une belle couleur que seuls possédaient les Italiens.

Il m’adressa un petit sourire en sortant du lit, ses fesses nues dans ma ligne de mire.

Quel beau derrière...

Il enfila son maillot de bain et ses lunettes de piscine, avant de quitter la pièce. Je savais que j’aurais dû me lever et aller manger mon petit déjeuner avant d’aller travailler. Et si je me bougeais dès maintenant, je pourrais le regarder nager. Voir les gouttes ruisseler sur son corps était un régal. Encore meilleur que le petit déjeuner.

J’ÉTAIS ASSISE SUR LA TERRASSE SOUS LE PARASOL, CAR IL FAISAIT DÉJÀ chaud, malgré l’heure matinale. L’automne approchait, mais les températures ne baissaient pas. Je sirotais mon café pendant que Conway faisait ses exercices matinaux. Mon téléphone était posé à côté de moi sur la table, même si, à part Conway, Vanessa et Andrew Lexington étaient les seuls à avoir mon numéro.

Conway se hissa à la force des bras et sortit de la piscine. Il se sécha avec une serviette, de l’eau dégoulinant sur son corps musclé. Il avait les bras bien dessinés sous des épaules solides, et ses larges pectoraux contrastaient avec ses hanches étroites. Son torse formait un triangle aux mensurations parfaites – un idéal de masculinité. Jamais je n’avais ressenti une telle attraction physique pour un homme. Dès que je l’avais vu à la télévision, il était devenu mon fantasme. Et maintenant, j’étais la femme qu’il ramenait dans son lit chaque nuit – la seule femme de sa vie en ce moment.

La vie était imprévisible.

Il termina de se sécher en passant sa serviette dans ses cheveux, puis me rejoignit à table.

Dès qu’il eut les fesses sur son siège, Dante lui apporta son assiette. Il y avait une baguette de pain frais, des fruits et une crêpe de blancs d’œufs avec

des légumes et de la sauce marinara. Il ne mangeait pas autant de glucides habituellement, donc ce devait être un jour de triche.

Il avait bien mérité de faire une entorse à son régime.

Il s'empara du journal et commença à le lire.

Je sirotai mon café en le regardant, admirant la vue en face de moi.

Quand il sentit mon regard sur lui, il releva la tête.

— Oui ?

— Oui quoi ?

— Tu me regardes.

— Et alors ?

Il battit des paupières.

— C'est grossier.

— Et ce n'est pas grossier quand toi, tu me regardes ?

— C'est différent.

— Non, c'est exactement pareil. Et j'aime te regarder, dis-je en tenant mon café entre mes mains, avant de boire une petite gorgée. Tu es sexy.

Il releva les yeux, cette fois en souriant.

— Sexy ?

— Ouais.

Son sourire se fit plus arrogant.

— J'aurais peut-être dû rester au lit, ce matin.

— Tu devrais toujours rester au lit.

Son sourire se volatilisa instantanément, mais son regard s'assombrit. Il me dévisagea pendant plusieurs secondes, son journal toujours ouvert mais oublié.

Je souris et bus une nouvelle gorgée de café. J'adorais le fait que je pouvais le séduire si facilement.

Une autre longue minute passa, avant qu'il ne retourne enfin à son journal.

— Tu ne vas pas aux écuries, aujourd'hui.

— Ah non ?

— Non, tu travailles avec moi à l'atelier.

— Je pensais que tu avais déjà tous tes modèles, m'étonnai-je.

— Eh bien, je viens d'avoir une nouvelle idée.

Je posai mon café, le corps envahi par une vague de chaleur. Cela n'avait rien à voir avec le fait que je buvais une boisson chaude, mais je ne pouvais plus tenir ma tasse en main. Je rompis un morceau de pain et l'enfournai.

Un silence agréable s'installa entre nous.

Mon téléphone sonna.

Je ne reconnus pas le numéro. Ce n'était ni Andrew Lexington, ni Vanessa.

Conway ne releva pas les yeux de son journal.

— Allô, Sapphire à l'appareil, dis-je en décrochant.

— Bonjour, Sapphire, répondit une voix profonde, affectueuse et chaleureuse. C'est Pearl, la mère de Conway.

Je haussai les sourcils, ne m'attendant pas du tout à ce qu'elle m'appelle.

— Bonjour, Mme Barsetti. Quelle bonne surprise.

Conway baissa son journal et posa les yeux sur moi.

— Oh, appelez-moi Pearl, répondit-elle en riant. Je me sens vieille quand on m'appelle Mme Barsetti. Je ne laisse les gens me donner du « madame » qu'en public parce que mon mari insiste pour qu'ils m'appellent comme ça... C'est un psychopathe.

Sa manière de parler de son mari, avec un mélange de sérieux, d'affection et d'humour, me fit rire aux éclats.

— Il me rappelle beaucoup Conway.

Ce fut à son tour de rire de ma plaisanterie sur son fils.

— Je ne m'étais pas rendu compte à quel point ils étaient semblables avant qu'il ne fasse votre connaissance. Bref, je suis dans le coin et je me demandais si ça vous dirait d'aller déjeuner et de faire les boutiques.

La mère de Conway me demandait si je voulais passer du temps avec elle. Je me raidis, parce que la question était totalement inattendue. Je ne refuserais pas parce que ç'aurait été grossier, et je n'en avais pas envie. Maintenant, je n'étais plus la prisonnière de Conway, seulement sa petite amie, et je n'avais plus l'impression de tromper sa famille.

— Bien sûr, ce serait avec grand plaisir.

— Très bien. Je passe vous chercher dans quelques heures.

Conway tendit la main.

— Donne-moi le téléphone.

— Pourquoi ? murmurai-je.

— Donne-le-moi, c'est tout, grogna-t-il en me l'arrachant de la main et en le posant contre son oreille. Maman, qu'est-ce qui se passe ?

J'entendis la voix de sa mère :

— Je voulais juste inviter Sapphire à déjeuner. Ça ne te dérange pas ?

— Non, pas du tout. Je ne savais pas que tu étais en ville, c'est tout.

— Ton père a rendez-vous avec un client à Vérone. Une décision de dernière minute. Il va être très occupé à discuter vin et gros sous. Je pensais faire quelque chose de plus drôle.

— Et si je passais te chercher ? demanda-t-il. On pourrait se retrouver à Vérone.

— Fils, dit-elle en gloussant. Tu sais que je t'aime, mais j'espérais passer la journée avec Sapphire. Nous allons parler chiffons et bijoux, et notre marathon des boutiques va t'ennuyer prodigieusement.

Conway ne protesta pas, mais son regard s'assombrit sous l'effet de l'agacement.

— Vanessa vous accompagne ?

— Non, répondit-elle. Elle termine une œuvre sur laquelle elle travaille à Milan.

— Eh bien, je vais conduire Sapphire, dit-il.

— Je peux passer la chercher, répliqua sa mère. Je sais que tu es occupé, alors ne te dérange pas. Maintenant, repasse-moi Sapphire.

Il montra son agacement, avant de me rendre mon téléphone.

— C'est Sapphire, dis-je.

— Il n'aime pas être délaissé, dit-elle en riant. Il ressemble tellement à son père que je m'inquiète qu'il n'ait rien pris de moi.

— Il a votre sourire.

Je l'avais remarqué dès que je l'avais rencontrée.

— C'est vrai. Dommage qu'il soit trop protecteur, dominateur et autoritaire.

Je fis de mon mieux pour étouffer mon rire afin que Conway ne puisse entendre ce que nous disions de lui.

— Alors à dans quelques heures, dit Pearl. Et je vous invite à déjeuner.

Nous raccrochâmes, et je reposai le téléphone sur la table.

Conway semblait furieux.

— Quoi ? demandai-je. Ce n'est pas moi qui l'ai appelée.

Les mâchoires serrées, il ramassa son journal.

— Tu es fâché parce que je vais passer la journée avec ta mère ?

— Non.

Cette fois, il plia son journal et le posa de côté.

— Je ne suis pas tranquille à l'idée que vous soyez seules.

Quand je faisais quelque chose par moi-même, il ne le supportait pas. Quand Vanessa sortait avec un homme, il la faisait suivre comme s'il pouvait

lui arriver quelque chose de terrible. Maintenant, il réagissait de la même manière avec sa mère.

— Conway, tout ira bien.

— Tu ne devrais jamais partir de ce principe-là. Je suis déçu que mon père ne s’y soit pas opposé.

— Qu’il ne s’y soit pas opposé ? répétais-je d’un ton incrédule. Ta mère n’a pas l’air du genre à se laisser commander par son mari. Je ne l’aimerais pas beaucoup si c’était le cas. Tu dois te détendre, Conway. Et si tu nous fais suivre, tu vas le regretter.

Généralement, il me respectait quand je lui tenais tête. Mais aujourd’hui, il était furieux. Il ne prononça pas un mot, mais me fixa avec un regard sinistre. Il y avait dans ses yeux sombres toute la violence qu’il se retenait d’exprimer avec des mots ou des gestes. Il serra les poings et les dents si fort que je les entendis grincer.

Il se leva et repoussa sa chaise avec les genoux. Son petit déjeuner intact et son humeur aussi amère qu’une vieille pomme, il partit en trombe, me laissant seule.

Par orgueil, je ne lui courus pas après. Mais dès qu’il fut parti, je sentis une vague de froid m’envahir. La chaleur de l’été et l’humidité de l’air ne purent chasser cette bise polaire.

Maintenant, j’avais l’impression d’être en hiver.

JE M’INSTALLAI SUR LE SIÈGE PASSAGER DE LA LAMBORGHINI NOIRE, ET Pearl prit le volant pour nous conduire sur la route de campagne.

Conway ne m’avait pas saluée à mon départ. Il n’était même pas sorti pour dire bonjour à sa mère. Il s’était enfermé dans son bureau et n’avait plus montré la tête.

J’avais compris qu’il était fâché.

Pearl conduisait la voiture de sport comme si elle le faisait depuis des années. Dépassant les limitations de vitesse, elle roulait vers la cité historique de Vérone. C’était une ville basse aux bâtiments beige, dont le centre-ville brillait sous le soleil.

— C’est une belle journée.

— Il fait toujours beau, ici.

Il n'avait pas plu depuis que j'étais arrivée, mais l'été était maintenant terminé. Je savais que l'automne cèderait la place à l'hiver. Il neigerait. Cela me rendrait la tâche plus difficile aux écuries.

Elle sourit en conduisant d'une seule main.

— Vous aimez la région, non ?

Rien n'était comme chez moi, mais ce n'était pas une si mauvaise chose.

— Oui. Je ne me pensais pas capable de vivre loin de la ville, mais je préfère le silence de la campagne, maintenant.

Nous nous approchions de Vérone, et Pearl ralentit en s'engageant dans les rues étroites.

— Je suis de New York, moi aussi. J'y suis née et j'y ai grandi.

— Vraiment ?

J'avais remarqué son accent américain dès notre première rencontre. Je me doutais qu'elle était américaine, mais je ne savais pas d'où exactement.

— Oui. J'ai fait mes études à l'université de New York et j'ai commencé à travailler comme ingénieur pour la ville. J'ai apporté ma touche personnelle au paysage architectural et j'ai contribué à la sécurité des bâtiments. Il y a souvent du blizzard à New York. Mon boulot, c'était de faire en sorte que rien ne s'écroule.

Elle se gara sur le bas-côté. Nous descendîmes de voiture et commençâmes à marcher dans les rues pavées. Au bout de quelques virages, nous nous engageâmes dans une ruelle où les voitures n'avaient pas le droit de passer.

— C'est très impressionnant, dis-je. Ça vous plaisait ?

— Oui, répondit-elle. J'étais passionnée par mon travail et j'adorais me lever le matin pour aller au bureau. Mais quand je suis arrivée ici, je me suis tout de suite adaptée au mode de vie. Faire du vin et profiter du soleil, c'est bien plus agréable. On déjeune d'abord ?

— Avec plaisir.

Nous entrâmes dans un petit café et nous installâmes. On nous apporta les menus et nous commandâmes des salades, ainsi qu'une bouteille de vin. La corbeille au centre de la table débordait de pain. Nous nous en servîmes toutes deux quelques tranches.

— Conway est fâché, n'est-ce pas ? demanda-t-elle en faisant tourner son vin dans son verre.

Ne jamais sous-estimer l'instinct d'une mère.

— Un peu.

— C'est ce que je me suis dit quand je ne l'ai pas vu sortir, dit-elle avec la même bonne humeur, comme si l'attitude de son fils ne la dérangeait pas le moins du monde. Ignorez-le. Il va s'en remettre.

— Il est tellement protecteur... Je n'avais jamais rencontré un homme comme lui.

— Oui, c'est agaçant parfois. Mon mari est exactement pareil. Je suis obligée de lui tenir tête et de m'en aller sans sa bénédiction. Mais il s'inquiète pour de bonnes raisons, alors je ne lui reproche rien. Conway, c'est la même chose. N'hésitez pas à le défier, tout en restant compréhensive. C'est un homme bien. Il se soucie uniquement de votre sécurité.

— Je sais. Mais il exagère un peu, parfois. Vanessa et moi sommes sorties un soir, et il n'a pas voulu me laisser partir à moins de m'accompagner. Et quand Vanessa est allée dîner avec un homme, il l'a suivie. C'est trop.

Elle secoua légèrement la tête.

— Je me demande juste pourquoi il est si inquiet tout le temps. Il ne m'a jamais expliqué pourquoi.

Elle baissa les yeux vers son verre, dont elle fit tourner le contenu.

Je compris que j'avais vu juste. Il ne se comportait pas comme ça sans raison, et cela devait être lié à sa famille, pas à ce qui m'était arrivé. C'était pire que ce que je croyais.

— Il s'est passé quelque chose, n'est-ce pas ?

Elle but une gorgée sans croiser mon regard.

— Ce n'est pas à moi de vous le dire. Quand il sera prêt, il vous en parlera.

Mon cœur me tomba lentement dans les talons quand je compris que Conway avait souffert par le passé. Il lui était arrivé quelque chose. Sa paranoïa était née à un moment bien précis. Peut-être aurais-je dû être plus compréhensive.

— Enfin bref... Il y a quelques boutiques où j'aimerais vous emmener. Conway vous a-t-il montré le balcon de Juliette ?

— Pardon ? demandai-je.

— Je prends ça pour un non, dit-elle en gloussant. On dit que c'est dans cette vieille maison que Shakespeare a eu l'idée d'écrire Roméo et Juliette. La famille de Juliette aurait vraiment existé, et on raconte qu'ils auraient vécu dans cette maison. C'est un bâtiment historique.

— Non, je l'ignorais...

— Dans ce cas, nous devons y passer. Je suis sûre que ça va vous plaire.

— Oui, j'adorerais ça.

Nos salades arrivèrent. J'étais étonnée de pouvoir parler si facilement avec la mère de Conway, car c'était la première fois que nous nous retrouvions seules. Elle était facile à vivre, sincère et honnête. Ma brève carrière de mannequin lingerie aurait pu faire hausser le sourcil de certains, mais je ne sentais aucun mépris ou reproche de sa part à mon égard. Pearl semblait m'apprécier, même si elle ne me connaissait pas très bien. Comme Conway n'était sorti avec aucune autre femme, peut-être pensait-elle qu'il avait mûri son choix. Toute sa famille m'acceptait parce qu'ils pensaient que j'étais la femme de sa vie.

— Vanessa m'a dit qu'elle vous appréciait vraiment. Ma fille a tendance à aimer tout le monde, mais vous tout particulièrement.

— Elle est très gentille.

Depuis que Vanessa m'avait rencontrée, nous étions devenues amies. Même si je me séparais de Conway, je garderais probablement contact avec elle, parce que je l'aimais beaucoup.

— Elle est vraiment intelligente. Elle fait semblant de ne pas l'être, mais je vois qu'elle est beaucoup plus maligne que les gens ne l'imaginent.

Pearl sourit en mangeant une bouchée de salade.

— Oui, elle est très intelligente. Trop intelligente. C'est un génie comme son père, mais elle ne se prend pas au sérieux. Je suis vraiment contente qu'elle ait hérité de ces qualités-là, parce qu'il doit être vraiment difficile de vivre pendant dix-huit ans avec des hommes aussi protecteurs. Un seul me suffit bien.

— Comment était Conway en grandissant ?

— Très charismatique.

Sa mère sourit en repensant à l'enfance de son fils.

— Il a toujours bien travaillé à l'école. Il faisait beaucoup de sport. Il était très populaire auprès de ses camarades. Mais il était aussi très pudique. Il a grandi plus vite que les autres garçons de son âge. Il semblait déjà adulte à quinze ans. Il était devenu très indépendant, comme s'il était prêt à entrer dans la vie active. Quand il a eu dix-huit ans, il a déménagé.

— Il est encore très pudique avec ses sentiments.

— Il est très protecteur de son génie créatif, et je ne le lui reproche pas. Il a été facile à éduquer, et je suis très fière de l'homme qu'il est devenu, malgré ses défauts, dit-elle en souriant. Quand il a emménagé à Milan, ça a

été dur pour Crow. Cane a toujours été le meilleur ami de mon mari, mais Conway l'a presque remplacé en grandissant. Je sais que Crow avait hâte de connaître Conway en tant qu'ami et non plus en tant que fils. Mais maintenant que Conway vit si loin, il n'en a plus l'occasion. Il pensait que Conway reprendrait le vignoble et qu'ils pourraient se voir tous les jours.

Mon regard s'adoucit. Il devait être difficile de laisser partir un fils, surtout pour une famille si soudée. Bien sûr qu'ils souhaitaient être encore plus proches les uns des autres.

— L'étape la plus difficile pour un parent, c'est le moment où le travail est terminé. Le jour où Conway n'a plus eu besoin de moi, j'étais à la fois heureuse et triste. Mais Crow ne s'en est jamais vraiment remis. Et Vanessa est si indépendante qu'elle n'a jamais vraiment eu besoin de qui que ce soit. Elle est une vraie Barsetti, têtue comme une mule.

L'atelier de Conway était à Milan, mais il passait la plupart de son temps dans sa maison de Vérone. Comme il était chef d'entreprise, je ne comprenais pas pourquoi il ne gérait pas sa société depuis Florence, pour être plus près de sa famille.

— Vous voulez avoir des enfants ?

Sa question me tira de mes pensées.

— Oui.

— Combien ?

— Deux, répondis-je. Ou peut-être trois. Je n'en suis pas encore sûre. Ça dépendra de l'âge que j'aurai...

— Pardonnez-moi de poser la question, mais vous parlez de ce genre de chose avec Conway ?

Je ne voulais pas donner de faux espoirs à sa mère, lui dire que Conway et moi allions nous marier et fonder une famille. Il m'avait dit qu'il ne voulait pas vivre une histoire d'amour, mais je ne pouvais m'empêcher de me poser des questions sur notre relation. Il m'avait dit qu'il ne voulait pas être monogame, mais c'était exactement ce que nous étions. Il m'avait dit qu'il ne voulait pas m'embrasser, mais il n'arrivait plus à s'arrêter. Puis il m'avait rendu ma liberté et m'avait demandé de vivre avec lui. Tous ses gestes contredisaient ses paroles.

— Le sujet revient sur le tapis, de temps en temps...

Pearl sourit.

— C'est bon à savoir. Conway est tellement dévoué à son travail que je pensais qu'il ne voulait pas d'enfants. Crow était pareil avant que je ne tombe

enceinte de Conway. Et dès qu'il a appris que j'attendais un enfant, il était ravi.

Peut-être Conway ne savait-il pas ce qu'il voulait. Peut-être avait-il seulement besoin de temps pour le découvrir.

Pearl picorait sa salade par petites bouchées. Son alliance était étonnante : c'était un simple anneau en or blanc serti d'un bouton. Il n'y avait pas de diamant. Ce devait être une pièce unique.

— Comment avez-vous rencontré Crow ?

Elle hésita un instant, puis posa sa fourchette.

— C'est une longue histoire. Je vous la raconterai un autre jour.

C'était une réponse étrange, mais je n'insistai pas. Si elle ne voulait pas me parler de sa vie privée, c'était son choix.

— Comment trouvez-vous votre salade ?

— Elle est excellente. Crow et moi venons souvent ici quand nous sommes en villes.

— Il est ici en ce moment ?

— Oui. Il a rendez-vous avec un homme qui possède une dizaine de restaurants aux alentours de Vérone. Un grand amateur des vins Barsetti. Il aimerait acheter nos bouteilles à la caisse. Nous proposons des cuvées différentes à nos clients. Crow sélectionne lui-même les grappes dans le vignoble pour les presser – pas comme les vins plus ordinaires que nous produisons. Le vin a une couleur plus riche. Il n'est pas nécessairement plus fort, mais il a un goût plus audacieux. Ces cuvées-là coûtent plus cher, parce que nous les produisons en quantité limitée. J'ai comme l'impression que cet homme aimerait réserver toutes les caisses.

— Ouah, c'est incroyable.

— C'est un vin beaucoup plus cher, mais cet homme est prêt à payer pour obtenir l'exclusivité. Ce serait malin de sa part et un très bon marché pour nous. Nous avons tous à y gagner.

— Je vous le souhaite. Vous aimez travailler dans les vignobles ?

— J'y prend beaucoup de plaisir, répondit-elle. Je ne m'étais jamais sentie si liée à la terre. Une vie simple est une vie plus saine. Nous avons une petite famille, mais elle me suffit. J'adorais le chaos citadin, le bruit des passants, l'animation jusqu'à tard dans la nuit. Maintenant, je trouve le silence reconfortant.

Quand je m'étais envolée pour l'Italie, je savais que c'était un beau pays, mais j'essayais d'échapper à un monstre et ne m'attendais pas à jouer les

touristes. Maintenant, je me demandais si j'allais un jour rentrer à New York. Conway m'avait dit que j'étais libre de faire ce que je voulais. Mais avais-je envie d'y retourner ?

Je n'en étais pas certaine.

Pearl paya l'addition.

— Prête à faire les boutiques ?

— Évidemment.

PEARL ME DÉPOSA DEVANT LA MAISON ET M'EMBRASSA SUR LA JOUE.

— Merci d'avoir passé la journée avec moi.

— Merci de m'avoir invitée.

— Tu as besoin d'aide pour porter tes sacs ?

— Non, c'est bon.

Elle m'embrassa sur l'autre joue, avant de me laisser partir.

Je sortis mes deux sacs de shopping et mon sac à main de la voiture et me dirigeai vers l'entrée. Je lui fis de grands signes. Une partie de moi s'attendait à trouver Conway en train de guetter mon arrivée, mais il avait dû s'enfermer dans son atelier pendant tout ce temps. Nous étions censés passer la journée à baiser sur son bureau, mais j'avais eu un imprévu.

Je pensais qu'il l'aurait accepté.

J'allai suspendre ma nouvelle robe dans la penderie de ma chambre. J'avais acheté un bracelet pour aller avec, ainsi qu'une paire de talons moins hauts que ceux que Conway avait l'habitude de m'offrir. Au moins, avec ces escarpins, je serais belle sans avoir mal aux pieds.

Conway dut se rendre compte que j'étais rentrée, parce que ses pas se firent entendre derrière moi.

Je me retournai pour lui faire face et vis qu'il avait exactement le même air agacé qu'avant mon départ, quelques heures plus tôt. Il portait un jean et un tee-shirt, dont l'étoffe élastique épousait les formes de ses muscles de manière très sexy. Quand il était en colère, il parvenait mystérieusement à être encore plus beau. Ce devait être dû à l'intensité de ses émotions. Autrefois, cela m'intimidait. Aujourd'hui, j'adorais ça.

— Je suis bien rentrée et en un seul morceau. Tu peux te détendre.

Il glissa lentement les mains dans ses poches, ses bras épais comme

sculptés dans la pierre.

— Je ne suis pas détendu ? demanda-t-il à voix basse, avec une froide malice.

Son regard dévoilait son agressivité. Contrairement à d'autres, il n'avait pas besoin d'élever la voix et de hurler pour se faire comprendre. Plus il parlait à voix basse, plus il était terrifiant.

— Pas vraiment, répondis-je en sortant la robe de la penderie. Comment tu la trouves ?

Il n'y jeta pas un regard.

— Je pense qu'elle me va bien, et il y a une jolie fente au niveau de la taille, dis-je en me retournant pour la suspendre à nouveau. Ta mère a déniché quelque chose de sympa, elle aussi. Tu sais, pour une femme de plus de cinquante ans, elle est vraiment séduisante.

— C'est bien pour ça que vous ne devriez pas traîner en ville toutes seules.

Une main sur la hanche, je lui tins tête comme me l'avait conseillé sa mère.

— Arrête, Conway. Ta mère m'a invitée à passer la journée avec elle. Je n'allais pas refuser. Et ça n'aurait pas été pareil si tu avais été là.

Il refusa de répondre et quitta la chambre sans rien ajouter. Il avait à peine dit un mot, et il repartait déjà sans que nous ayons eu le temps d'en discuter.

— Conway ?

Il s'arrêta, mais ne se retourna pas.

Je passai la porte et le suivis dans le salon. M'arrêtant derrière lui, je posai les mains sur ses reins. Lentement, je fis remonter mes doigts sur ses flancs à travers son tee-shirt. Je suivis le relief vallonné de son dos musclé jusqu'à ses épaules.

Il poussa un long soupir en réponse à mes caresses.

— Dis-moi ce qui est arrivé à ta famille.

Il prit de nouveau une profonde inspiration, et je sentis son dos se dilater sous mes doigts.

— Qu'est-ce qu'elle t'a dit ?

Je fis redescendre mes mains, en suivant le tracé de ses muscles. Sa force et sa puissance étaient palpables sous mes doigts. Je descendis jusqu'à ses hanches étroites.

— Elle m'a dit d'être compréhensive et patiente avec toi, parce que ta famille a connu des moments difficiles. Mais elle m'a aussi dit de te tenir tête

et de vivre pleinement ma vie, même si tu essayes de me protéger de tout. Elle ne m'a rien dit d'autre et ne m'a pas donné de détails.

Elle avait laissé à son fils le soin de me révéler son secret. Elle ne lui aurait jamais refusé ça.

Il poussa un soupir, cette fois de soulagement.

— Dis-moi, Conway. Je n'ai plus de famille et je n'ai plus rien. Je sais ce que c'est de souffrir, de perdre quelqu'un qu'on aime. Je sais ce que c'est de se sentir seul au monde.

— Mais tu n'es pas seule, Muse.

Il se retourna lentement, laissant mes doigts glisser sur son ventre. Il s'arrêta quand nous nous retrouvâmes face à face, sa tête penchée vers moi pour me regarder dans les yeux.

— Je suis là. Je serai toujours là.

Je n'accordai pas trop d'importance à ces mots, parfaitement consciente qu'ils ne signifiaient pas vraiment ce que j'espérais. Si j'avais un jour besoin d'aide, il serait là. Il me suffirait de l'appeler, et Conway serait à mes côtés. Il serait mon ami jusqu'à la fin de ma vie, le protecteur que je n'avais jamais demandé. Il était mon seul ami en ce monde – et il serait toujours mon ami.

— Tu sais très bien ce que je veux dire...

Mes mains parcoururent son ventre, puis son torse. Ses pectoraux étaient aussi durs et lisses que ceux d'une statue.

— Dis-moi, Conway. Dis-moi de quoi tu as peur.

Il me fixa longuement d'un regard intense. L'instant parut durer des heures, et je crus qu'il n'allait pas me répondre. Ses yeux ne laissaient rien transparaître à part son autorité. Il pouvait me fixer du regard de longues minutes sans ciller et sans que ses yeux ne deviennent humides. Il n'avait aucun mal à regarder les gens dans les yeux.

Rien n'ébranlait cet homme.

J'attendis, le cœur plein d'espoir. Il savait tout de moi, tous les secrets que j'avais cachés au reste du monde. Je lui avais accordé une confiance que je n'aurais donnée à personne d'autre. J'avais tout partagé avec lui.

Je voulais un peu de lui en échange.

— Conway.

Il sortit les mains de ses poches et m'attrapa par les poignets. Il les serra doucement, tout en me regardant, les yeux de plus en plus tristes. Puis il repoussa mes mains, les faisant descendre lentement le long de mon corps. Il recula et croisa les bras sur son torse.

— J’avais une tante. Elle est morte avant ma naissance, avant même le mariage de mes parents.

Une tristesse infinie me submergea aussitôt. À la voix de sa mère, j’avais compris qu’elle avait perdu quelqu’un. Mais je soupçonnais que la manière dont sa tante était décédée était bien pire que sa mort en elle-même.

— Elle a été enlevée par un marchand d’armes. Apparemment, il y avait eu des histoires entre lui et ma famille. Il l’a torturée et violée... Mon père et mon oncle ont fait tout ce qu’ils pouvaient pour la retrouver. Ils ont fini par conclure un marché à vingt millions de dollars. Mais l’homme – il s’appelait Bones – n’a pas tenu sa part du contrat. Quand Bones a rendu ma tante à mon père, il lui a tiré une balle dans la nuque.

Je couvris ma bouche pour étouffer mon cri.

— Et il a gardé l’argent. Mon père a vu les yeux de ma tante s’éteindre. Il l’a vue tomber sur le bitume. Elle était morte avant de toucher le sol. Mon père m’a dit qu’il n’oublierait jamais ce moment. Il en fait encore des cauchemars.

— Conway, je suis vraiment désolée.

Il avait toujours la même expression froide et méfiante.

— Elle s’appelait Vanessa.

Je fis aussitôt le lien.

— Ils ont donné son nom à ta sœur...

Il hocha la tête.

— Mon père et mon oncle ne s’en sont jamais remis... même trente ans plus tard. Ils sont très protecteurs envers ma mère et ma tante. Ils les laissent à peine s’éloigner. Et c’est pire avec Vanessa. Elle est tellement belle et têtue. Elle m’inquiète. Et maintenant que je t’ai, je ne veux pas qu’il t’arrive quoi que ce soit. Je t’aie vue nue sur une estrade, j’ai vu un psychopathe faire monter les enchères pour t’acheter... Je ne veux même plus y penser.

Il baissa les yeux.

— S’il t’arrivait quelque chose, je ne me le pardonnerais jamais. Et ma mère... C’est une belle femme. Son âge ne l’a pas flétrie, contrairement à d’autres. Si quelqu’un voulait s’en prendre à mon père, elle serait la cible rêvée. Oui, je suis très protecteur, dominateur et paranoïaque. Ne t’attends pas à ce que ça change, car ça n’arrivera jamais.

Je repensai à la femme qu’il avait sauvée des griffes de criminels. Il l’avait achetée et avait demandé à Carter de la ramener à sa famille. Je comprenais tout, à présent.

— C'est pour ça que tu portes secours à ces femmes ? C'est pour ça que tu traînes dans le monde de la mafia ?

— En partie, répondit-il. Je pourrais te mentir et te dire que je fais ça par bonté d'âme uniquement. Les Skull Kings enlèvent les femmes et les filles d'hommes puissants. Ils sont payés par leurs ennemis. Ce sont les familles qui nous contactent et qui nous demandent de racheter leurs filles. Nos honoraires sont élevés, mais Carter et moi n'allons pas risquer nos vies gratuitement. On enchérit et on les ramène à leurs familles. C'est de l'argent facile.

Le fait qu'il fasse un bénéfice ne le fit pas baisser dans mon estime. C'était quand même une bonne action. S'il l'avait voulu, il aurait pu facilement acheter une femme pour la torturer. Ou alors il aurait pu enlever des femmes et les revendre sur le marché noir. Mais ce n'était pas le cas.

— Je te trouve très courageux. S'ils t'attrapent...

— Je ne suis courageux que pour l'argent.

— Je n'y crois pas une seconde. Tu es milliardaire, Conway. Que signifient quelques millions à tes yeux ?

— Il ne s'agit pas de quelques millions. Les familles nous payent entre dix et vingt millions – non imposables.

— Et si tu étais vu dans cet endroit, s'en serait fini de ta réputation.

— Je dessine de la lingerie. Je n'ai pas tellement de réputation.

— Si, tu en as une, dis-je. Tu es un homme puissant qui a fait fortune tout seul. Tu es parti de rien et tu t'es fait un nom. Tu es généreux et bon. Je te trouve merveilleux.

Il haussa les sourcils, puis plissa les yeux. Comme si j'avais dit quelque chose de mal, il me fusilla du regard.

— Je suis comme je suis et je m'en accommode, Muse. Je te l'ai déjà dit : je ne suis ni un démon, ni un saint. Quand j'en ai eu l'occasion, j'ai pris le contrôle de ta vie. Je ne t'ai pas montré le moindre respect. Je t'ai pris ta virginité, au lieu de te laisser trouver l'homme que tu voulais. Ne réécris pas l'histoire. N'embellis pas mon personnage.

À la sincérité de sa voix, je compris qu'il pensait chaque mot. Il avait le regard grave et sérieux. Il ne disait pas cela pour que je lui fasse de compliments. Il voulait juste corriger ce qu'il pensait être une erreur.

— Tu étais l'homme que je voulais, Conway.

L'éclair de colère dans son regard laissa place à l'étonnement.

— Tu m'as donné de l'argent, même sans me connaître, pour que je ne

sois pas obligée de dormir dans la rue. Quand j'ai démissionné, tu as essayé de me donner de l'argent et un téléphone. Et quand j'étais sur le point d'être vendue à un monstre qui menaçait de me faire des choses terribles, tu as dépensé une fortune pour me protéger. Tu as réglé mes dettes et tu m'as rendu ma liberté. Tu m'as offert le gîte et le couvert. Sans toi, je serais morte. Nous le savons tous les deux. Tu m'as sauvé la vie, Conway. Tu m'as donné la possibilité de recommencer à zéro. Tu es le seul homme qui ait gagné le droit de m'avoir... et je n'ai aucun regret.

Son souffle se fit plus lourd. Il me fixait d'un regard intense, profond.

— Tu n'es pas le prince charmant, mais qui rêve vraiment d'un chevalier blanc ? Ce n'est pas ce que je veux. Je te veux tel que tu es, avec tes bons et tes mauvais côtés. Je t'accepte comme tu es, Conway. Mais tu dois apprendre à t'accepter, toi aussi... Tu dois accepter le fait que tu es un homme incroyable.

QUAND JE ME RÉVEILLAI LE LENDEMAIN MATIN, CONWAY ÉTAIT PARTI.

J'étais de plus en plus paresseuse, ces derniers jours. Je passais plus de temps à la maison avec Conway plutôt que dehors sous le soleil brûlant. Ainsi, quand son réveil sonna, je l'ignorai et restai endormie.

Dès que j'ouvris les yeux, j'aperçus la rose sur ma table de nuit, accompagnée d'un petit mot.

La rose était blanche, ses pétales ouverts ; elle était magnifique. Je la portai à mon nez et inspirai son parfum capiteux tout en lisant.

Muse,

Rejoins-moi dans l'atelier.

Conway n'avait pas signé, mais je sentis son parfum sur le papier. Je me brossai rapidement les dents et me préparai à traverser le couloir pour aller le rejoindre. Il était debout devant sa table, un morceau de tissu entre les mains. Un plateau de petit déjeuner attendait sur la table, une cloche posée sur mon assiette pour la garder au chaud. De la vapeur s'élevait de la cafetière.

— Bonjour.

Il leva les yeux de son travail, sa concentration brisée dès que j'ouvris la bouche. Il me regarda comme il le faisait toujours quand nos regards se croisaient. La chaleur intense de ses yeux se faisait sentir depuis l'autre côté

de la pièce. Il posa ses outils, puis contourna la table pour me saluer.

— Bonjour.

Ses bras forts entourèrent ma taille, et il baissa la tête pour m'embrasser. Son baiser était doux, mais plein d'une agressivité sous-jacente. S'il ne se contrôlait pas, il dévorerait ma bouche avec excitation. Mais il se contenta de me serrer plus fort que d'habitude. Ses pouces s'enfoncèrent dans la chair de mon ventre, bloquant momentanément ma respiration. Il y avait beaucoup de lèvres et beaucoup de langue dans son baiser. Il souffla dans ma bouche, emplissant mes poumons de son haleine masculine.

Y avait-il une meilleure manière de se réveiller que dans les bras de cet homme ?

Ses mains glissèrent en direction de mes fesses, qu'il pinça fort.

Quand il se dégagea enfin, j'étais tellement excitée que je ne pensais plus au petit déjeuner. Et je considérais pourtant que c'était le repas le plus important de la journée. Quand il retourna à sa table, je me mordillai la lèvre inférieure, affamée de son baiser plus que de tout autre chose.

Il s'empara du modèle sur lequel il était en train de travailler, une pièce grise ouverte au niveau de la taille, qui révélait la peau nue de celle qui le portait, avant de s'attacher à la culotte. On pouvait délayer l'entrejambe et accéder aux parties intimes sans avoir à tout enlever.

— Je veux te voir porter ça.

Il marcha vers moi, en caressant la soie sous ses doigts. Un pendentif en diamant était cousu au milieu, encore un bijou qui valait plus cher que la maison de ma mère.

Il avait dû passer beaucoup de temps sur ce modèle. Il ne créait jamais rien en moins de trois heures. Il travaillait sa lingerie jusque dans les derniers détails, et il avait besoin de tout faire lui-même, avec ses mains expertes.

— Tu es levé depuis longtemps ?

— Depuis trois heures du matin.

— Tu avais du mal à dormir ?

Je pris la lingerie entre mes mains, caressant le tissu doux sous mes doigts.

— J'étais trop inspiré.

Il glissa les mains dans les poches de son jean.

En baissant les yeux vers la lingerie, je remarquai soudain son entrejambe. La forme de sa queue était parfaitement visible. Son paquet était impressionnant, mais je savais qu'il l'était plus encore quand il était dénudé.

— Tourne-toi, dis-je.

Il poussa un soupir agacé, avant de s'exécuter.

Je retirai la robe que je portais et enfilai le modèle de lingerie gris. Le bustier moulait ma poitrine, si bien taillé qu'il ne risquait pas de glisser, malgré l'absence de bretelles.

Il se retourna quand il jugea qu'il m'avait donné suffisamment de temps. Dès que son regard balaya mon corps, je sentis le sien se raidir, comme s'il bandait tous ses muscles en même temps. Il y avait du désir dans son regard et dans son poing serré, comme pour m'empoigner.

J'eus l'impression d'être sa proie.

Il était le chasseur ultime.

Cette fois, il ne se retint pas. Il avança vers moi et me plaqua contre le mur, me donnant l'impression d'être encore plus petite sous le poids de son corps massif. Il posa les mains sur mon corps, caressant la lingerie sur ma peau. Il explora chaque centimètre carré, son visage contre le mien. Il sentit la courbe de mes hanches, puis palpa mes seins dans ses grandes mains. Un grognement retentit dans mon oreille – le grognement d'un animal qui veut dévorer sa proie.

Il tira son tee-shirt par-dessus sa tête. Tous ses gestes étaient sexy, même la manière dont il se déshabillait, dans la précipitation. Il garda son jean tout en m'embrassant, ses mains ne quittant pas ma cage thoracique.

Je l'embrassai à mon tour et défis le bouton de son pantalon, la bouche en feu sous la sienne. Je n'arrivais pas à croire qu'au début, il n'avait pas voulu m'embrasser, qu'il avait refusé de faire quelque chose de si torride. Maintenant, c'était ce que je préférais, ce qui me donnait l'impression d'être liée à lui.

Je baissai son jean et son boxer pour libérer sa queue en érection. Palpitante et un peu violacée, elle était déjà humide. Mes fluides se mêleraient aux siens, et l'union de nos corps serait incroyable.

Il glissa la main entre mes cuisses et détacha le laçage. Ses doigts s'attardèrent quand ils sentirent mon excitation.

— Merde...

Ses lèvres s'approchèrent de mon oreille, soufflant dans mon canal auditif, tandis qu'il me doigtait et explorait mon tunnel inondé. La première fois qu'il avait fait ça, il n'avait pu glisser qu'un seul doigt en moi. J'étais bien trop étroite et trop innocente. Maintenant, je pouvais le prendre tout entier en moi sans ressentir la moindre douleur.

Il me souleva contre le mur et me bloqua avec les hanches, tout en guidant sa queue vers mes replis intimes. Son gland trouva mon entrée, puis il pénétra mon tunnel humide jusqu'à la garde.

Je me cramponnai à ses épaules et soufflai dans son oreille, remplie de son énorme queue.

— Mon Dieu...

Il posa son visage contre le mien, encore plongé tout entier en moi, étirant mon corps. Je pouvais à peine l'accueillir en moi, mais c'était ce qui rendait le sexe si agréable. Je n'imaginai plus baiser avec un autre homme. Je n'imaginai plus prendre moins de plaisir que ça. À l'université, des amies m'avaient dit que, le sexe, c'était comme la loterie. Parfois, c'était bon. Souvent, ça ne l'était pas. Le type pensait plus à tirer son coup qu'à faire jouir sa partenaire. Et certaines de mes amies ne baisaient plus du tout parce qu'elles ne prenaient jamais de plaisir.

Conway était différent.

Il était différent pas seulement parce qu'il était à tomber, mais aussi parce qu'il était fier de sa performance. Il me laissait toujours jouir en premier – sauf quand il voulait me punir.

Il commença à se déhancher en cadence, tout en m'écrasant contre le mur. Il m'empoigna par les fesses pour m'empêcher de tomber, ses gros bras contractés mettant en valeur ses muscles. Comme s'il m'avait rencontrée dans un bar et qu'il n'avait pu attendre de me ramener chez lui, il me baisait fort, ici et maintenant. Il ne m'embrassait plus, mais me regardait droit dans les yeux, guettant mes réactions.

Qu'il était bon de voir cet homme sexy me tenir dans ses bras et me baiser en même temps sans efforts. J'adorais le regarder faire, admirer son corps nu dans le miroir à l'autre bout de la pièce. Il mesurait plus d'un mètre quatre-vingts, tout en virilité, les muscles de ses fesses et de son dos contractés. Je voyais aussi bouger ses flancs à mesure qu'il me baisait. Quand nous étions si près l'un de l'autre, son pubis titillait mon clitoris. C'était une sensation puissante et très stimulante.

J'arrivais à peine à garder les yeux ouverts, car mes paupières étaient de plus en plus lourdes, non pas de sommeil mais de plaisir. Comme si on m'avait jeté un sort, mon corps se détendit entre ses bras, mais je savais que ce n'était que le calme avant la tempête.

— Muse..., souffla-t-il dans mon visage.

La sueur de son dos dégoulinait entre ses fesses. Il serra les mâchoires,

soufflant pour soulager ses efforts.

— Tu...

Il me baisa plus fort.

— Es...

Il poussa un gémissement en me frappant au bon endroit.

— À moi.

Chaque fois qu'il me disait que j'étais sienne, mes jambes tremblaient. Je voulais être sienne. J'adorais qu'il soit jaloux quand un homme me regardait trop longtemps. J'adorais qu'il se place toujours devant moi de manière qu'aucun homme ne puisse m'embrasser sur la joue. J'adorais qu'il ne laisse plus ses mannequins le toucher, parce qu'il savait que cela me dérangeait. J'adorais qu'il fasse des sacrifices pour me garder, en m'embrassant, en me faisant l'amour, en me libérant de son emprise et en s'engageant envers moi.

Il n'en avait jamais fait autant pour une autre femme.

Et maintenant, il me pilonnait contre le mur, me donnant sa queue, encore et encore.

J'enfouis mon visage au creux de son cou et plantai mes griffes dans son dos. Son jean avait glissé jusqu'à ses chevilles, et ses fesses contractées n'avaient jamais été si sexy.

— Conway... Oui...

Quand ma chatte se contracta autour de sa queue, je soufflai dans son oreille et fermai les yeux. Je jouis dans une explosion de fluides, enserrant son membre dans mon tunnel. Mes ongles s'enfoncèrent si fort dans son dos que je le fis presque saigner.

Conway n'attendit pas que je termine. Il donna quelques derniers coups de reins, avant de jouir à son tour, m'emplissant de sa semence avec un grognement. Il me plaqua contre le mur et plongea sa queue au plus profond de moi, tous les muscles bandés pour m'immobiliser. Il me donna tant de foutre que je le sentis dégouliner sur le sol.

Conway me garda dans ses bras tandis qu'il reprenait son souffle, le corps couvert de sueur, le dos probablement douloureux après les griffures que je lui avais infligées. Une fois qu'il se fut remis de la vague de plaisir, il me porta jusqu'au canapé et s'assit sur les coussins, me posant sur ses genoux. Le visage rougi, de la sueur sur sa lèvre supérieure, il était aussi sexy qu'en sortant de sa salle de gym. Il avait poussé son corps jusqu'aux limites de ses capacités pour me donner du plaisir, parce qu'il se souciait de mon orgasme autant que du sien. Je sentis sa queue ramollir en moi, et il me massa les

cuisses sans me quitter des yeux.

J'entourai son cou de mes bras et l'embrassai.

— J'adore quand tu me baises comme ça.

— Comment ?

— Comme si tu ne m'avais encore jamais baisée.

Je suçai sa lèvre inférieure, la mordillant avant de la relâcher.

Ses mains caressèrent mon corps et la soie maintenant imprégnée de sa sueur. Le modèle gris moulait mon buste et ma taille, mais il donnait aussi l'impression que j'étais plus fine. C'était la magie des modèles de Conway. Ils mettaient en valeur même vos plus beaux atouts.

— Tu auras le temps de présenter cet ensemble au défilé ?

Il déposa des baisers sur mon cou et ma clavicule, léchant avec sa langue la sueur qui brillait sur mon corps.

— Non, répondit-il en frottant son nez contre le mien. J'ai fait celui-ci spécialement pour toi.

Il m'avait déjà dessiné un modèle de lingerie qu'il n'avait jamais présenté au public : l'ensemble blanc qu'il m'avait demandé de porter la première fois. À l'époque, je n'avais pas compris la portée de son geste. J'avais peur et j'étais mal à l'aise. Maintenant, ce cadeau avait une valeur particulière à mes yeux. Il me donnait l'impression d'être unique. J'étais honorée de porter quelque chose qu'il avait créé spécialement pour moi. Il voulait que je sois la seule à le porter – un modèle unique d'un créateur génial.

Et il était à moi.

— Merci. C'est vraiment gentil.

Il plongea les mains dans mes cheveux et attira mon visage vers le sien pour m'embrasser avec douceur. Il empoigna mes cheveux, les enroulant autour de ses phalanges, comme pour m'emprisonner. Mais il n'avait pas besoin de m'attacher : je voulais être là, avec lui.

Je le sentis durcir à nouveau en moi.

— Tu es ma femme, murmura-t-il. Et ma femme mérite d'avoir quelque chose que les autres femmes n'ont pas.

CONWAY

MON CHAUFFEUR CHARGEA les valises dans le coffre et suspendit les robes de Muse au-dessus de la banquette arrière. Nous allions à l'aéroport de Milan, où mon avion nous attendait. Le réservoir était plein et l'appareil prêt à nous faire traverser l'océan Atlantique, à destination de New York.

Je ne prenais jamais de vols commerciaux – pas même en première classe.

Si je restais trop longtemps en public, les gens commençaient à me solliciter pour des photos et des autographes. Je ne voulais pas avoir l'air ingrat mais, dès qu'une personne s'approchait, elle provoquait un attroupement. On se massait autour de moi comme si j'étais un acteur célèbre, et je ne faisais pas ce métier pour la gloire.

Muse et moi nous installâmes sur la banquette arrière, et mon chauffeur nous conduisit à l'aéroport. Muse était en jean et en tee-shirt – une tenue décontractée qu'elle ne portait plus depuis que je l'avais rencontrée. Maintenant, sa penderie était remplie de vêtements de créateurs, parce qu'elle ne méritait que le meilleur. Mais nous allions faire un vol de neuf heures, et elle voulait être à l'aise dans ses habits.

Elle n'avait pas encore compris qu'elle ne porterait rien du tout pendant le vol.

Nous nous laissâmes conduire en silence. Plus le temps passait, plus je protégeais jalousement ma muse, l'inspiration de toutes mes créations. Elle n'était pas seulement ma propriété intellectuelle, mais aussi la chatte dans laquelle je m'enfonçais chaque nuit. Je ne voulais même pas qu'un autre homme entende le son de sa voix.

Comment en étions-nous arrivés là ?

Muse resta concentrée sur son téléphone pendant quelques minutes, avant de le ranger et de regarder par la fenêtre.

Comme elle ne me regardait pas, je me tournais vers elle et la contemplais. Elle admirait le paysage qui défilait. Ses cils épais papillonnaient quand elle cillait, et ses yeux reflétaient la lumière dorée qui filtrait à travers les vitres teintées. Elle avait les jambes croisées, ses cheveux bouclés ramenés sur une épaule. Même en jean et en tee-shirt, elle était toujours la femme la plus sexy que j'aie jamais eue.

Je posai la main sur sa cuisse.

Elle baissa les yeux vers mes doigts, puis les leva vers moi. Elle me sourit – un sourire qui atteignait ses yeux et les faisait briller de l'intérieur. C'était peut-être la lumière dorée du soleil ou le panorama derrière elle mais, à cet instant, je la trouvais bien plus belle qu'elle ne l'avait jamais été dans ma lingerie. Plus belle qu'elle ne l'avait jamais été à poil dans mon lit.

Parce que rien de tout cela n'avait d'importance.

Elle avait sa propre beauté, une beauté avec laquelle rien ne pouvait rivaliser.

Elle se détourna et regarda à nouveau par la fenêtre.

Mais je gardai les yeux fixés sur elle. J'aurais voulu la regarder pour l'éternité – qu'elle me rende ou non mon regard.

LA VOITURE SE GARA SUR LE TARMAC À CÔTÉ DU GRAND JET PRIVÉ QUI NOUS attendait. L'escalier était en place, prêt à nous faire monter à bord dès que nous sortirions de la voiture. Bouche bée, Muse admira le grand avion qui aurait pu transporter des centaines de passagers.

— C'est le tien ?

— Oui.

— Vraiment ? Tu as un avion si grand ?

J'aimais qu'elle soit impressionnée. C'était peut-être superficiel et, venant d'un homme aussi sûr de lui que moi, un peu ridicule.

Mais je voulais impressionner ma femme dès que j'en avais l'occasion.

— Oui.

— Je ne suis encore jamais montée dans un avion privé.

— Je pense qu’il va te plaire. Il y a un lit, plusieurs salles de bain et un salon.

Ses yeux étaient pleins d’excitation, comme jamais auparavant.

— C’est extraordinaire.

Elle ouvrit la porte au moment même où un homme s’emparait de nos sacs dans le coffre, pour les porter dans l’avion.

Mon téléphone sonna. Si cela avait été un autre que mon père qui m’appelait, je l’aurais ignoré.

— Père, comment vas-tu ?

— Bien. Je voulais seulement savoir quand tu partais.

— En fait, je m’apprête à embarquer.

— Oh, je vois. Je voulais te souhaiter bonne chance. Je suis certain que ton défilé sera sensationnel, mais je tenais à te le dire.

— Merci. Je pense que tout le monde sera impressionné par la prochaine ligne.

D’autant plus que la femme la plus sexy de la planète avait inspiré tous les modèles. Les autres mannequins méprisaient Muse, mais seulement parce qu’elles étaient jalouses – jalouses de n’être pas aussi belles.

— Ta mère m’a dit qu’elle avait passé un très bon moment avec Sapphire. Elle semble beaucoup l’apprécier.

— Oui, vous m’avez tous dit à quel point vous l’aimiez…

J’étais content qu’ils l’apprécient, mais je ne voulais pas qu’ils s’attachent. Je n’imaginai pas ma vie sans Muse, mais je savais que ça ne durerait pas. Du moins, il n’y aurait ni mariage, ni famille.

Il étouffa un rire.

— Disons que nous sommes soulagés que la seule femme qui ait trouvé grâce à tes yeux soit assez bien pour toi. Je m’inquiète beaucoup pour ta sœur, pour des raisons évidentes. Mais je m’inquiète aussi pour toi. Je veux que tu aies la femme parfaite. Et Sapphire est parfaite.

À présent, je regrettais de l’avoir présentée à mes parents. Ils l’avaient déjà acceptée dans la famille. Je savais que Muse était ravie parce qu’elle n’avait pas de famille aimante. Elle aimait ma sœur et mes parents. Et ils l’aimaient en retour.

Mais cela ne mettait dans l’embarras.

— Je suis content d’avoir ton approbation.

— Tu n’as pas besoin de mon approbation, fils. Mais je veux que tu saches que tu l’as. On se reverra à ton retour. Ta mère et moi sommes

impatiens d'entendre parler de ton défilé.

— Bien sûr. On se rappelle.

— Je t'aime, Con.

D'habitude, mon père ne disait pas ce genre de chose au téléphone. Je compris qu'il était inquiet que je quitte le pays. S'il y avait bien une personne à propos de laquelle il n'avait pas besoin de s'inquiéter, c'était moi. J'avais encore plus d'argent que lui, et mon équipe de sécurité était composée de Navy SEALs à la retraite. Mais j'étais son seul fils.

— Je t'aime aussi, papa.

J'embarquai, et le steward referma la porte, la verrouillant derrière moi. Je m'installai à côté de Muse, sur les sièges au milieu de la cabine, pour le décollage. Je m'attachai et posai la cheville sur le genou opposé.

— L'avion est magnifique, dit Muse. La salle de bain... On dirait une salle de bain normale. Je n'avais jamais vu ça avant. Et la chambre est magnifique. Si je pouvais toujours voyager comme ça, je ferais le tour du monde.

J'adorerais l'emmener faire le tour du monde.

— Je suis content qu'il te plaise.

— Tu parlais avec qui, au téléphone ?

Elle ne m'interrogeait pas souvent, mais je savais qu'elle faisait seulement la conversation.

Trois mois plus tôt, je l'aurais rembarrée en lui disant que ça ne la concernait pas. Maintenant, ça ne me dérangeait plus.

— Mon père.

— Il vient à New York ?

— Non, il a trop de travail avec ses vignes.

L'avion s'approcha de la piste et se prépara au décollage.

— C'est dommage. J'espérais les revoir.

Mes parents l'adoraient, et c'était réciproque.

— Il a dit que ma mère avait passé un bon moment avec toi, l'autre jour.

— Elle a dit ça ? demanda-t-elle en souriant. Elle est tellement gentille. Et c'est si facile de discuter avec elle.

Je n'étais pas aussi proche de ma mère que de mon père. Mais elle avait été une mère extraordinaire. Je n'avais pas le moindre reproche à lui faire. Elle était intelligente, élégante et elle m'avait bien éduqué. Même en grandissant, je savais que tout le monde n'avait pas la chance d'avoir ce que j'avais – et je ne parlais pas d'argent.

— Elle est incroyable.

— Ma mère était difficile à vivre, dit-elle. Elle était distante, limite dépressive. Elle n'a jamais été la même après la mort de mon père. Et je n'étais pas très proche de lui non plus. Tu as de la chance d'avoir des parents qui s'intéressent à ta vie.

J'étais un adulte et, pourtant, mon père me disait encore qu'il m'aimait. Je faisais comme si je n'en avais pas besoin, mais c'était chaque fois une caresse sur mon âme. Quand il me montrait son affection, je comprenais que j'avais besoin de lui. Je me contentai d'acquiescer, ne sachant que répondre à Muse.

L'avion décolla à grande vitesse. Nous nous calâmes dans nos sièges. Nous restâmes assis quelques minutes, avant que l'avion ne se stabilise.

— J'ai une question, demanda-t-elle.

Je détachai ma ceinture.

— Laquelle ?

— Pourquoi vis-tu à Vérone ? Tu ne vas presque jamais à Milan. Pourquoi ne vivrais-tu pas plus près de tes parents ?

J'avais acheté la maison après avoir vécu à Milan pendant quelques années. À l'époque, je commençais à gagner beaucoup d'argent et j'avais voulu vivre dans un endroit sympa mais assez proche du travail. C'était il y a presque dix ans.

— J'ai commencé ma carrière à Milan, donc je n'avais pas d'autre choix que d'y vivre. C'est la capitale mondiale de la mode. Je travaillais seize heures par jour pour réussir. Quand l'argent a commencé à rentrer, j'ai décidé d'acheter un bel endroit hors de la ville – une maison au calme. Je n'ai pas acheté la propriété dans le but de m'éloigner de mes parents.

— Mais maintenant que tu travailles à la maison, pourquoi ne pas retourner à Florence ?

La question était étonnante, et je suspectai que sa curiosité venait de son déjeuner avec ma mère.

— Pourquoi me poses-tu cette question ?

— Ta mère m'a dit qu'ils aimeraient te savoir plus près.

Mon cœur se serra. Je détestais les décevoir. Je détestais leur manquer.

— Elle dit que ton père ne s'y est jamais fait.

Et maintenant, j'avais l'impression qu'elle piétinait mon cœur.

— Tu devrais peut-être vendre la maison et en acheter une autre plus près, suggéra-t-elle. Ça leur ferait plaisir.

— C'est ma mère qui t'a demandé de me dire ça ?

— Non. Mais je pense que ça vous rendrait tous plus heureux.

Cela me plairait de retourner en Toscane. J'adorais la chaleur et les hivers doux. Je pourrais voir mes parents plus souvent. Après tout ce qu'ils avaient fait pour moi, je ne voulais rien de plus que les rendre heureux.

— Je ne peux pas déménager maintenant, alors que Vanessa est à Milan. Elle serait toute seule.

— Carter n'est pas là ?

— Je suis son frère. C'est différent.

— Mais tu ne peux pas vivre ta vie en fonction de ce que fait Vanessa. Elle ne voudrait pas que tu te privas pour elle.

— Si elle vivait seule dans cette grande ville et que nous étions tous à cinq heures de route, je serais nerveux. Quand elle finira l'école, j'y penserai. Je sais qu'elle veut retourner en Toscane après ses études.

— Tu penses ?

— Oui. Elle veut vivre seule quelque temps parce qu'elle a besoin d'indépendance. Mais elle est très proche de ma mère, et elle aime retourner à la maison. Quand elle reviendra, j'y penserai.

— Super. Parce que j'adorerais vivre là-bas, moi aussi.

Je regardai droit devant moi, mais mon cœur s'était mis à battre la chamade dans ma poitrine. Elle parlait de notre avenir comme si tout était prévu, et cela me rendait heureux autant que cela me terrifiait. Si j'étais encore avec elle dans deux ans, notre relation deviendrait plus sérieuse. J'étais déjà resté plus longtemps avec elle qu'avec aucune autre femme. Ce serait un engagement encore plus sérieux. Pour un homme qui ne recherchait pas l'amour et qui n'avait pas l'intention de se marier, cela semblait être exactement ce dont je ne voulais pas.

Je me forçai à ne plus y penser.

MUSE S'ÉTIRA SOUS LES DRAPS, LES BRAS AU-DESSUS DE LA TÊTE ET LES orteils pointés vers l'avant. Un gémissement lui échappa, et elle battit des paupières quelques secondes plus tard.

— Je n'avais jamais aussi bien dormi dans un avion...

J'étais allongé sur le dos à ses côtés, parcourant mes e-mails sur ma tablette. Tout était en place pour le défilé, et les filles étaient déjà à New

York. Je repassai tout en revue dans ma tête, mais je n'avais aucun changement à prévoir. Tout était prêt.

Cela ne m'empêchait pas d'être nerveux.

Tout monde se demandait si mon meilleur mannequin serait au défilé et, si ce n'était pas le cas, si cela affecterait mon travail. Mais elle serait à mon bras toute la soirée, serrée contre moi, le regard rempli d'affection. Cela suffirait. Elle n'était plus mon mannequin, mais la femme qui partageait mon lit.

Le monde entier saurait que c'était moi qui la baisais.

Elle se blottit contre moi, un bras passé autour de ma taille, sa joue sur mon épaule.

— Tu as dormi ?

— Un peu.

— Pourquoi es-tu nerveux ?

— Je n'ai pas dit que j'étais nerveux.

Je posai ma tablette sur le côté, comprenant que je ne pourrais pas lire tant qu'elle serait d'humeur à discuter.

— Je sais. Mais je vois que tu es nerveux.

Elle se redressa sur les coudes et me dévisagea.

— Je ne sais simplement pas pourquoi. Tu n'as aucune raison d'être nerveux, Conway. Tes mannequins sont toutes tellement fières de défiler pour Barsetti Lingerie qu'elles vont donner tout ce qu'elles ont. Et les modèles que tu as créés sont absolument fabuleux. Les femmes vont se les arracher. Il faudrait être aveugle pour ne pas voir qu'ils sont sublimes.

Je levai les yeux vers elle. Elle avait le regard doux et les joues roses. Ses cheveux châtain étaient un peu emmêlés et rejetés derrière son épaule pour révéler les traits incroyables de son visage. Maquillée ou non, elle était toujours prête à défiler.

Elle posa sa paume de main sur mon torse, me caressant tendrement.

— Alors ne t'inquiète pas.

— Je ne suis pas du genre à m'inquiéter.

Elle ne put étouffer un petit rire.

— Ouais, c'est ça... Je ne connais personne qui se ronge autant les sangs que toi.

— C'est faux.

Elle leva les yeux au ciel.

— Dis ce que tu veux..., dit-elle en se rallongeant entre les draps. C'est

vraiment la meilleure manière de voyager.

— Je suis content que tu approuves.

— Je suis sérieuse. Je n'avais encore jamais dormi dans un avion. Les sièges sont tellement inconfortables, et il y a toujours un bébé qui pleure quelque part... Même si je n'ai rien contre les bébés.

Le steward toqua à la porte.

— M. Barsetti, nous allons bientôt atterrir. Asseyez-vous et bouclez votre ceinture.

— On ne peut pas rester au lit ? demanda Muse en tirant le drap sur sa poitrine avec un soupir ravi.

— Malheureusement non, dis-je en lui embrassant l'épaule et en me levant. Mais on pourra dormir au retour.

— Super...

Elle s'habilla et se coiffa, puis nous retournâmes à nos places au milieu de la cabine. L'avion atterrit sans heurt sur le tarmac, et nous fûmes accompagnés jusqu'à la voiture qui nous attendait. Nous passâmes facilement la douane. Quelques minutes plus tard, nous étions au cœur de Manhattan.

Muse regarda par la fenêtre les boutiques et les ruelles défiler. Son regard était indéchiffrable, et je n'aurais su dire ce qu'elle ressentait à l'idée d'être de retour dans sa ville natale.

Je la regardai du coin de l'œil, remarquant le moindre clignement, le moindre mouvement de ses lèvres. J'aurais tout donné pour savoir à quoi elle pensait à tout instant. Son esprit me fascinait. Je voulais tout savoir d'elle, dans les moindres détails.

Nous arrivâmes à l'hôtel et nous enregistrâmes à la réception. On nous accompagna au dernier étage, qui était une suite présidentielle. Elle mesurait plus de mille mètres carrés, ce qui était bien trop vaste pour deux personnes, mais je refusais toujours de coucher ailleurs que dans la chambre la plus chère de l'hôtel.

Muse regarda autour d'elle, embrassant du regard le lustre pendu au plafond, l'immense cuisine et l'énorme salon qui aurait pu accueillir cent personnes. Elle marcha le long de la baie vitrée surplombant la ville, tandis que mes hommes portaient ses bagages à l'intérieur. Ils suspendirent avec soin ses robes dans la penderie. Ils allaient coucher dans la chambre d'en face, pour pouvoir surveiller la porte et contrôler tous nos visiteurs.

Muse s'arrêta devant la fenêtre, les bras croisés sur sa poitrine. Le soleil avait disparu à l'horizon, et l'obscurité enveloppait la ville sous un manteau.

Des néons et des lampadaires éclairaient les rues.

Planté derrière elle, je fixai du regard sa silhouette gracile, debout devant la ville la plus impressionnante du monde. J'avais connu Muse en Italie. Il m'était donc difficile de l'imaginer vivre ici. Elle était bien plus à sa place à Vérone, dans les écuries, proche de la terre. Elle était en harmonie avec la beauté tranquille de la campagne, comme si elle y était née.

Je m'approchai d'elle et posai les mains sur ses hanches.

Elle était tellement concentrée qu'elle ne m'avait pas entendu arriver. Elle prit une brusque inspiration, et je sentis ses muscles se contracter sous mes doigts.

Je remontai les mains sur sa cage thoracique, sentant sous mes doigts tous ses os et tous ses muscles.

— Manhattan te manque ?

Je la dépassais en taille, et il m'était facile de contempler le paysage par-dessus sa tête. La vitre était si propre que j'y voyais aussi son reflet et son regard levé vers moi.

— Je sais que ça va te paraître étrange mais... Non, pas vraiment.

Je la serrai un peu plus fort. Cette réponse me plaisait plus que je ne l'aurais cru.

— Je suis née et j'ai grandi ici, donc cet endroit aura toujours une place spéciale dans mon cœur. Mais je n'ai plus l'impression d'être à la maison. J'adore regarder par la fenêtre le matin et voir des collines et des vignobles. J'adore sentir l'odeur de la terre quand je travaille aux écuries. J'adore la chaleur moite qui colle à la peau. J'adore le chant des grillons et des oiseaux. C'est tellement calme et paisible. Ici, il y a du bruit tout le temps, sans parler de la pollution. Les lumières sont trop vives. Avant, je ne trouvais pas ça aveuglant. Maintenant, je supporte à peine de regarder le paysage. Il y a trop de monde dans les rues, et ils sont tous pressés d'aller quelque part. Tout va trop vite. Personne ne prend le temps. Quand je vivais ici, j'étais toujours en mouvement. Si je ne faisais rien, j'avais l'impression d'être paresseuse. Mais en Italie, la culture est différente. On prend le temps de contempler le ciel et de humer l'odeur de l'herbe.

Elle avait parfaitement décrit mon univers. Le tableau qu'elle en faisait était tellement saisissant que je l'avais immédiatement reconnu. Elle comprenait pourquoi j'aimais tant mon pays, parce qu'elle avait remarqué le moindre détail. J'avais vu des paysages sublimes dans ma vie et visité de nombreux pays étrangers débordant de nature et de beauté. Mais il y avait

quelque chose dans les collines italiennes qui m'apaisait.

— Je vois très bien ce que tu veux dire.

Elle se retourna lentement et me regarda dans les yeux.

— Bon, il est neuf heures du soir, mais j'ai dormi toute la journée dans l'avion. Je ne suis pas fatiguée. Qu'est-ce qu'on fait ?

Je caressai la peau douce de ses avant-bras.

— Qu'est-ce que tu veux faire ?

— J'ai faim, répondit-elle. On pourrait peut-être commander à dîner.

— Tu veux sortir ?

— C'est vendredi soir. Tout sera réservé.

Je ne pus m'empêcher de sourire.

— Pas pour Conway Barsetti.

JE NE DÎNAIS JAMAIS SI TARD MAIS, POUR MOI, C'ÉTAIT LE MATIN. NOUS allâmes au meilleur restaurant de Manhattan. Dès que je croisai le regard de l'hôte, il nous conduisit à notre table sans même demander si j'avais une réservation.

Une fois encore, Muse fut impressionnée.

J'aimais l'impressionner. Cela me donnait l'impression d'avoir un pouvoir inégalable. Avec un milliard de dollars de patrimoine et un garage rempli de voitures de luxe, j'étais plus riche qu'un prince étranger. Mais je me fichais de ce qu'on pensait de moi. Mon estime de moi-même était intouchable. Pourtant, j'adorais voir pétiller son regard chaque fois que je l'impressionnais. Elle avait découvert l'avion comme si c'était l'expérience la plus cool de son existence. Ensuite, elle avait admiré ma suite présidentielle, époustouflée que je puisse me permettre une telle dépense sans entamer mon compte bancaire.

Et maintenant, elle était impressionnée que je puisse obtenir une table dans n'importe quel restaurant sans avoir de réservation.

J'aimais la gâter, surtout quand elle y prenait plaisir. La plupart des femmes aimaient être gâtées. Elles aimaient dîner avec moi dans un restaurant chic pour être vues à mes côtés. Muse n'était pas comme ça. L'argent n'avait pas tellement d'importance pour elle. Elle préférait mener une vie simple et mériter ce qu'on lui donnait.

Et elle méritait mon affection chaque nuit.

Elle portait une robe noire, moulante et flatteuse, que Dante avait choisie chez mon créateur préféré à Vérone. Elle s'était coiffée et maquillée, et ne semblait pas du tout sortir d'un vol de neuf heures. Elle ouvrit le menu et le consulta.

J'avais déjà commandé du vin, ce qui m'importait le plus, et je me pris à la regarder au lieu de choisir un plat. J'observai ses cils épais, la manière dont son rouge à lèvres contrastait avec le ton de sa peau. Je l'avais déjà dévisagée cent fois, mais je ne m'en lassais jamais. Je ne savais jamais quand je serais frappé par l'inspiration. Avec elle, cela pouvait arriver à tout instant.

— Je vais prendre le New York strip, dit-elle. Bien cuit. Et puis-je avoir des brocolis en accompagnement ?

— Certainement, dit le serveur en notant sa commande.

Il se tourna vers moi.

— Je prendrai la même chose, dis-je en lui rendant le menu.

— Excellent choix, monsieur.

Il nous laissa seuls à table, dans un coin, près de la fenêtre. Une unique bougie reposait au milieu de la nappe blanche, à côté de notre bouteille de vin. Il y avait plus d'espace autour de nous qu'entre les autres tables. Ce devait être une zone VIP. Ce n'était pas une coïncidence si nous étions près des fenêtres : un paparazzi ou n'importe quelle personne munie d'un téléphone pouvait nous prendre en photo.

Telle une experte, elle fit tourner son vin dans son verre, puis but une gorgée. Le fait de passer du temps avec moi et de vivre ma vie lui avait permis de développer certains talents. Elle en connaissait un rayon sur le vin et sur les différences de couleur et de goût. Elle savait accorder sa boisson à son plat et même distinguer les nuances gustatives de chêne ou de fruit.

Elle devenait une vraie femme raffinée.

Ce que je préférais, c'était son silence. Elle pouvait rester assise à mes côtés pendant trente minutes sans dire un mot. Elle n'avait pas besoin de combler le silence en bavardant. D'autres personnes auraient été mal à l'aise devant mon regard scrutateur, mais elle n'était pas dérangée.

Elle regarda par la fenêtre, les doigts sur son verre. Ses ongles étaient vernis, et sa peau naturellement bronzée. Elle s'était fait couper les cheveux, et elle était prête pour le défilé, même si elle n'y participerait pas. C'était la première fois que j'aurais une femme à mon bras à un de mes défilés. Je venais toujours seul. Jamais une femme n'avait mérité ce privilège.

Mais Muse, oui.

Je voulais que le monde sache qu'elle était trop occupée dans mon lit pour défiler.

Elle se tourna vers moi et m'adressa un doux sourire par-dessus la table.

Je sentis mon ventre se contracter. Ces gestes simples avaient toujours un effet très puissant sur moi. Elle avait plus de pouvoir qu'elle ne l'imaginait – j'espérais qu'elle ne s'en rendrait jamais compte.

— Puis-je te poser une question ?

— Oui.

— Carter manufacture des voitures, c'est ça ?

— Oui.

Je contractai les biceps quand je compris qu'elle allait me parler d'un autre homme. Carter était mon cousin, mais il avait aussi ce sang Barsetti qui rendait folles toutes les femmes. Il était beau. Il aurait pu avoir n'importe quelle fille.

— Et il les dessine et les produit ? C'est dingue ! Je ne comprends pas qu'on puisse lancer ce genre de business. Il y a déjà tellement de marques dans le monde, et elles existent depuis bien plus longtemps. Je n'imagine même pas comment faire pour créer quelque chose de nouveau.

— En travaillant d'arrache-pied et en offrant quelque chose de plus que les concurrents.

— Qu'est-ce que Carter offre ? En quoi ses voitures sont-elles différentes ?

— Elles ont un design très moderne. Elles sont aérodynamiques. Mais il a aussi créé une voiture de luxe qui consomme moins que tous les autres véhicules sur le marché. Et, surtout, il a été le premier à sortir une voiture électrique avec la même puissance qu'un moteur V12. Ses concurrents cherchent encore à savoir comment il a fait.

— Comment a-t-il fait ?

J'esquissai un sourire.

— Comme s'il allait me le dire.

— Vous n'êtes pas meilleurs amis ?

J'étais sur le point de boire une gorgée de vin, mais je me ravisai.

— Non. Les hommes n'ont pas de meilleurs amis.

— Alors comment l'appellerais-tu ?

Je haussai les épaules.

— C'est mon cousin.

Elle leva les yeux au ciel.

— Vous ne parlez jamais des affaires ? Je pensais que vous ne faisiez que ça.

— Si, mais on parle de nos affaires.

— Des femmes enlevées ?

J'acquiesçai.

— On fait cinquante-cinquante.

— Quel est son rôle ?

— Il a des relations. Les familles le contactent quand leurs filles ou épouses sont enlevées. Il s'occupe du virement et il me dit d'aller chercher la fille à l'opéra.

— Pourquoi est-ce à toi d'y aller et pas à quelqu'un d'autre ?

— J'ai noué des liens avec les Skull Kings. J'ai aussi un bon alibi. Quand j'achète une femme, je la fais défiler ou participer à un événement. Ils pensent donc que je les utilise pour faire marcher mes affaires. Ensuite, je les relâche quand les Skull Kings sont passés à autre chose et qu'ils ne font plus attention à elles.

— Qu'est-ce qui se passerait si tu étais découvert ?

Je bus une longue gorgée de vin.

— Je ne serais plus autorisé à y retourner. Mais je pense que ça n'irait pas plus loin. Après tout, en pratique, je respecte les règles. Je remporte les enchères et je paye. Ce que je fais avec les filles, ça ne les regarde pas. Des membres du gouvernement m'ont déjà demandé de coopérer avec eux pour faire tomber les Skull Kings. J'ai toujours refusé. Je ne vais pas les dénoncer. Il ne devrait donc pas y avoir de répercussions si j'étais découvert.

— Mais si tu n'arrêtes pas les Skull Kings, ils continueront... Et tu n'achètes qu'une femme. Qu'arrive-t-il aux autres ?

Je plissai les yeux.

— Je t'ai dit que je n'étais pas un type bien, Muse.

Parfois, cela me troublait de laisser faire et d'envoyer les autres femmes à une mort certaine. Parfois, cela m'empêchait de dormir. Mais pas très souvent.

— Même si je les faisais tomber, quelqu'un d'autre prendrait leur place. Les gens pensent qu'on peut éradiquer le crime, mais c'est impossible. Tu fais tomber un mafieux, un autre prend sa place. C'est comme ça que ça se passe.

De l'autre côté de la table, Muse me dévisagea sans me juger. Ses traits

ne montraient pas d'émotion particulière. Elle restait simplement assise, les doigts posés sur son verre.

— J'ai baissé dans ton estime.

Je n'aurais pas dû me soucier de son opinion, mais je m'en souciais. Son opinion comptait plus à mes yeux qu'elle n'aurait dû.

— Non.

— Alors à quoi penses-tu ?

Elle lâcha son verre et posa les mains sur ses genoux.

— Je pense qu'il y a beaucoup de gros dégueulasses dans le monde. Ils font des choses terribles, et leurs crimes sont tellement abominables que les tiens ne sont pas si graves, quand on y réfléchit. Non, tu ne baisses pas dans mon estime, Conway. Je ne te ferais pas l'amour toutes les nuits si c'était le cas.

Me faire l'amour. Elle me faisait l'amour.

J'eus envie de lui dire que nous nous contentions de baiser, mais je ne me sentirais pas si bien si c'était le cas. J'avais toujours préféré baiser une femme par derrière, à quatre pattes devant moi. Je ne voulais pas la regarder dans les yeux. Je ne voulais pas créer un lien avec elle. Je voulais seulement tirer mon coup, et la prendre par derrière était l'angle idéal. Mais c'était différent avec Muse : j'adorais sentir ses chevilles sur mes reins. J'adorais qu'elle enfonce les talons dans mes fesses. J'adorais la regarder dans les yeux, la voir prendre du plaisir et l'embrasser tout en me déhanchant en elle.

Elle avait raison. Nous ne baisions pas.

Je dormais avec elle toutes les nuits. Je dînais avec elle tous les soirs. Elle était devenue si importante dans ma vie que j'avais du mal à m'imaginer sans elle. Sans même m'en rendre compte, je m'étais attaché profondément à cette femme.

Le serveur nous apporta nos entrées, et nous commençâmes à manger. Nos couverts dans les mains, nous ne perdîmes pas notre temps à bavarder, et un silence agréable s'installa, pendant lequel nous échangeâmes, parfois, un regard.

Je la regardai se délecter de son plat et siroter son vin. J'observai la manière dont elle tenait ses couverts, le dos droit et les gestes gracieux. Elle était bien l'incroyable mannequin que j'avais formé.

Mais j'avais aussi fait d'elle la femme idéale.

QUAND MUSE SORTIT DE LA SALLE DE BAIN, ELLE PORTAIT L'ENSEMBLE BLANC que j'avais créé spécialement pour elle. Dans ce soutien-gorge pigeonnant cousu de diamants et ce string blanc qui mettaient parfaitement en valeur sa peau bronzée, elle était sublime.

Je m'adossai à la tête de lit et la regardai entrer dans la chambre. Longues jambes et silhouette de guitare, elle était magnifique des pieds à la tête. Je bandais depuis qu'elle était entrée dans la salle de bain, ma lingerie coquine à la main. Inutile de la voir pour savoir qu'elle serait époustouflante.

J'avais eu raison.

Elle entra d'un pas nonchalant, en me regardant droit dans les yeux. Cette fois, elle portait des escarpins argentés assortis à ses diamants. Elle s'arrêta au pied du lit et fit courir ses doigts à travers ses cheveux.

Mon fantasme.

J'attrapai mon téléphone, branché sur la sono, et je mis de la musique.

— Déshabille-toi pour moi.

Elle hésita, son assurance déclinant.

J'empoignai ma queue sous les draps et effleurai mon érection avec le pouce.

Elle se déhancha de gauche à droite, avant d'enlever lentement son soutien-gorge. Il était trois heures du matin, et nous n'étions fatigués ni l'un ni l'autre. Elle le dégrafa et laissa le soutien-gorge glisser sur le sol.

Avec ses tétons durs comme des cailloux et sa gorge colorée de rose, sa poitrine était incroyable. Elle n'avait pas de gros seins, mais je préférais les petites poitrines bien proportionnées. Quand ils étaient fermes et rebondis comme les siens, il était difficile de ne pas tomber dans l'obsession.

Elle glissa les mains vers sa culotte, qu'elle retira lentement, la laissant tomber jusqu'à ses chevilles.

— Caresse-toi.

Elle hésita à nouveau à mon commandement, encore plus mal à l'aise à l'idée de se toucher que de se déshabiller.

— Caresse. Toi.

Sans cesser de se déhancher au rythme de la musique, elle posa la main sur son entrejambe. Elle toucha son clitoris exactement comme je le faisais. La première minute, sa respiration ne changea pas, ni l'expression sur son visage. Mais quand elle s'abandonna au plaisir, elle se détendit enfin et commença à haleter.

Je me caressais sous le drap, lentement pour ne pas exploser trop tôt. La

voir en lingerie blanche me faisait penser à la nuit où j'avais pris son innocence. J'avais pris tant de plaisir à la briser, à la regarder pleurer parce que ma queue était trop grosse. Je voulais recommencer.

— Allonge-toi sur le lit.

Elle retira sa main à contrecœur, avant de ramper sur le lit.

— Sur le dos.

Elle se retourna, les fesses au bord du matelas.

Je descendis du lit, ma queue gorgée d'une quantité impressionnante de sang. J'étais excité de l'avoir regardée se toucher, mais encore plus à l'idée de faire ce que j'avais prévu.

J'attrapai un flacon de lubrifiant dans mon sac, que j'avais laissé au pied du lit. Je posai ses pieds contre mon torse et guidai ma queue palpitante vers ses replis humides. Ses fluides gouttaient de sa fente, après qu'elle se fut stimulée avec les doigts.

Je séparai ses genoux pour pouvoir l'embrasser.

Elle était affamée de ma bouche. Ses doigts s'enfoncèrent dans ma chevelure, et elle m'embrassa comme si elle ne m'avait pas vu depuis longtemps. Elle me donna sa langue avec excitation, dominant la mienne.

— Conway...

Elle noua ses chevilles sur mes reins et m'attira vers elle.

Ma queue palpita avec impatience, puis je me glissai dans sa chatte trempée.

— Oui...

Elle m'attira en elle, gémissant dans ma gorge.

Je gémis à mon tour devant tant d'enthousiasme.

— Tu as envie de moi, Muse ?

— S'il te plaît.

Je donnai un coup de reins brutal, heurtant son col avec ma queue. Je recommençai, la pilonnant, encore et encore, étirant son tunnel dont les parois se refermaient instinctivement sur moi. Je suçai mon index jusqu'à bien l'humidifier, puis je cherchai l'entrée de son autre orifice.

Son anus était étroit et, dès qu'elle me sentit, il se contracta davantage. Ses gémissements s'arrêtèrent, et elle me lâcha, ayant perdu sa concentration.

— Conway, qu'est-ce que tu...

— Je vais te baiser le cul, ce soir.

J'introduisis mon doigt en elle et réussis à entrer. Elle était étroite, de ce côté-là, bien plus que de l'autre. Je la pénétrai lentement avec le doigt pour

lui laisser le temps de s'habituer.

Elle n'ondulait plus contre mes hanches, trop occupée à me fixer du regard.

— Je n'ai jamais fait ça.

— Je sais.

C'était pour cela que l'idée m'excitait. Je posai ma bouche sur la sienne et l'embrassai pour qu'elle cesse de penser à mon doigt. Je la doigtai plus fort, tout en baisant sa chatte. Ma langue dansa avec la sienne, et je la sentis gémir et trembler sous mes lèvres. J'introduisis un deuxième doigt en elle et la sentis s'ouvrir lentement.

— Conway..., souffla-t-elle dans ma bouche. Même maintenant, j'ai du mal. Je ne sais pas si je vais y arriver.

— Tu vas y arriver.

Il y avait toujours de l'excitation dans ses yeux, mais aussi de l'incertitude. Elle me fixa du regard et planta ses ongles dans mon torse.

— Tu es si épais, Conway...

Je fermai les yeux et grognai, me délectant de la manière dont elle avait prononcé ces mots. C'était mon fantasme, entendre cette belle femme me complimenter sur la taille de mon sexe. Elle savait que cela lui ferait mal, et cela m'excitait plus encore.

— Ça va faire mal. Tu vas pleurer. Mais je vais être gentil avec toi, dis-je en la regardant dans les yeux, sans cesser de la baiser et de la doigter. Mais ce sera aussi agréable.

— Ai-je le choix ? murmura-t-elle.

Le connard en moi voulut lui dire que j'allais la sodomiser, que ça lui plaise ou non. Mais je n'étais plus le même homme. J'avais tourné le dos à mes anciennes habitudes, ces quatre derniers mois. J'avais fait plus pour elle que pour toute autre femme. Je la respectais, alors que d'autres n'avaient jamais mérité cela.

— Tu as toujours le choix, Muse.

Si elle refusait, j'arrêterais. Mais je ne voulais pas arrêter.

Elle me fixa du regard, réfléchissant à sa réponse, les yeux pleins de désir et d'une hésitation évidente.

— D'accord.

— Il te suffit de me le dire, et j'arrêterai.

Je me déhanchai de plus belle et l'embrassai. Mes baisers étaient doux et sensuels. Je lui donnais ma langue et prenais la sienne en échange. Mes

doigts explorèrent toujours son derrière, et je sentis ma queue gonfler en comprenant à quel point elle était étroite. J'allais prendre une autre partie d'elle, la baiser d'une manière qu'elle ne connaissait pas encore. L'homme malveillant que j'étais au fond de moi avait adoré l'entendre pleurer, adoré savoir qu'elle luttait contre la douleur tout en prenant du plaisir.

Quand je sentis qu'elle était sur le point de jouir sur ma queue, je me retirai et guidai mon gland vers son autre orifice.

Elle se raidit immédiatement, en retenant son souffle.

— Détends-toi.

Je l'embrassai à nouveau, l'obligeant à coopérer avec ma bouche. Si elle me faisait confiance, elle se détendrait, et tout irait mieux.

Son corps commença à se relâcher.

J'étais du lubrifiant sur ma queue, avant de m'enfoncer en elle, ouvrant son anus étroit avec mon gland. Son corps me résista de toutes ses forces, mais cela ne faisait que rendre cette expérience plus agréable. C'était délicieux, chaud et étroit. Je m'enfonçai davantage, centimètre par centimètre.

Ses ongles me griffèrent le torse, et elle haleta dans ma bouche. Des gémissements lui échappaient, à mesure qu'elle me sentait progresser en elle.

Je poursuivis mes efforts, la pénétrant à moitié.

À présent, elle soufflait fort, cramponnée à moi comme si elle ne voyait pas quoi faire d'autre.

Je fermai les yeux et posai mon front sur le sien.

— Putain... Qu'est-ce que c'est bon.

Je la laissai me serrer fort entre ses fesses, le lubrifiant rendant la friction plus supportable. Puis je pris appui sur les bras et commençai à me déhancher, la pénétrant un peu plus à chaque coup de reins.

Elle se cramponna à mes biceps et s'allongea, les seins agités de soubresauts au rythme de mes mouvements. Ses jambes étaient grandes ouvertes, les genoux passés au-dessus de mes bras. Elle gémit pour accompagner mes coups de reins, grimaçant chaque fois que ma queue s'enfonçait un peu plus en elle.

Je baisais son cul et me l'appropriais. Mon souffle était aussi lourd et irrégulier que le sien tellement c'était bon. Elle était si étroite, si inexpérimentée. Je m'enfonçai un peu plus quand elle se fut habituée à moi, la pénétrant jusqu'à la garde.

Ce fut alors que les larmes coulèrent. Je les vis perler aux coins de ses

paupières, puis glisser sur ses joues.

La voir lutter contre la douleur m'excita comme la dernière fois. Mais, comme la dernière fois, cela me donna aussi l'impression d'être un moins-que-rien. Je n'aurais pas dû prendre plaisir à la voir pleurer et je n'aurais pas dû être la cause de ses larmes.

— Tu veux que j'arrête, Muse ? demandai-je en m'interrompant et en embrassant ses lèvres.

Elle souffla sur mon visage, des larmes dans la voix.

— Non. C'est agréable. Mais ça fait aussi vraiment mal.

Je recommençai à me déhancher, à l'écouter gémir sur le lit. Des larmes continuaient à couler sur ses joues, mais elle ne sanglotait pas. Son cul se détendait autour de moi à mesure qu'elle s'habitua à mon gabarit. Elle avait toujours les ongles plantés dans mes épaules, laissant des marques en croissant de lune, mais pas de sang.

— Caresse-toi.

Je guidai sa main entre ses jambes et frottai ses doigts sur son clitoris palpitant.

Ses gémissements changèrent, de plus en plus rauques, alors que ses larmes coulaient toujours.

Je me retenais à grand peine d'exploser. Je voulais laisser ma semence dans son cul toute la nuit. Je voulais m'abandonner au puissant orgasme sur le point d'enflammer tout mon corps. Je savais que ça allait être bon. Je le sentais venir, fort et inévitable.

Heureusement, elle jouit la première. Elle poussa un cri plus fort que jamais. Je me déchargeai en elle, emplissant son tunnel étroit de ma jouissance. Je voulais qu'elle soit pleine de moi de toutes les manières possibles et imaginables. Je voulais la baiser par tous les orifices et me l'approprier complètement.

Je finis en grondant au creux de son cou. Ma queue ramollit lentement, mais je restai en elle. Les marques de ses ongles me brûlaient, enflammées par ma sueur. J'écoutai sa respiration ralentir, tout comme la mienne.

Je me hissai sur les bras pour la regarder. Elle ne pleurait plus.

— C'était comment ?

— J'ai eu mal, mais j'ai joui comme jamais. Je ne comprends pas bien pourquoi...

— Parce que je sais ce que je fais.

Je plantai un baiser à la commissure de ses lèvres et me retirai lentement.

Puis je la portai du lit jusqu'à la douche, dans la salle de bain. L'eau chaude remplit la pièce de vapeur et emporta le maquillage et la coiffure de Muse sous son jet.

Son mascara coula sur ses joues. Comme si elle en avait conscience, elle l'essuya avec les mains. Voyant l'encre noire sur ses doigts, elle frotta ses mains pour les nettoyer.

Ses yeux n'étaient pas rouges de larmes et, maintenant qu'elles ne coulaient plus, Muse était redevenue elle-même. Mais elle semblait fatiguée, vidée de toute l'énergie qu'elle avait encore quinze minutes plus tôt. Elle inclina la tête sous le jet et laissa l'eau dégouliner sur son corps, l'envelopper de sa chaleur. Elle poussa un bref soupir, si discret que je ne l'entendis pas. Mais je vis sa poitrine se soulever et retomber.

Maintenant que son maquillage avait disparu, il n'y avait plus qu'elle sous la douche. Sa belle peau. Ses yeux sublimes. Sa perfection.

J'entrai sous la douche avec elle et pris son visage entre mes mains, caressant sa peau humide avec les pouces. Je frottai mon nez contre le sien, tandis que l'eau chaude coulait le long de mon dos. Puis je l'attirai vers moi et l'embrassai.

Lentement.

Quand j'avais quelque chose de beau, je voulais le chérir. Je voulais en profiter au maximum, comme si on pouvait me le reprendre d'une minute à l'autre. Maintenant que je lui avais rendu sa liberté, elle pouvait s'en aller à tout moment.

Chaque fois que j'y pensais, je me demandais si je tiendrais parole, si elle décidait de partir.

Et si elle voulait rester à New York après le défilé ? Pourrais-je remonter à bord de mon jet et partir sans elle ? Pourrais-je lui dire au revoir ? Elle faisait partie intégrante de ma vie. Je ne pouvais pas imaginer la quitter.

Je ne voulais pas me marier ou avoir des enfants avec cette femme, mais je voulais la garder pour toujours.

Cela n'avait pas de sens.

Je continuai à l'embrasser, goûtant l'eau de la douche sur ses lèvres. Ma main se posa sur sa nuque, et je sentis que je bandais à nouveau. Il m'était si naturel d'être excité quand j'embrassais une femme comme elle... Mais je ne voulais plus baiser. Je venais d'avoir un orgasme extraordinaire, de baiser mon fantasme dans le cul et de la voir pleurer. Je n'avais pas besoin de davantage de sexe.

Je ne voulais qu'elle.

Je voulais ce lien entre nous, cette intimité. Son baiser était un privilège qui me donnait envie de vivre, qui me donnait les jambes en coton. Quand j'étais avec elle, j'avais l'impression d'être un adolescent. Mon bas-ventre était brûlant et mes poumons comprimés. J'avais baisé tant de femmes avant elle, toutes parfaites à leur façon.

Mais il y avait quelque chose de plus chez elle...

Quelque chose à propos de Muse.

Je n'arrivais toujours pas à mettre le doigt dessus.

Je me dégageai et attrapai le loofah sur l'étagère. Je le mouillai sous le jet d'eau et étalai une noisette de savon sur sa poitrine. Je commençai à la savonner, lavant le lubrifiant et l'huile qui s'étaient introduits partout. Je massai sa peau et ses muscles, probablement douloureux, car elle avait toujours une posture impeccable. À mesure que je lui faisais du bien, que je rinçais les traces de mon méfait, son regard s'adoucit.

Elle me regarda entre ses cils épais, un sourire dansant sur ses lèvres. Elle était toujours si douce sous mes caresses, de plus en plus détendue à mesure que je la chérissais. Elle regarda mes mains et les bulles de savon qui commençaient à recouvrir son corps.

— Conway ?

— Oui ? dis-je en frottant l'éponge entre ses seins et sur son ventre.

— Tu as connu combien de femmes ?

Mon éponge s'immobilisa sur sa hanche, les bulles savonneuses coulant sur sa jambe. Je gardai les yeux fixés sur mes gestes, avant de les relever vers elle. Elle ne m'avait jamais posé ce genre de question, sans doute parce qu'elle n'avait jamais eu le droit ou le pouvoir de le faire.

— Pourquoi ?

— Je suis simplement curieuse. Tu connais mon passé.

— Tu veux dire ton absence de passé ?

— Comme tu veux..., dit-elle. Je n'essaye pas de jouer à la petite amie jalouse.

Petite amie. Encore ces mots. Mais je la laissai dire.

— Je ne sais pas, mais plusieurs dizaines.

— Plusieurs dizaines ? répéta-t-elle. C'est très vague.

— Je ne les ai pas toutes comptées. Je dirais un peu moins de cent.

Elle ne réagit pas, gardant ses pensées pour elle.

— Tu avais déjà fait ce qu'on vient de faire ?

Je n'épargnai pas ses sentiments.

— Oui. Il n'y a rien que je n'aie pas fait.

— Je peux te poser une question ?

Je la laissais me poser toutes les questions qu'elle voulait, et cela ne me ressemblait pas. J'étais un homme mystérieux et je protégeais mon intimité. Je ne partageais pas mes pensées ou mes émotions. Je n'avais jamais eu de relation sérieuse avec une femme. Elles n'étaient que des passades, des coups d'un soir. Mais Muse était devenue ma femme, mon amie.

— Oui, me forçai-je à répondre.

Je pensais qu'elle méritait une réponse. Elle méritait plus que d'être rembarrée froidement.

Elle pinça les lèvres, prenant son temps pour formuler sa question.

— Je compte plus à tes yeux que les autres ? Ou alors est-ce que je ne suis qu'un... bon coup ?

J'étais étonné qu'elle ait besoin de poser la question. Je pensais que la réponse était évidente.

— Je n'avais jamais vécu avec une femme. Je n'avais jamais été monogame. C'était par choix. Je n'ai jamais eu de femme à mon bras lors d'un défilé. En fait, je n'ai jamais été photographié avec une femme. Tu as rencontré ma famille, tu as été invitée chez eux et, maintenant, tu es ici avec moi. J'ai dépensé cent millions de dollars pour toi. Ne te demande pas si tu comptes à mes yeux. Bien sûr que tu comptes.

SAPPHIRE

NOUS ÉTIIONS ASSIS à l'arrière d'une limousine pendant que le chauffeur nous faisait parcourir les rues familières que j'avais arpentées tous les après-midis. Le bar où j'avais travaillé n'était qu'à quelques pâtés de maisons, et j'avais l'habitude de rentrer à pied tous les soirs. Je ne prenais jamais de taxi, parce que je me cramponnais au moindre centime.

Et maintenant, je roulais en limousine, aux côtés de Conway Barsetti.

Il avait les genoux écartés et les mains posés entre eux. Il ne portait que du noir, sa chemise à col assortie à sa veste, dont les trois boutons brillaient. Sa montre étincelante contrastait avec les couleurs sombres de sa tenue. Il s'était rasé ce matin, et ses joues imberbes mettaient en valeur les traits durs de son visage.

Il était parfaitement calme, alors qu'il était sur le point d'affronter une meute de photographes. Il était resté silencieux toute la journée, s'enfermant dans une autre pièce avec son téléphone pour gérer ses appels et ses e-mails.

J'avais dû m'occuper toute seule.

La limousine tourna à droite au feu vert, roulant vers l'auditorium où devait avoir lieu le défilé. Conway sortit son téléphone et regarda l'écran, avant de le glisser à nouveau dans sa poche.

Je posai la main sur la sienne, au-dessus de sa cuisse, un doigt sur sa veine. Je sentis son pouls régulier et sa peau chaude.

Il me jeta un regard en coin.

Je le soutins en souriant.

— Tu es très élégant, Conway.

Son expression ne changea pas, son regard toujours aussi dur et perçant.

Je crus qu'il ne répondrait pas – pas quand il me dévisageait comme ça.

— Je fais pâle figure à côté de toi, Muse. Tu éblouis tout le monde.

La limousine s'arrêta sur le bas-côté. Une mer de journalistes et de photographes nous attendait. Des invités entraient dans l'auditorium, tous sur leur trente et un. Ce devaient être des gourous de la mode.

Nous ne descendîmes pas.

Je le dévisageai, attendant une explication.

Il parla à voix basse :

— Quand on est important, on se laisse désirer.

Trente secondes plus tard, le chauffeur fit le tour et ouvrit ma portière. À l'intérieur de la voiture, les bruits de l'extérieur étaient étouffés mais, dès que la portière s'ouvrit, j'entendis des hurlements de gamines, les journalistes enchaîner des questions. Le chauffeur me donna la main et m'aida à descendre sans marcher sur ma robe.

Conway m'avait offert une robe sublime, d'un violet profond, fendue sur le côté. Avec son encolure en forme de cœur, elle était simple et révélait beaucoup de peau, sans strass ou diamants. Mes cheveux étaient lâchés, mes boucles brunes balayant mes épaules. Un collier en diamants pendait à ma gorge, et un bracelet ornait mon bras. Tout ce que je portais valait au moins une dizaine de voitures. Je ne pensais pas mériter tout ce luxe. J'aurais dû m'y faire, depuis le temps, mais cela n'arriverait jamais.

Conway sortit à son tour. Et la foule dans la rue poussa aussitôt des acclamations, comme s'il était une star de cinéma. Il se redressa, grand et fier, les épaules larges et puissantes. Il arrangea son costume, sans adresser le moindre sourire à la foule. Au lieu de ça, il avait son habituel regard intense – un regard de braise qui faisait fondre toutes les femmes.

Mais il était à moi.

Des lumières de flash crépitèrent. Les journalistes essayèrent de fourrer leurs micros sous son nez.

Conway me prit par la main et m'entraîna à sa suite sur le tapis rouge, en direction de la porte d'entrée. Il me garda près de lui, passant devant la foule qui tendait les bras par-dessus les barrières pour nous toucher.

Un journaliste parvint à se mettre en travers de notre chemin.

— M. Barsetti, c'est la première fois que vous venez accompagné. Pouvons-nous en déduire que Miss Sapphire est plus qu'un simple mannequin ?

Cette question personnelle m'étonna, ainsi que la manière dont la caméra

s'approcha tout près de nous. Les journalistes étaient prêts à tout pour tirer les vers du nez à Conway.

Mais Conway géra la situation calmement.

— Oui. C'est possible.

Puis il me tira à l'intérieur.

Une fois dans l'auditorium, les flashes s'arrêtèrent enfin de crépiter, mais une autre foule de personnes se massa aussitôt autour de Conway. Des éditeurs, des créateurs et d'autres professionnels le noyèrent sous les salutations et les questions.

Je restai à côté de lui, souriante et bien droite.

Certains m'ignorèrent, mais d'autres me reconnurent immédiatement. Joan Ivory, l'éditrice d'un magazine de mode américain, semblait plus intéressée par moi que par lui.

— Vous êtes la star. Vous mettez en valeur tout ce que vous portez. Cette robe...

Elle me regarda de la tête aux pieds.

— Elle est sublime.

— Merci, dis-je.

— Cela signifie que vous ne serez pas sur le podium, ce soir ? demanda-t-elle.

— Non, répondit Conway à ma place. Elle est ici en tant qu'invitée.

— Je vois, dit Joan en souriant. J'ai hâte de voir le défilé. Je suis certaine qu'il sera spectaculaire.

Nous progressâmes vers nos places, en parlant à telle ou telle personne. Nous croisâmes notamment une femme excentrique, portant une écharpe en fourrure et une robe en jean. Ses cheveux étaient choucroutés, et ses lunettes roses d'une forme étrange.

— Conway.

Il la salua en lui serrant la main.

— Israel, je suis content de vous voir.

Je remarquai qu'il avait serré la main de tout le monde. Il n'avait pas embrassé une seule femme sur la joue. Il n'avait pas même pris quelqu'un dans ses bras.

— Je suis tout excitée d'être là, dit-elle. Je suis certaine que je vais tout commander.

Elle se tourna vers moi.

— Je m'appelle Israel. Vous devez être Sapphire. Je me souviens de vous.

— Oui, dit Conway. C’est ma petite amie.

La femme se contenta de sourire, mais une lueur de compréhension passa dans son regard.

— C’est bon de vous voir heureux, Conway. Et je suis contente de voir votre travail tutoyer les sommets.

Elle me serra la main, avant de s’éloigner.

L’entendre m’appeler sa petite amie envoya un frisson de joie dans mon corps. Je lui avais demandé de le faire, mais je pensais qu’il ne le ferait qu’en dernier recours.

Son bras autour de ma taille, il me conduisit vers nos places dans l’auditorium. Son équipe de sécurité nous suivit, prête à intervenir s’il le fallait. Mais tous les invités restaient à une distance respectueuse, comme pour honorer l’incroyable aura qu’il projetait dans la pièce.

Il m’emmena à nos places et me montra mon siège. Il s’assit à côté de moi, près de l’allée. Une fois que nous fûmes assis, personne ne nous déranga. Son équipe de sécurité nous entourait, occupant les chaises voisines pour nous protéger.

Mais j’avais l’impression que ce n’était pas nécessaire.

Peut-être emmenait-il son équipe afin que personne ne l’approche. Il avait déjà discuté avec une centaine de personnes – et le défilé n’avait pas encore commencé.

Il prit ma main et la tint sur sa cuisse, ses doigts chauds et son pouls régulier. Il était assis bien droit sur sa chaise, sa posture masculine, malgré les coussins confortables qui donnaient envie de s’avachir. Il fixait le podium du regard, son pouce sur ma main.

J’avais la tête légèrement tournée vers lui pour pouvoir le regarder.

— Tu n’aimes pas être assis avec des gens ?

Il se tourna vers moi, avec la même expression intense et brûlante que la nuit dernière. Comme s’il était mannequin lui-même, il dégageait une aura particulière. Il était aussi sexy que les femmes de son défilé, à la différence qu’il n’avait pas besoin d’être à moitié nu pour être désirable.

— Non.

— Pourquoi ?

— Ils parlent trop. Je veux voir le défilé sans être interrompu.

— Moi aussi, je parle trop.

Son pouce me caressait la peau.

— Oui, mais j’apprécie ta compagnie.

Un sourire étira aussitôt mes lèvres.

— Je le savais.

Il esquissa un sourire à son tour.

— Que ça ne te monte pas à la tête...

— Trop tard.

Il se pencha vers moi et m'embrassa, doucement et longuement. C'était un baiser tout public, mais je sentais déjà la chaleur enflammer mes veines. Ses lèvres étaient douces, et son menton lisse, rasé de frais.

Je fermai les yeux et me délectai de son affection, pressée de rentrer à l'hôtel pour que ce baiser devienne autre chose. J'adorais qu'il soit doux avec moi, qu'il me montre de l'affection, sans se contenter uniquement des plaisirs de la chair.

Il mit fin au baiser et posa son front contre le mien, et c'était encore mieux. J'adorais avoir cette partie de lui qu'il ne donnait à personne d'autre. J'adorais partager ma vie avec lui, recevoir son adoration et son désir. Andrew Lexington m'avait fait une offre exceptionnelle et, même si j'avais eu du mal à refuser, j'étais heureuse de l'avoir fait. Ce que je vivais avec Conway n'avait pas de prix. Il m'avait dit qu'il ne voulait rien de plus que ce que nous avions, mais il avait déjà fait tant de sacrifices pour moi...

Peut-être en ferait-il d'autres... quand il serait prêt.

Il se détourna et fixa le podium du regard, serrant ma main dans la sienne.

Les lumières s'éteignirent, et le défilé commença.

CONWAY REÇUT UNE STANDING OVATION À LA FIN DU DÉFILÉ. LES mannequins s'alignèrent sur le podium, main dans la main, leurs sourires artificiels sur le visage. Tous applaudirent et les acclamèrent.

Nous fûmes les seuls à rester assis.

Il fixait le podium avec le même regard intense, sans révéler ce qu'il pensait. Qu'il soit ou non le centre de toutes les attentions, il était toujours maître de lui-même. Rien n'ébranlait cet homme.

Puis les mannequins lui firent signe de monter sur le podium.

Les applaudissements s'intensifièrent.

Conway esquissa un sourire narquois, puis monta.

Les acclamations étaient assourdissantes, et les mannequins se mirent

également à applaudir. En même temps, elles s'inclinèrent pour le saluer.

Le bruit était tellement fort que je m'entendais à peine respirer. Tout l'auditorium applaudissait à tout rompre, admirant un homme pour son dévouement au génie créatif. Il m'avait dit qu'il n'avait pas besoin que je sois sur le podium pour prouver qu'il était maître de son art.

Et il avait raison.

Il avait donné tort à tout le monde.

Les applaudissements se turent enfin, et les gens commencèrent à quitter l'auditorium.

Le bras de Conway trouva ma taille, et il m'attira contre lui.

— Et maintenant, le pire reste à faire.

— C'est quoi, le pire ?

— Discuter.

Nous restâmes tout près l'un de l'autre, en attendant de rejoindre l'allée centrale.

— Eh bien, quand on sera rentrés dans la chambre, on ne parlera plus du tout..., dis-je en posant la main sur son torse avec la même affection que je lui montrais quand nous étions au lit ensemble.

Mes gestes exprimaient le fond de ma pensée, les choses que je voulais lui dire, mais que je ne pouvais prononcer à voix haute.

Son regard se fit plus intense – un regard de braise.

Je tirai sur son col et dirigeai ses lèvres vers les miennes, lui donnant un doux baiser sans le quitter du regard.

Il m'embrassa à son tour, me fixant avec la même intensité. Ses poings se serrèrent sur mes reins, froissant le tissu de ma robe. Dans ce simple geste, je sentais tout son désir. Je devinais déjà son érection entre ses jambes, sans avoir besoin de me frotter contre lui.

Il se détourna brusquement et me conduisit dans l'allée, comme pour oublier et enfouir ses émotions au plus profond de lui-même. Le bras toujours autour de ma taille, il me conduisit dans le hall. Comme il l'avait prévu, il fut assailli de questions.

Comme je l'aurais fait sur le podium, je me contentai de sourire. Je regardai Conway répondre à toutes les questions avec patience et élégance, et je me serrai contre lui. Ses réponses éloquentes étaient intéressantes, et pas une fois il ne donna l'impression qu'il voulait être ailleurs. Quel bon menteur.

Les discussions se poursuivirent pendant plusieurs heures. Mes escarpins

me faisaient mal aux pieds, et ma robe commençait à me serrer. Ma vessie était pleine de tout le vin que j'avais bu, et j'avais besoin de me soulager.

— Il faut que j'aie me repoudrer le nez, Conway.

Il me décocha un regard déçu, mais me laissa faire.

Je me dirigeai vers les escaliers, quand un homme armé d'un micro m'intercepta, avant de le pointer sous mon nez. Un autre avec une caméra me bloqua le passage vers les toilettes.

Je n'aurais pas été si agacée si je n'avais pas eu une telle envie pressante !

— Sapphire, qu'avez-vous pensé du défilé ?

— Il était magnifique, répondis-je. Conway est un génie. Il l'a prouvé une fois encore. Excusez-moi.

J'essayai de les contourner, mais ils me bloquèrent le passage.

— Est-ce vrai que vous êtes l'inspiration de tous ses modèles ? Que vous ne défilez plus parce que vous travaillez pour lui en privé ?

J'ignorais où il avait eu cette information, ni si je devais la confirmer ou la nier. Pas étonnant que Conway déteste cette partie de son travail.

— Un artiste trouve son inspiration partout. Je ne saurais dire où exactement il trouve la sienne.

Comme s'il avait anticipé mes mouvements, l'homme fit un pas devant moi, son micro toujours sous mon nez.

— Conway Barsetti n'a jamais assisté à ses défilés avec une femme à son bras. Et il n'a jamais été photographié montrant de l'affection à une femme. Peut-on dire qu'il a trouvé l'amour ?

Une question bien trop personnelle, mais Conway était célèbre, et les gens pensaient donc avoir le droit de tout savoir. C'était agaçant, tout comme le fait que je ne puisse pas répondre oui.

— Veuillez m'excuser, monsieur. Ces escarpins sont superbes, mais ils me font très mal.

Je me faufilai entre eux et, cette fois, ils ne purent m'arrêter. Quand l'homme au micro fit mine de m'intercepter, je me précipitai dans les toilettes.

Enfin, j'eus la paix.

QUAND NOUS NOUS RETROUVÂMES ENFIN À L'ARRIÈRE DE LA LIMOUSINE, À

l'abri derrière les vitres teintées, je m'entendis de nouveau penser. Les gens s'étaient rassemblés sur le trottoir pour saluer le départ de Conway. Les journalistes étaient toujours là, ainsi que les icônes de la mode qui voulaient une chance de parler avec lui. Ses mannequins s'étaient mêlées à la foule en portant toujours la lingerie qu'elles avaient présentée et elles l'avaient accompagné sur le trottoir.

Dès que la limousine démarra, Conway se détendit. Il ne regarda même pas disparaître ses admirateurs par la fenêtre. Il resta droit, pressé de partir.

— Tu t'es surpassé, Conway.

Il se tourna lentement vers moi.

— On en sera certains quand Nicole me donnera les chiffres.

— Moi, j'en suis sûre.

— Probablement, dit-il à voix basse.

— Et tu n'avais pas besoin de moi sur le podium.

J'avais peut-être quelque chose que les gens trouvaient fascinant mais, sans sa lingerie, je n'étais qu'une femme comme les autres. Ses modèles parlaient pour eux-mêmes. Les mannequins étaient importants, mais ils ne faisaient pas tout.

— Mais j'avais besoin de toi à mes côtés, dit-il en m'attrapant la main et en la tenant sur sa cuisse.

Pendant longtemps, nous ne nous étions pas tenu la main. Maintenant, dès que nous étions dans sa voiture, sa main trouvait la mienne. Même en public, c'était quelque chose que nous faisons naturellement. Ce n'était jamais arrivé avant. Même quand il m'avait conduite à sa maison de Vérone la première fois, et que j'étais terrifiée après ma soirée à l'opéra, il ne m'avait pas montré cette affection.

Maintenant, c'était devenu une habitude.

Je m'approchai de lui et posai la tête sur son épaule. Mon bras entoura sa taille, et je fermai les yeux, laissant sa présence m'envelopper. Même s'il était costaud, il était aussi l'oreiller idéal. Il dégageait de la chaleur et sentait l'homme avec lequel je dormais toutes les nuits.

Il passa le bras autour de mes épaules et m'attira contre lui. Il était trois heures du matin, et nous étions fatigués par notre longue soirée, sans parler du décalage horaire. Il effleura mes cheveux avec ses lèvres, me montrant une fois de plus son affection.

Quinze minutes plus tard, nous arrivâmes à l'hôtel et prîmes l'ascenseur jusqu'au dernier étage. Dès que nous fûmes entrés dans notre suite, je quittai

mes talons et me jurai de ne plus jamais les porter, du moins pas si longtemps. Je me fichais bien qu'ils soient sublimes – c'était de la torture !

Je me dirigeai vers la chambre et laissai ma robe tomber en tas sur le sol. Comme elle était trop belle pour être froissée, malgré ma fatigue, je la ramassai et la suspendis à un cintre.

Conway fit moins attention à ses vêtements. Il laissa sa veste et sa cravate tomber par terre, ainsi que le reste de sa tenue. Il ne garda que son boxer avant de grimper sur le lit.

Je me blottis contre lui sous les draps, fatiguée après le défilé. J'avais mal aux joues à force de sourire.

Les lumières étaient éteintes, et nous étions plongés dans l'obscurité.

Conway enroula ses bras puissants autour de mon corps et me serra contre lui. Son torse m'enveloppa d'une chaleur confortable. Mes paupières étaient si lourdes que j'arrivais à peine à les garder ouvertes. Au bout d'un moment, je cessai de lutter.

Mais je savais que Conway voulait du sexe : il en voulait toujours.

Je me forçai à m'asseoir et à me positionner au-dessus de lui.

Son regard s'assombrit, avant qu'il ne me renverse sur le dos.

— Tu es fatiguée.

— Et alors ?

Il sépara mes genoux et s'installa au-dessus de moi. Nous étions si proches l'un de l'autre que nous ne formions qu'un.

— Alors laisse-moi faire tout le boulot.

— On fait toujours comme ça...

Je savais qu'il préférait baiser fort, comme quand il me pilonnait par derrière. Mes larmes et mon manque d'expérience l'excitaient. Je savais qu'il voulait toujours plus et, après l'expérience de la nuit dernière, je pensais simplement qu'il continuerait sur sa lancée.

Il enfonça son gland en moi et me pénétra jusqu'à lover ses bourses contre mes fesses.

Mes doigts se serrèrent aussitôt sur ses biceps, et je pris une grande inspiration. Ma chatte était comme moulée sur sa queue, mais mon corps avait toujours besoin d'un peu de temps pour s'habituer à son intrusion. Il semblait toujours énorme.

— Parce que ça me plaît comme ça.

Il replia mes jambes sous lui, rapprochant nos corps autant que possible. Puis il commença à se déhancher, son front posé sur le mien. Il souffla à

chaque coup de reins, me secouant de soubresauts. Ses bras gonflaient en soutenant son poids massif au-dessus de moi.

Mes doigts caressèrent sa nuque, tandis que je haletais au rythme de son déhanché. Chaque fois que sa queue était entièrement plongée en moi, mes genoux tremblaient. Il me donnait l'impression d'être si pleine que je n'aurais pu trouver la place pour accueillir un centimètre de plus en moi.

— Tu aimes me faire l'amour ?

Il ne ralentit pas l'allure, les gestes lents et profonds. Son souffle s'accéléra, et il releva le front pour me regarder dans les yeux. Son regard dans le mien, il guetta mes réactions. Il avait l'air concentré que j'adorais, le visage rouge d'intensité et de désir. Il ne pensait plus à rien d'autre qu'à moi.

— J'adore ça, Muse.

JE LISAIS LE JOURNAL, LA TÉLÉVISION ALLUMÉE EN FOND SONORE. LE CAFÉ était frais, et mon petit déjeuner d'œufs au bacon encore chaud. Le room service m'avait apporté mon assiette exactement à la même heure que Dante mais, franchement, Dante cuisinait mieux.

Le téléphone de Conway sonna sur la table.

Je n'aurais pas dû regarder, mais je ne pus m'en empêcher.

Mama.

Je fus tentée de décrocher, mais ce ne serait pas correct. C'étaient ses affaires, et je ne devais pas dépasser les bornes. Après la nuit dernière, je me sentais plus liée à lui que jamais, mais cela ne signifiait pas que je pouvais faire ce que je voulais.

J'attrapai le téléphone et entrai dans la salle de bain. L'eau coulait toujours sur le corps nu de Conway. Il faisait courir ses doigts sur son crâne pour laver ses cheveux.

C'était un beau spectacle.

— Conway, ta mère t'appelle. Tu veux qu'elle laisse un message ?

— Réponds, dit-il en renversant la tête sous le jet. Je suis certain qu'elle préfère te parler à toi, de toute manière.

Je retournai dans le salon et décrochai.

— Bonjour, Pearl. C'est Sapphire.

— Oh, bonjour, dit-elle gaiment. Comment ça va ?

— Conway est sous la douche en ce moment. Il m’a demandé de décrocher.

C’était peut-être un peu étrange que nous soyons dans la même chambre mais, évidemment, nous vivions et couchions ensemble. Cependant, sa mère ne me donnait jamais l’impression d’être mal à l’aise.

— Ce n’est rien. Je voulais simplement le féliciter pour la nuit dernière. D’après ce que j’ai lu, il a fait sensation.

— Oui. Il a reçu une standing ovation. Je n’avais encore jamais entendu un public applaudir si fort.

Non pas que j’aie souvent eu l’occasion d’assister à un défilé...

— Oui, des vidéos sont passées à la télévision. Et il y a un article qui circule. Je pense que vous le trouverez très intéressant...

— Ah oui ?

— Il y a des photos de vous deux. On vous voit ensemble dans l’auditorium, vos fronts l’un contre l’autre... C’est mignon. Il y en a quelques autres où Conway vous fixe avec ce petit regard qui en dit long...

Je me sentis devenir écarlate, la nuque en feu. J’étais trop gênée pour faire le moindre geste.

— Mon fils est éperdument amoureux de vous, continua-t-elle en soupirant. Vous n’imaginez pas à quel point ça me fait plaisir. Tout ce qu’une mère désire, c’est que son fils rencontre une femme qui l’aime autant qu’elle... mais de manière différente.

En l’écoutant parler, je rougis de plus belle, les mains moites, à la fois extatique et mal à l’aise. Conway était peut-être affectueux avec moi, mais il ne m’avait jamais dit qu’il m’aimait. Ces mots doux ne lui venaient jamais aux lèvres. Mais je ne pouvais pas le dire à sa mère, parce que ce serait bizarre. Je devais la laisser penser ce qu’elle voulait.

— Je vois que vous l’aimez aussi.

L’ordinateur portable de Conway était sur le bureau. Je m’approchai et tapai son nom dans Google. Immédiatement, plusieurs articles apparurent à propos du défilé de la veille. Un gros titre attira mon attention, et je cliquai sur le lien.

Conway Barsetti amoureux de son mannequin n° 1

Plusieurs photos apparurent. Elles avaient toutes été prises la nuit dernière – des instantanés vrais et sincères. Il y avait une photo de nous échangeant un baiser et une autre de Conway me regardant sortir des toilettes. Il ignorait le journaliste devant lui, le regard fixé sur moi avec une intensité indéniable.

Mon cœur battait si fort que j'en oubliai que sa mère était toujours en ligne.

Pearl reprit la parole :

— Conway peut me rappeler s'il le souhaite. Mais c'était tout ce que je voulais lui dire. Vous savez quand vous allez rentrer ?

— Heu...

Mon cerveau tournait à plein régime. Je fixais les images, tout en essayant de me concentrer sur ce qu'elle me disait.

— Non, je ne sais pas. Je pense qu'on repartira demain.

— C'est parfait. Nous viendrons dîner pour que vous puissiez nous parler de votre voyage.

— Avec plaisir.

— Excellent, alors je vous laisse, dit-elle. On se tient au courant.

— Au revoir, Pearl.

— Au revoir.

Je raccrochai et reposai le téléphone. Dès qu'il toucha la table, un message illumina l'écran.

Il venait de Vanessa. *Tu as tout déchiré hier, frangin. Trop fière de toi.* Les mots étaient suivis par trois emojis en forme de cœur.

Je m'attendris. J'adorais que Vanessa soit affectueuse avec son frère. Ils se chamaillaient et se disputaient souvent, mais il était évident qu'ils tenaient l'un à l'autre.

Je me retournai vers l'écran d'ordinateur et examinai les photos de nous. Mon cœur battait si vite que j'en avais mal à la poitrine. Sa mère pensait que nous étions amoureux et, en regardant ces photos, il était facile de s'en convaincre.

Nous avons l'air heureux ensemble.

J'avais été si absorbée par ma conversation avec Pearl et la lecture de l'article que je n'avais pas remarqué que la douche ne coulait plus. Les pas de Conway se firent entendre derrière moi, et sa voix retentit avant qu'il n'entre dans la pièce.

— Que voulait ma mère ?

Je refermai vivement la fenêtre et reposai l'ordinateur où je l'avais trouvé. Je me rassis à toute vitesse sur le canapé et renversai presque ma tasse de café. Je la rattrapai juste au moment où Conway passait la porte, une serviette nouée sur les hanches.

Il me dévisagea entre ses paupières plissées.

— Je ne voulais pas te faire peur.

— Tu ne m’as pas fait peur, dis-je en me raclant la gorge et en faisant de mon mieux pour avoir l’air naturel. J’ai laissé tomber ma fourchette et presque renversé ma tasse en la ramassant... C’est bête.

Il me dévisagea longuement avec un regard dur. Mais c’était son expression habituelle, et il était donc difficile de savoir ce qu’il pensait. Il baissa les yeux vers son ordinateur et le regarda pendant quelques secondes.

Puis il s’assit en face de moi comme si de rien n’était.

Merde, ne l’avais-je pas remis exactement à sa place ? Je n’avais pas fait attention quand je l’avais ouvert.

Il ramassa son journal et se versa une tasse de café.

Tout semblait normal.

Mais mon cœur battait la chamade.

Il but son café en me regardant, les yeux plissés.

— Alors ?

J’attrapai ma tasse, mais sans la boire. Je la serrais si fort qu’elle aurait pu se casser. Je me forçai à me détendre, à ne pas avoir l’air si coupable. J’avais utilisé son ordinateur pour chercher quelque chose. Cela ne faisait pas de moi quelqu’un de malhonnête. Cet article m’avait peut-être rendue un peu émotive. Que penserait-il s’il le voyait ? Serait-il fâché ?

— Alors... Quoi ?

Il but une longue gorgée de café en me fixant du regard.

— Qu’a dit ma mère ?

— Ah...

Je reposai enfin ma tasse et poussai un soupir de soulagement. Il haussa un sourcil.

— Qu’est-ce qu’elle voulait ? insista-t-il.

— Elle voulait simplement te féliciter pour ton défilé. Elle a dit que c’était un succès et qu’elle était fière de toi.

Je poussai le téléphone vers lui pour qu’il puisse voir le message de Vanessa.

— Elle a dit que tu pouvais la rappeler si tu voulais, mais que ce n’était pas la peine.

Je ne parlai pas du reste – l’amour que Conway éprouvait, ou non, pour moi.

Comme si nous n’avions jamais eu cette conversation, il baissa les yeux vers son journal et mangea en silence. Il était toujours en serviette de bain,

ses cheveux humides séchant lentement au soleil qui filtrait par la fenêtre. Les lignes rigides de son corps semblaient encore plus impressionnantes sous cette lumière.

La nuit dernière, il m'avait fait l'amour juste avant de dormir. Il m'avait embrassée, serrée dans ses bras et m'avait regardée dans les yeux comme s'il ne voulait jamais s'arrêter. Et maintenant, nous mangions dans un silence confortable pendant qu'il lisait son journal.

Nous ressemblions à un couple.

Un mari et sa femme.

Peut-être sa mère avait-elle raison. Une photo valait tous les discours.

Et ces photos de nous disaient toutes la même chose.

CONWAY

J'ALLAI m'installer au bureau tout en parlant à Nicole. Muse était sous la douche et, si attrayante qu'elle fut, je devais me focaliser sur mon travail. Elle n'avait aucun mal à me distraire, mais je devais rester fort et cesser de me disperser.

— Les ventes sont montées en flèche, Conway. Comme la dernière fois, tout est vendu. Les précommandes s'empilent, ce qui signifie que nous avons un problème.

— Je déteste ce mot.

— Ce n'est pas une raison pour que je cesse de l'utiliser.

— Quel est le problème ?

— Votre distributeur ne peut pas suivre la demande. Nous avons besoin d'en prendre un deuxième.

Androssi. Merde. Je l'avais rembarré, mais j'allais peut-être avoir besoin de lui.

— Je peux m'en occuper, mais je pensais vous en parler d'abord, ajouta-t-elle.

J'avais laissé mon orgueil parler à ma place quand j'avais rencontré Androssi. Je n'avais pas apprécié qu'il doute de mes talents, alors que j'avais déjà fait mes preuves. Mais je n'aurais pas dû être si têtu et laisser ma colère aveugler mon jugement.

— Contactez Androssi Beaucount. Je suis certain que ça lui plaira.

Nicole étant habituée à ma voix ; elle remarqua un changement de ton.

— Votre rencontre ne s'est pas bien passée ?

— Pas exactement. Mais je suis certain qu'il sera ravi de faire affaire avec

moi.

— Il serait bête de ne pas accepter, malgré ses sentiments personnels à votre égard.

J'ouvris mon ordinateur pour pouvoir accéder aux documents qu'elle m'avait envoyés.

— Les gens étaient ravis de voir Sapphire, même si elle ne défilait pas. Je pense que c'était encore mieux qu'elle soit là en tant que petite amie.

Petite amie. Ces mots ne cessaient de revenir me hanter.

— Oui, elle est sublime.

Quand l'écran de mon ordinateur fut allumé, je vis mon nom tapé dans le coin supérieur droit du moteur de recherche Google. Je ne me cherchais jamais sur Internet et savais que ce n'était pas moi qui avais tapé ces mots.

Une seule autre personne avait pu accéder à mon ordinateur.

Muse.

Pourquoi avait-elle cherché mon nom ? J'avais remarqué qu'elle était nerveuse quand j'étais entré dans la pièce. Et mon ordinateur n'était pas exactement là où je l'avais laissé. J'avais pensé que j'étais paranoïaque.

Je n'étais pas paranoïaque.

— Je vous ai tout envoyé, dit Nicole. Dites-moi quand vous serez prêt à en discuter.

J'ouvris un nouvel onglet et tapai mon nom dans le moteur de recherche.

— Attendez, Nicole.

L'onglet s'ouvrit avec une liste de gros titres me concernant, tous parlant principalement de mon dernier défilé. Les titres étaient flatteurs, mais il y en avait un d'une couleur différente.

Celui sur lequel Muse avait cliqué.

Je l'ouvris et parcourus l'article. Quelqu'un avait pris des photos de nous ensemble, moi l'embrassant et posant mon front contre le sien. On m'avait aussi photographié en train de la fixer du regard. Et l'article parlait de mon amour fou pour mon mannequin préféré.

Je n'étais pas certain de savoir ce que j'en pensais.

Une partie de moi voulait rire, tant c'était ridicule.

L'autre était un peu terrifiée. C'était un article d'opinion basé sur les photos, mais les images ne mentaient pas. Je la regardais comme je n'avais jamais regardé personne.

J'étais obsédé par elle.

Comment pourrais-je ne pas l'être ? Elle était sublime sur toutes les

photos, d'autant plus quand elle était à mon bras.

Mais je ne l'aimais pas. Elle ne m'aimait pas.

Ce que ces photographes avaient capturé, c'était notre intimité, l'amitié que nous partagions en plus du désir. Si je n'étais pas amoureux d'elle, cela ne signifiait pas que je me fichais d'elle – en fait, je l'aimais profondément. Il n'y avait rien que je n'aurais pas fait pour elle, rien que je n'aurais pas sacrifié. Le monde avait mal interprété ce qu'ils avaient vu, ce qu'ils avaient cru comprendre.

Ils ne savaient rien de nous.

Je refermai la fenêtre et ouvris l'e-mail de Nicole.

— Je suis prêt, Nicole.

NOUS RETOURNÂMES À MILAN DANS LE MILIEU DE L'APRÈS-MIDI, ET MON chauffeur nous reconduisit à Vérone, où ma villa nous attendait. Dante avait sûrement déjà préparé un repas complet, même si nous n'avions faim ni l'un ni l'autre.

Muse regardait défiler le paysage par la fenêtre. Elle ne s'était pas maquillée pour le voyage, et le soleil faisait ressortir son teint exquis. Elle portait un jean et un tee-shirt, détendue après ce long voyage.

Je ne lui avais pas dit que je savais qu'elle avait utilisé mon ordinateur. Et je ne lui avais évidemment pas dit non plus que je savais ce qu'elle avait cherché.

Je me demandais ce qu'elle pensait de l'article.

Pensait-elle que je l'aimais ?

J'espérais que non.

Je ne l'aimerais jamais.

Nous arrivâmes à la maison, et les hommes portèrent nos bagages à l'intérieur. La maison était exactement comme nous l'avions laissée, ouverte et lumineuse. Il était agréable de rentrer. Même le luxe d'un hôtel cinq étoiles ne pouvait rivaliser avec le confort d'un foyer.

Nos valises furent déposées dans la chambre, et Muse se changea immédiatement, optant pour une robe d'été confortable.

Il faisait encore chaud, mais les températures allaient chuter de façon drastique dans les prochains jours. Il ferait froid, il commencerait à pleuvoir

et, peu après, la neige se mettrait à tomber. Les chevaux seraient rentrés dans les écuries, et je travaillerais presque exclusivement de la maison pour éviter de prendre les dangereuses routes de campagne.

— C'est agréable de rentrer, dit-elle en se laissant tomber sur le lit, qui la fit rebondir.

— C'est vrai.

— Ta mère m'a dit qu'elle aimerait venir dîner pour qu'on lui raconte notre périple.

Maintenant que le défilé était passé, j'avais plus de temps libre. Peut-être Muse et moi pourrions-nous partir en voyage quelque part.

Mon téléphone sonna, et le nom de Carter apparut sur l'écran.

— Excuse-moi.

J'entrai dans le salon et m'assis sur le canapé, avant de décrocher. Je n'étais pas très loin, et elle pouvait certainement m'entendre mais, chaque fois que je voyais Muse sur le lit, je ne pensais à rien d'autre.

— Qu'est-ce qui se passe, Carter ?

— Ne fais pas comme si tu ne savais pas.

Par la fenêtre, je fixai mon domaine du regard. Les chevaux paissaient au loin, et la campagne était sublime à perte de vue.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? Tu parles de mon défilé ? Oui, ça s'est bien passé. Nicole m'a dit que les ventes avaient doublé par rapport à la dernière fois...

— Non, pas ça, abruti.

— Alors quoi ? demandai-je en soupirant.

— Tout ce que je vois dans les médias, c'est que tu es amoureux de ta petite prisonnière. Ça se voit sur ta tête, mon pote.

Maintenant, le reste du monde était du même avis que lui.

— Je suis juste tendre.

Comme Muse pouvait m'entendre, je n'en dis pas plus.

— Tu voulais me parler de quelque chose ?

— Je ne comprends pas pourquoi tu refuses de le reconnaître. Tu n'es pas du genre à faire semblant d'être ce que tu n'es pas.

— Je ne fais pas semblant, dis-je calmement. Si tu n'es rien d'autre à me dire, je raccroche.

— Elle est là, c'est ça ? demanda-t-il. J'ai pigé.

— Oui, répondis-je pour confirmer.

— D'accord. Alors on en parlera plus tard.

— Non, on n'en parlera pas plus tard. On n'en reparlera plus jamais.

— C'est ça, s'esclaffa Carter. J'ai reçu un coup de fil. C'est pour une certaine Yasmine... Elle vient d'Israël.

Ces coups de fils me rendaient riche, mais ils me rappelaient aussi le monde dans lequel nous vivions. Il y avait des hommes cruels à tous les coins de rue. Rien ne pourrait vaincre le mal.

— Quand ?

— Ce soir. Tu peux y aller, non ?

Avais-je le choix ?

— Oui.

— Très bien. Je t'envoie une photo. Ses parents sont dans tous leurs états.

— Et c'est bien normal.

Si une femme de ma famille se retrouvait dans cette situation, je ne trouverais pas le sommeil.

— Combien ?

— Quinze millions.

Cela faisait sept et demi chacun. Je n'aurais à faire ça que dix fois pour récupérer l'argent que j'avais dépensé en achetant Muse. Je me sortais d'une mouise particulièrement coûteuse.

— Très bien.

— Tu me diras comment ça s'est passé.

— Attends. Je dois déposer Yasmine chez toi.

— Chez moi ? demanda-t-il d'un ton incrédule. Ce n'est pas comme ça que ça marche. J'ai pris une des gamines à cause de ta situation...

— Muse vit avec moi, désormais. Et je ne veux pas d'une autre femme dans la maison. Une, ça me suffit.

— Mais Muse n'est pas n'importe quelle femme. C'est ta femme...

— Je risque ma peau en me pointant là-bas sans arme et sans équipe de sécurité. C'est le moins que tu puisses faire, Carter.

Il soupira au téléphone.

— D'accord.

— Ciao.

Je raccrochai et jetai le téléphone sur la table basse. Je regardai par la fenêtre, soudain avide d'un cigare. J'adorais inspirer la fumée dans mes poumons et laisser mon corps absorber la nicotine. Je n'étais pas une lavette qui obéissait à Muse au doigt et à l'œil, mais je savais qu'elle me l'arracherait des mains dès qu'elle me verrait avec.

Je ne pourrais même pas en profiter.

Muse s'approcha par derrière et laissa ses mains glisser sur mon torse. Elle se mit sur la pointe des pieds et sema des baisers sur ma nuque.

Je fermai les yeux, chérissant ses lèvres sur ma peau tiède. Son souffle me réchauffait, érotique et merveilleux. Ma main trouva la sienne, et je tordis le cou pour qu'elle puisse m'embrasser à sa guise.

C'était tellement mieux qu'un cigare...

Elle se redressa derrière moi et baissa les mains.

— Tu vas quelque part, ce soir ?

Elle m'avait donc entendu.

— Oui.

Ses mains se posèrent sur mes épaules et commencèrent à masser mes muscles.

— Je viens aussi ?

Elle ne devait pas savoir où j'allais, si elle posait cette question.

— Non, je vais aux enchères.

Elle s'immobilisa.

— Tu vas acheter quelqu'un ?

— Oui.

— Je vois..., dit-elle en reprenant son massage. Qui est-ce, cette fois ?

— Une israélienne. Je ne sais pas grand-chose sur elle.

— Elle va rester ici ?

— Non, elle ira chez Carter.

— La pauvre. Elle doit être terrifiée.

Elles étaient toutes terrifiées.

— Ton père est au courant ?

Il n'avait pas le moindre soupçon. Personne dans la famille ne savait rien. Mon père m'en aurait voulu de tremper dans un tel milieu, et ma mère me haïrait si elle savait que je sauvais des femmes contre de l'argent. Mon oncle Cane ne serait pas ravi non plus.

— Non.

— Tu fais ça depuis combien de temps ?

— Depuis cinq ans. Depuis que mon père m'a parlé de ma tante Vanessa.

— J'admire ce que tu fais, mais je pense que c'est trop dangereux..., dit-elle en contournant le canapé pour s'asseoir à côté de moi. Ces gens sont des démons, Conway.

Nous étions tous des démons, à l'intérieur.

— Tout ira bien.

Elle semblait terrifiée.

— Je peux attendre dans la voiture ?

— Absolument pas.

Je ne voulais pas d'elle dans les parages.

— Je peux attendre dans ton appartement ?

— Non.

— Conway...

— Tu restes ici. Point final.

Elle ferma la bouche, mais son regard témoignait de sa déception.

— Si tu penses que je vais te laisser retourner dans cet endroit, tu es folle.

L'affection de ses baisers s'était évaporée, et je ne sentais plus ses lèvres sur ma peau. Je m'emparai d'un paquet de cigares sur la table.

— Conway...

Je la fixai d'un regard incrédule, n'en croyant pas mes oreilles.

— Muse, ne me défie pas.

— Ne me défie pas non plus, répondit-elle. Tu ne veux pas que je t'accompagne aux enchères, très bien. Mais je ne veux plus voir ça, ajouta-t-elle en agitant les cigares sous mon nez. Tant que je vivrai dans cette maison, ils sont interdits.

— C'est ma maison, au cas où tu l'aurais oublié.

— Et je suis la maîtresse de maison.

Elle sortit les cigares de la boîte et les plongea dans un verre d'eau, ce qui les détruisit instantanément.

— Pas de cigares.

Elle s'éloigna en trotinant, se déhanchant avec insolence.

Je fixai son derrière, tandis qu'elle retournait dans la chambre. J'adorais son insolence. Quand elle fut partie, je me retournai vers les cigares que je fumais avec Carter chaque fois qu'il passait me voir. Quand elle voulait vraiment quelque chose, elle se battait pour l'avoir. Comme les cigares. Mais elle se souciait tout particulièrement de mon bien. Elle voulait que je sois en bonne santé, plus que toute autre chose, même si cela signifiait me tenir tête.

Pour une raison que je ne comprenais pas, ça m'excitait.

JE PRIS L'ENTRÉE SECRÈTE POUR DESCENDRE DANS LE SOUS-SOL DE L'OPÉRA. On me fouilla à l'entrée, palpant mon corps à la recherche de flingues ou de couteaux. Quand ils furent satisfaits, ils me laissèrent passer.

Suivant le tapis rouge, j'entrai dans la salle sombre où étaient assis tous les acheteurs. Une serveuse topless marchait entre les tables pour prendre les commandes de boissons, ses seins énormes lui valant des pourboires de même calibre.

Je m'assis à ma table habituelle et ne regardai pas les hommes autour de moi.

C'était la règle.

Pas de contact visuel. Pas de regard fixe. Pas d'identification.

Tout ce qui se passerait ici ne sortirait pas de cette pièce. Si je voyais un homme politique connu ou une célébrité, je n'avais pas le droit d'en parler. Dans le cas contraire, je serais expulsé à vie et je devrais payer une amende salée.

La fille aux gros seins s'approcha avec mon verre sur un plateau.

— Scotch avec des glaçons, c'est ça ?

— Oui, répondis-je sans la regarder.

— Et deux cigares, ajouta-t-elle en les posant sur la table.

Je n'aurais jamais reluqué ses seins, quelles que soient les circonstances, mais, maintenant, le simple fait de les apercevoir me mettait mal à l'aise. Regarder, ce n'était pas tromper, mais j'avais l'impression de manquer de respect à Muse. Pourquoi regarderais-je les seins d'une femme alors que j'avais de parfaits exemplaires qui m'attendaient à la maison ? Muse avait de l'affection et du respect pour moi. Elle ne reviendrait jamais ici, donc elle ne saurait jamais que j'avais regardé...

Mais elle voulait que je sois honorable... Et que je ne fume pas.

— Je n'ai pas besoin des cigares, dis-je en buvant mon scotch.

— Très bien.

Elle les rangea dans son tablier et partit servir d'autres hommes.

De la fumée emplissait la pièce et me rentrait dans les poumons. Aussi tentante soit-elle, je fis de mon mieux pour l'oublier.

Un autre homme entra et s'assit à la table à côté de la mienne. Comme il était dans mon champ de vision, je remarquai qu'il portait une veste en cuir noir sur une tenue de même couleur. Ses manches étaient retroussées, révélant des avant-bras tatoués. Il ne s'était pas rasé depuis des jours, et un chaume ombrait ses joues. Les yeux sombres et les cheveux noirs, il

ressemblait au stéréotype de l'Italien.

Je ne le connaissais pas.

Les femmes furent conduites sur la scène, attachées et nues. Puis les enchères furent ouvertes.

Je les fixai du regard parce que c'était ce que l'on attendait de moi. Tremblantes et effrayées, elles n'avaient rien de désirable. Elles m'évoquaient des brebis innocentes envoyées à l'abattoir. Les gens pensaient qu'elles étaient trop bêtes pour comprendre ce qui leur arrivait, mais c'était faux. Elles savaient qu'elles seraient traitées avec cruauté, avant d'être noyées ou abattues d'une balle entre les yeux.

Yasmine était au milieu. C'était une fille élancée aux yeux de biche. Elle semblait bien trop jeune pour être là. Elle ne devait pas avoir dix-huit ans, et cela ne rendait cette situation que plus écœurante. Les hommes payeraient cher pour l'avoir.

Les enchères commencèrent.

Une des femmes parmi les premières était particulièrement belle, et les enchères durèrent plus longtemps que d'habitude. Mais un connard finit par la gagner, en lançant un sourire victorieux et cruel. La vente se poursuivit en passant à une autre femme-objet, parce que ces démons n'avaient plus rien d'humain.

Le seul homme qui n'enchérissait pas était celui dont j'avais remarqué la présence. Il était assis, les chevilles croisées, une main sur sa bière. Il ne fit même pas mine de tendre la main vers son ardoise.

J'espérais qu'il ne voulait pas acheter Yasmine.

La plupart des hommes du milieu était plus âgés – quarante, cinquante ou même soixante ans. Ils étaient grotesques, et c'était certainement pour cela qu'ils devaient acheter une femme pour se satisfaire.

Mais le type en blouson de cuir était différent.

Il était jeune, beau et visiblement riche.

Qui était-il ?

Ce fut le tour de Yasmine.

Je levai mon ardoise.

— Cinq cent mille.

Je commençai petit pour que personne ne soupçonne rien.

Elle atteignit rapidement les deux millions. Puis cela passa à quatre, sept, dix...

— Quinze millions.

Je baissai mon ardoise. J'avais dépensé cent millions sur Muse quelques mois plus tôt. Le montant n'étonnerait personne.

Il n'y eut pas d'enchères supplémentaires.

— Vendue à M. Barsetti.

Il restait une dernière fille sur la scène, et les enchères recommencèrent.

M. Blouson de Cuir n'enchérit pas non plus.

S'il n'était pas venu acheter une femme, que faisait-il ici ?

Était-il venu espionner ? Était-il de la police fédérale ? C'était peu probable. Il n'aurait pas passé les vérifications d'usage s'il n'était pas clean.

La dernière fille fut vendue. Ce fut alors que l'homme des Skull Kings sur la scène se tourna vers Blouson de Cuir.

— Tu n'as pas trouvé de fille à ton goût, Bones ?

Je n'avais jamais eu si froid de toute ma vie.

Mon cœur cessa de battre dans ma poitrine, et cela n'arrivait jamais, pas même pour Muse.

J'étais aussi malade que furieux.

Bones ? Avais-je bien entendu ?

Mon père m'avait dit que les Barsetti avaient été en guerre contre Bones, un marchand d'armes qui vendait des flingues illégaux. Mon père n'était pas rentré dans les détails. Il ne m'avait jamais dit comment mes grands-parents étaient morts. Mais il m'avait donné le nom de l'homme qui avait tué ma tante, l'homme que mon père lui-même avait tué avant ma naissance.

Il s'appelait Bones.

Mais ce type avait mon âge, peut-être un peu plus.

Était-ce une coïncidence ?

Pouvait-il y avoir un autre homme portant ce nom dans ce milieu ?

L'homme but sa bière, avant de s'essuyer la bouche avec sa manche. Il esquissa un sourire paresseux, plein d'une assurance presque insolente.

Plus insolente encore que la mienne.

Il répondit enfin :

— Nan. Je ne suis pas assez bien pour elles.

YASMINE SANGLOTAIT QUAND JE LA TIRAI EN DIRECTION DE MON SUV, QUI était garé sur le trottoir. Elle portait un jogging et un tee-shirt que j'avais

apportés avec moi. Il était difficile de conduire une femme nue vers ma voiture en public, même dans l'obscurité. La police regardait ailleurs, mais nous faisons attention à ne pas nous faire remarquer.

J'entrai dans la voiture et démarrai.

Des larmes roulaient sur ses joues. Elle pleurait si fort qu'elle arrivait à peine à respirer.

C'était le bruit le plus agaçant que je connaisse.

Muse n'avait pas pleuré. Elle avait gardé sa dignité. Elle n'avait pas accepté la défaite, même quand elle n'avait plus eu le choix. Je la respectais pour cela.

Je ne supportais pas ces pleurnicheries.

— Calme-toi, Yasmine. Tout ira bien.

Elle pleura de plus belle.

Dieu, que ce bruit me cassait les oreilles !

Je sortis un couteau du vide-poche et coupai ses liens.

— Écoute, je ne vais pas te faire de mal. Je ne vais pas te toucher. Tout ira bien.

Elle frotta la peau endolorie de ses poignets et me regarda d'un air hésitant. Enfin, elle avait cessé de pleurer.

Elle aurait dû sauter de la voiture ou m'attaquer.

Je fus déçu quelle n'essaye même pas. Les femmes devraient apprendre à se battre et à se défendre. C'était ce que mon père avait enseigné à Vanessa quand elle était adolescente.

— Tes parents m'ont payé pour te sortir de là. Je vais te déposer chez mon cousin, et tu vas rester là quelque temps. Quand on t'aura oublié, nous te renverrons en Israël.

J'étais soulagé que mon équipe technique ait installé des mesures de sécurité dans ma voiture. Je pouvais parler librement tout en conduisant.

— Mais vous avez dépensé tellement d'argent...

— Pas moi. Tes parents.

— Oh, merci ! dit-elle en enfouissant son visage entre ses mains et en inspirant profondément. Merci... Merci. Je n'avais jamais eu si peur.

— Ne me remercie pas. Tes parents m'ont payé grassement.

Je ne moquais bien de la consoler : j'avais d'autres chats à fouetter. Je ne pensais plus qu'à l'homme qui se faisait appeler Bones. C'était un connard arrogant. Il ne me plaisait pas. Quelque chose me disait qu'il était ignoble.

Je me garai devant chez Carter et entrai.

— Tu ne frappes plus ? demanda Carter dans le vestibule, vêtu d'un jogging.

Il était aussi musclé que moi. Il avait cette carrure typiquement Barsetti qui donnait envie à toutes les femmes de lui sauter dessus.

Yasmine détourna aussitôt le regard, comme si la vue de son torse nu lui était interdite.

— Enfile un tee-shirt, ducon, dis-je en conduisant Yasmine dans le salon. Elle a seize ans.

— Tu n'avais qu'à frapper, ducon, rétorqua Carter en enfilant un tee-shirt qui traînait sur le canapé. Je me serais habillé.

— Tu savais que je venais.

— Peu importe.

Il fit courir ses doigts entre ses cheveux humides. Visiblement, il sortait tout juste de la douche.

— Alors, ça s'est passé comment ?

— Comme d'habitude.

Je me tournai vers Yasmine.

— Tu dois avoir faim, non ?

Elle hocha la tête.

— Carter, tu as de quoi manger ? demandai-je.

— Ouais, répondit-il en indiquant la cuisine de la tête. Il y a un sandwich dans la cuisine, mais tu peux prendre ce que tu veux.

Yasmine s'éloigna lentement vers la cuisine. Quand elle fut hors de portée de voix, je me retournai vers Carter.

— Mais il s'est passé un truc étrange, dis-je. Et tu ne vas pas me croire.

Il croisa les bras sur son torse.

— On va voir.

— Il y avait un type, un jeune, ce soir. Je ne l'avais jamais vu de ma vie. Beau, arrogant...

— Arrête de mater les mecs et viens-en au fait.

Je plissai les yeux.

— J'ai remarqué qu'il n'était pas à sa place. Et il n'a enchéri sur aucune femme.

Carter se raidit, soudain suspicieux.

— Pas une ?

— Non. Et pourtant, il y avait de quoi faire, ce soir. Mais le Skull King qui menait les enchères lui a parlé. Il s'appelle Bones.

Comme moi quand j'avais entendu ce nom, Carter pâlit. Son visage prit une teinte laiteuse. Même ses lèvres perdirent leur couleur. Ses yeux se dilatèrent comme sous une lumière vive. Carter baissa les bras et poussa un grand soupir.

— Tu es sûr ?

— Certain, bordel.

— Il sait qui tu es ?

— Le Skull King a balancé mon nom, mais je ne l'ai pas vu réagir.

— Bones... Ce n'est pas possible. Comment cela pourrait-il être son nom ?

— Je ne comprends pas non plus.

— Un lien de parenté ? demanda Carter.

Je secouai la tête.

— Mon père m'a dit que Bones n'avait pas d'enfant.

— Il ne le connaissait peut-être pas. Peut-être que sa maîtresse était enceinte. Bones est mort, et elle a donné au fils le nom de son père.

— J'imagine que c'est possible...

— Ou alors, c'est un dingue qui veut ressembler à Bones.

— C'est possible aussi, dis-je à voix basse.

— C'est peut-être une coïncidence. Le nom lui plaît, et c'est tout.

Je secouai la tête.

— C'est peu probable. Quand on fréquente ce milieu, il n'y a pas de coïncidences.

Carter fit un pas de côté et se frotta le visage avec la main.

— Merde...

— On devrait en parler à nos pères ?

— Tu plaisantes ? demanda-t-il. Comment leur en parler sans leur expliquer où tu as eu cette information ?

— On pourrait leur dit la vérité.

Il secoua la tête.

— Ils nous casseraient la gueule.

— Sans doute.

Ce n'était pas comme si nous ne le méritions pas. Mon père serait déçu s'il apprenait ce que je faisais dans les coulisses.

— Alors le type ne t'a même pas regardé ? demanda-t-il avec incrédulité. Barsetti, ça ne lui disait rien ?

— On dirait.

— Mais s'il n'a pas acheté de femme, il était peut-être là pour t'espionner.

— Comment aurait-il su que je venais ? Je ne savais pas que j'y allais avant cet après-midi.

— Peut-être qu'il vient à toutes les enchères dans l'espoir de tomber sur toi.

Mon sang se glaça dans mes veines.

— Je ne fais pas confiance à ce nom, Conway. Un type qui porte ce nom... C'est forcément un ennemi des Barsetti.

— Je sais.

L'homme n'avait pas volontairement donné son nom. C'était le membre des Skull Kings qui l'avait révélé. Il n'avait pas eu l'air menaçant, mais tous les hommes qui fréquentaient ces enchères étaient riches et violents. Si nous nous retrouvions tous enfermés dans la même pièce, personne n'en sortirait vivant.

— La prochaine étape, c'est d'en parler à nos pères.

— Je ne sais pas... On doit y réfléchir.

— Je pense qu'ils ont le droit de savoir. Ils pensent que Bones n'a personne pour le venger.

— Ce type a eu trente ans pour venger son père, mais il n'a rien fait.

— Il n'était sans doute pas assez vieux, jusqu'à maintenant.

— On s'imagine qu'ils ont un lien de parenté, alors qu'on n'en sait rien, répondit Carter. Je ne veux pas déranger nos pères avant d'avoir une bonne raison de le faire. Et je ne passerai pas aux aveux pour de simples soupçons. Sinon on va les énerver pour rien.

— Alors qu'est-ce qu'on fait ? demandai-je. Tu vas faire des recherches ?

— Ouais, je vais me renseigner, répondit Carter. Mais je vais faire ça discrètement. Je ne voudrais pas attirer l'attention et le provoquer inutilement.

— Tu as raison.

Je glissai les mains dans mes poches. Malgré les événements de la nuit, j'étais pressé de retrouver Muse à la maison. Je voulais tout lui raconter, lui faire l'amour avec la tête entre ses seins, puis m'endormir.

— Tiens-moi au courant.

— Promis.

J'étais sur le point de partir quand mon téléphone vibra à la réception d'un message. En le sortant de ma poche, je vis le nom de Muse sur l'écran.

Je suis désolée de te déranger, mais il est quatre heures et tu n'es toujours pas rentré... Dis-moi que tu vas bien.

Elle ne m'envoyait pas ce message parce qu'elle se demandait si je batifolais avec une autre femme. Elle voulait juste savoir si j'allais bien et si je n'avais pas été arrêté par les Skull Kings. Des mois plus tôt, j'aurais été agacé par sa question. Mais je savais que Muse tenait vraiment à moi.

Carter baissa les yeux vers mon téléphone et sourit.

— Retourne chez toi retrouver ton épouse.

Je ne pris pas la peine de répondre. Je sortis de la maison et entrai dans la voiture. Avant de démarrer, j'envoyai tout de même un message à Muse. *Je serai là dans trente minutes.*

Merci.

EN ENTRANT DANS LA CHAMBRE, JE LA TROUVAI ASSISE SUR LE LIT. ELLE était prête à dormir, démaquillée et vêtue d'un de mes tee-shirts. Ses longs cheveux bruns étaient ramenés sur une épaule. Malgré sa fatigue évidente, elle s'anima dès qu'elle me vit passer la porte.

— Je suis contente que tu sois enfin rentré.

Je tirai sur ma cravate et laissai tomber ma veste par terre. Je marchai vers le lit et me penchai pour l'embrasser sur la bouche. C'était un baiser rapide, comme celui qu'un mari donnerait à sa femme à son retour du bureau.

— Je suis étonné que tu sois toujours réveillée.

Mes vêtements s'empilèrent par terre jusqu'à ce que je me retrouve en boxer.

— Je ne pouvais pas dormir...

Je levai la couverture et me glissai dans le lit à côté d'elle.

— Le décalage horaire ?

— Non.

Elle se blottit immédiatement contre moi, comme si elle ne m'avait pas vu depuis des jours.

— Je ne peux pas dormir quand tu n'es pas là, murmura-t-elle contre mon torse, ses cheveux balayant mon bras.

Je la fixai du regard, voyant la sincérité dans ses yeux. J'avais été pressé de rentrer à la maison, mais le fait de savoir qu'elle m'avait attendu me

rendait encore plus impatient. J'étais un homme solitaire et je n'aimais pas rendre de comptes à qui que ce soit, mais il était agréable de trouver quelqu'un à la maison en rentrant chez soi.

— Je suis là, maintenant.

— Je sais, dit-elle en soupirant. Et maintenant, je suis heureuse...

J'éteignis la lampe de chevet, plongeant la chambre dans l'obscurité. Je laissai les ténèbres nous envelopper et l'écoutai respirer. J'avais beaucoup de choses à lui dire, mais je savourais notre confortable intimité.

Sa main caressa mon torse, ses doigts m'effleurant à peine.

— Ça s'est bien passé ?

— Oui. J'ai déposé Yasmine chez Carter. Elle est très jeune. Je suis content qu'elle rentre chez elle.

— Moi aussi.

J'envisageai de lui parler de Bones, mais elle était si paisible que je ne voulais pas la bouleverser. Moi qui n'avais jamais voulu protéger personne, je voulais envelopper cette femme dans une bulle féérique. Je voulais qu'elle ne connaisse jamais les horreurs qui se déroulaient hors de mon domaine, qu'elle soit heureuse et en sécurité à mes côtés, ignorant tout ce qui pouvait lui faire du mal en dehors de ces murs – sans moi pour veiller sur elle.

Je gardai ce que je savais pour moi.

Avec les doigts, je lui soulevai le menton pour la regarder dans les yeux.

— Fais-moi l'amour, Muse.

Elle entrouvrit ses lèvres charnues, me montrant ses jolies petites dents. Un soupir lui échappa, réchauffant mes lèvres quand il toucha mon visage. Elle tourna sa bouche vers mon torse brûlant et sema des baisers partout sur mes muscles saillants. Puis elle grimpa sur moi et s'installa à califourchon.

— Montre-moi à quel point je t'ai manqué.

Elle baissa mon boxer jusqu'à libérer ma queue et glissa son string sur le côté pour me permettre de la pénétrer. Elle guida mon gland vers l'entrée de son tunnel, puis s'assit lentement sur mes hanches. En se mordillant la lèvre inférieure, elle prit ma queue en elle. Quand elle fut arrivée au bout, elle resta immobile quelques secondes pour s'habituer.

Je posai les mains sur ses hanches.

— Pas de tee-shirt.

Elle le passa par-dessus sa tête, révélant ses seins parfaits.

— Beaucoup mieux...

Mes mains pétrirent sa poitrine rebondie pour sentir ses tétons et sa peau

douce. Je jouai avec ses seins, les massant avec ardeur. Tout était parfait chez elle, de sa poitrine à la courbe de sa lèvre inférieure.

Elle commença à bouger, s'empalant en rythme sur ma queue. Elle bougeait avec régularité, expirant chaque fois qu'elle prenait mon membre en elle. Sa respiration était rauque, pleine de désir.

Je guidai ses hanches avec les mains, lui montrant comment frotter son clitoris sur mon pubis.

Elle soufflait de plus en plus fort, les mains cramponnées à mes épaules pour garder l'équilibre.

— Tu m'as manqué...

— Ah oui ? demandai-je en repoussant les cheveux qui tombaient devant son visage. Beaucoup ?

— Énormément...

Elle posa son front sur le mien.

— Tu ne peux pas dormir sans moi ?

— Non...

Sans cesser de bouger, elle se mordilla la lèvre inférieure. Elle me prenait comme une championne, son tunnel étroit parfait pour ma grosse queue.

— Pourquoi ?

— Je... Je ne sais pas.

Je commençai à me déhancher sous elle, poussant mon engin en elle.

— Si, tu le sais. Dis-moi.

— C'est juste que... Avec toi, je me sens en sécurité.

Ma queue palpita en entendant sa réponse.

— Tu es toujours en sécurité avec moi.

Ses ongles commencèrent à s'enfoncer dans ma peau. Elle frottait avec ardeur son clitoris contre mon os pelvien, et les sensations faisaient trembler son corps. Elle succombait au désir, à la contraction de sa chatte autour de mon membre.

— Et tu as besoin de sentir ma semence en toi, n'est-ce pas ?

Mes lèvres dévorèrent son cou, la couvrant de baisers et de douces morsures. Je roulai des hanches sous elle, à son rythme, nos deux corps ondulant l'un contre l'autre.

— Oui...

Cramponnée à moi, elle posa son front sur le mien. Elle jouit alors en comprimant si fort ma queue que je crus qu'elle allait l'écraser. De la sueur dégoulinait de son cou entre ses seins sublimes, et ses paupières se firent

lourdes sous l'effet de l'extase. Elle jouit en poussant d'interminables gémissements, qui se répercutèrent dans la pièce, faisant résonner sa voix hypnotique.

Je la regardai faire, adorant que ses yeux soient rivés dans les miens, tandis qu'elle se délectait de chaque seconde de son orgasme. Ma grosse queue faisait bien son travail et lui donnait toujours du plaisir. Je n'avais jamais été aussi satisfait de voir une femme jouir. Son plaisir me donnait du plaisir. Je l'aurais fait grimper aux rideaux toutes les nuits sans jamais jouir de mon côté simplement pour être en elle.

Elle planta ses ongles dans mes épaules et continua de se déhancher.

— Donne-moi tout ce que tu as, Conway.

Je serrai sa taille si fort que je crus la briser en deux. Mes pouces étaient enfoncés dans sa cage thoracique, et ma queue palpita en elle.

— Tu veux me sentir en toi, Muse ?

— S'il te plaît...

Elle se déhancha de plus belle, en agitant ses seins sublimes devant mon visage.

Je serrai la mâchoire, et mes bourses se contractèrent. Je sentis mon orgasme poindre, enflammer mes nerfs et mes veines. Ma queue brûla, puis mon gland explosa.

— Putain...

Je la fis claquer contre mon entrejambe, emplantant sa petite chatte étroite de mon foutre. Je lui donnai jusqu'à la dernière goutte de ma jouissance, le visage enfoui entre ses seins, mes fluides se mêlant aux siens.

C'était tellement bon...

J'embrassai la vallée entre ses seins et suçai ses tétons, excité par ma jouissance. J'avais passé une longue nuit dans le milieu criminel mais, dès que j'étais rentré à la maison, j'avais laissé toutes ces histoires sur le pas de la porte. Je ne pensais plus qu'à faire l'amour à ma femme, pas à ma haine.

Elle resta assise sur mes genoux, ma queue ramollissant en elle. Ses mains couraient sur mon torse, ses caresses très douces, comme pour se faire pardonner ses griffures. Maintenant, j'étais à la maison, et elle était satisfaite. Nous pouvions tous deux nous endormir. Mais elle resta assise sur mon bassin.

— J'en veux plus.

J'empoignai ses fesses et les pétris sous mes doigts.

— Plus de quoi ?

Elle posa son front sur le mien, ses seins écrasés sur mon torse.
— Plus de toi.

JE TRAVAILLAIS DANS MON BUREAU ET PARCOURAIS LES RAPPORTS DE NICOLE. Androssi faisait maintenant partie de l'équipe de production, mais il n'avait pas obtenu l'exclusivité. Nous partagions le travail entre deux usines différentes, car j'avais bien trop de commandes.

J'emmerdais Androssi.

Les précommandes montaient en flèche partout dans le monde, de la Russie à l'Australie.

J'avais doublé ma meilleure semaine.

Je déjeunai dans mon bureau et continuai de travailler jusqu'à deux heures de l'après-midi, quand je perdis mon intérêt. Je marchai vers la fenêtre et regardai les écuries au loin. D'ici, je voyais les chevaux et Muse allant et venant, avec une botte de foin ou de paille dans les bras.

Quand je la regardais, tout ce que j'avais accompli semblait très insignifiant.

Le fait d'avoir égalé et surpassé ma meilleure semaine était important parce que cela reflétait mon talent. L'argent n'avait plus autant d'importance à mes yeux – j'en avais tellement. Maintenant que Muse faisait partie de ma vie, je me souciais plus de ma réputation que de l'épaisseur de mon portefeuille.

Muse ne pensait pas à l'argent.

Elle était plus impressionnée par la manière dont les gens la traitaient, par l'amour que ma famille lui portait.

Je la fixai du regard par la fenêtre encore quelques minutes, l'observant mettre du cœur à l'ouvrage malgré l'humidité. Elle avait choisi un boulot difficile, mais elle ne se plaignait pas.

Elle adorait ça.

Mon père la respectait de travailler si dur, et moi aussi.

Il lui serait facile de se prélasser à côté de la piscine à longueur de temps et d'aller faire du shopping.

Mais ce n'était pas ce qu'elle voulait.

C'était moi qu'elle voulait.

J'entrai dans les écuries où elle travaillait, et je vis de près le short en jean qu'elle portait. Court et sale, il mettait en valeur ses longues jambes bronzées et ses bottes. Sa chemise à carreaux était nouée autour de sa taille, et elle portait un Stetson blanc.

Putain, ce qu'elle était baisable.

Je m'approchai derrière elle, les yeux sur son cul ferme et rebondi.

— Muse.

Elle se retourna vivement, un grand sourire aux lèvres.

— Qu'est-ce qui t'amène ici ? demanda-t-elle en remontant son chapeau, révélant son visage.

Démaquillée, les joues sales, elle était naturellement parfaite.

— Toi.

Elle était ma seule raison de faire quoi que ce soit, ces jours-ci.

— Moi ? répéta-t-elle en se hissant sur la pointe des pieds pour m'embrasser sur la bouche. Quelle bonne surprise ! Mais je travaille. Je dois nourrir et bouchonner les chevaux.

— Tu ne peux pas faire une pause pour moi ? demandai-je.

— Peut-être une petite, répondit-elle en caressant mes avant-bras noueux.

Qu'est-ce que tu avais en tête ?

— Je me demandais si tu voulais monter à cheval avec moi. Il y a un joli sentier en face du domaine qui sillonne les collines et serpente entre les chênes, jusqu'à un bel endroit où nous pourrions dîner au coucher du soleil.

Son travail dans les écuries dut lui paraître soudain insignifiant, parce qu'elle s'exclama :

— Vraiment ?

— Ouais.

Je ne pus me retenir de sourire. Sa joie était toujours contagieuse. Je l'attrapais comme un rhume.

— J'adorerais ça !

— Très bien. Je vais dire à Dante de nous emballer le dîner, et nous partirons dans une heure.

— J'aurai mon propre cheval ?

— Si tu veux. Ou alors nous prendrons tous les deux Carbine.

— Humm... Je pourrais avoir ma propre monture, ou bien me blottir contre un homme sublime pendant toute la promenade. Je vais y réfléchir...

Mon sourire s'élargit.

— Un homme sublime, répétai-je, rêveur.

— Putain, oui.
J'étouffai un rire.
— Tu me diras quand tu auras décidé.

J'ATTACHAI LE PIQUE-NIQUE À LA SELLE DE CARBINE ET ME HISSAI SUR SON dos. Je m'assis le plus près possible du pommeau, puis tendis la main à Muse.

— Tu penses qu'il peut nous porter tous les deux ?

Je levai les yeux au ciel.

— Tu ne pèses rien, Muse.

— Mais tu pèses presque cent kilos.

— Carbine pourrait en porter dix comme moi. Ça ira.

Elle accepta enfin ma main et se hissa en selle derrière moi. Ses bras s'enroulèrent autour de ma taille, et elle posa le menton sur mon épaule.

— Je suis tout excitée !

Je fis claquer ma langue et conduisis Carbine jusqu'au portail, puis sur la route. Nous la traversâmes au pas, jusqu'à un sentier de terre où nous commençâmes notre promenade. Les champs étaient dorés, et la brise plus fraîche maintenant que l'automne approchait. Muse et moi profitâmes du silence et des beaux paysages. Une fois au sommet de la colline, nous pûmes voir Vérone en contrebas.

— Oh..., souffla-t-elle. C'est si beau...

Visiter New York m'avait fait comprendre la chance que j'avais de vivre ici : de l'air propre et frais, de grands espaces et du silence. J'étais entouré de beauté naturelle, de champs cultivés depuis des milliers d'années. Vérone était une des plus anciennes villes d'Italie – et elle était au pas de ma porte.

Nous chevauchâmes une trentaine de minutes avant d'atteindre l'endroit que je cherchais. Un chêne se dressait au sommet d'une colline, ses larges branches jetant une ombre parfaite pour nous protéger de la chaleur. J'arrêtai Carbine et aidai Muse à descendre, avant de mettre à mon tour pied à terre.

Muse contourna Carbine, toujours vêtue d'un short en jean et d'un tee-shirt, ses cheveux bouclés balayant son dos. Elle s'approcha de l'arbre et admira les rayons de lumière filtrant à travers les branches. Elle ressemblait à une fleur poussée sur la colline. Même quand elle faisait les gestes les plus banals, elle était sublime.

Je la regardai un moment, avant de déplier la couverture et de l'étendre sur l'herbe. J'attrapai ensuite le sac de nourriture, contenant un dîner froid et des pains de glace pour le conserver. Je le posai sur la couverture avant de m'asseoir.

— Carbine doit être attaché ? demanda Muse. Il est si grincheux aux écuries.

— Il se débrouillera.

C'était un cheval maussade, mais il m'obéissait toujours. Il ne s'éloignait jamais beaucoup, comme si nos esprits étaient liés d'une manière peu commune entre un homme et un cheval.

Muse s'assit à côté de moi et déballa le dîner que Dante nous avait préparé. Tout était dans des boîtes en plastique, les différents ingrédients séparés par des compartiments. Il y avait aussi de l'argenterie et des bouteilles d'eau. Je n'avais pas apporté de vin parce que ç'aurait été trop d'effort.

Muse admirait Vérone et sa belle architecture, étincelante sous le soleil.

— Quand j'ai déjeuné avec ta mère, elle m'a montré le balcon de Juliette. J'étais passé plusieurs fois devant, mais sans jamais prendre le temps de le regarder.

— Qu'en as-tu pensé ?

— C'était vraiment beau. C'est difficile d'imaginer quelque chose de si ancien... Tout est neuf en Amérique.

— Je vois ce que tu veux dire.

— Et tous ces gens qui laissent des lettres, même des hommes. Tu as vu *Lettres à Juliette* ?

Je cessai de manger et lui adressai un regard d'incompréhension.

— Je ne suis pas sûr de savoir ce que c'est.

— C'est un film. Un film romantique.

Je retournai à mon dîner.

— J'ai l'air d'aimer les films romantiques ?

Elle me donna un coup de coude joueur.

— Ne sois pas comme ça.

Je lui rendis son coup de coude, plus doucement.

— Je ne me souviens même pas du dernier film que j'ai vu. Je ne regarde jamais la télévision, sauf pour les infos.

— Eh bien, c'est un film qui se passe à Vérone. Une femme découvre une lettre à laquelle Juliette n'a pas répondu, donc elle y répond elle-même.

L'histoire ne se résume pas à ça, mais c'est mignon. Le fait de voir l'endroit en personne... C'était incroyable.

— Je n'avais pas réalisé que l'endroit était si célèbre.

Je ressentis une pointe de culpabilité. Soudain, je me sentais bête de ne pas l'avoir emmenée. Elle était sans domicile quand elle était arrivée en Italie. Elle n'avait pas dû passer un très bon moment. J'aurais pu lui faire découvrir mon pays très différemment, si je n'avais pas été si absorbé par la conception de ma prochaine ligne.

— Je ne m'en souvenais pas, c'est ta mère qui m'en a parlé. J'avais oublié que c'était à Vérone. Quel endroit romantique...

— Même ici, on est à Vérone.

Ayant terminé le repas que Dante nous avait préparé, je mis sur le côté ma boîte en plastique. Les bras posés sur les genoux, je contemplai la ville qui s'étalait devant nous, regardant changer la lumière qui se reflétait sur les toits des vieux bâtiments.

Muse se tourna vers moi, un petit sourire aux lèvres.

— Je sais...

Elle mangea quelques bouchées supplémentaires.

— Je suis étonnée que Dante ait préparé un si bon repas. Les boîtes ont passé quarante-cinq minutes dans la sacoche, et tout est froid, mais c'est délicieux.

— Il a fait ses classes à l'institut culinaire de Milan.

— Je ne m'étonne plus de rien...

Elle mangea jusqu'à ce que sa boîte soit vide. Ensuite, elle referma le couvercle et la posa sur le côté.

Carbine broutait non loin, cherchant les brins d'herbe les plus verts, toujours à moins de quinze mètres de nous. C'était un cheval bien dressé, et il n'irait pas loin. Il avait du caractère et n'obéissait pas aux personnes qu'il ne connaissait pas bien, mais il était loyal à ceux qu'il aimait.

Assise à mes côtés, Muse replia ses genoux contre sa poitrine, ses cheveux bruns dansant au vent.

Le panorama était parfait, mais j'avais plus envie de la regarder, elle.

— Alors, qu'est-ce que l'avenir réserve à Conway Barsetti ? demanda-t-elle.

— Que veux-tu dire ?

Mon coude touchait le sien. Je portais un jean, un tee-shirt et, exceptionnellement, des bottes. Comme je passais le plus clair de mon temps

à l'intérieur, je portais toujours des chaussures de ville.

— Tu viens d'atteindre un nouveau sommet dans ta carrière. Est-ce que ça veut dire que tu vas retourner à l'atelier tout de suite ?

Le soleil commençait à se coucher, colorant les toits de nuances plus vives et intenses. À mesure qu'il plongerait sous l'horizon, il emporterait avec lui ses rayons. La lumière baissait déjà lentement.

— Je ne pense pas. Il est temps de faire une pause.

— Vraiment ? demanda-t-elle. Je ne pensais pas que tu étais du genre à faire une pause.

— J'ai plus de succès que la plupart des gens dans le monde. Je n'ai même pas trente ans. Mon père m'a conseillé de ralentir le rythme et de prendre le temps d'apprécier les bons moments. Le temps passe plus vite qu'on ne le pense, et emporte avec lui notre jeunesse.

— De bien sages paroles..., murmura-t-elle. Ton père a l'air de savoir de quoi il parle.

— Oui, il a toujours raison...

Même quand je préférais que ce ne soit pas le cas.

— Alors que vas-tu faire ? Rester assis à regarder la télévision ? Te trouver un passe-temps ?

— Non, répondit-il. Je n'ai qu'un passe-temps.

— Lequel ?

— Voyager. Je pensais partir en Grèce. J'ai un yacht et une villa à Santorin.

Son regard s'illumina comme un feu d'artifice, et son sourire était adorable.

— Ah, et tu avais l'intention d'emmener quelqu'un ? demanda-t-elle en pivotant de manière à écraser son sein contre mon épaule, sa main sur mon bras. Parce que je n'ai rien de prévu...

— Tu ne dois pas travailler aux écuries ?

Son sourire disparut.

— Marco peut s'en occuper en mon absence.

— Je ne sais pas...

J'allais faire durer le plaisir aussi longtemps que possible. J'adorais son enthousiasme, son excitation quand j'avais parlé du voyage. Passer l'après-midi sur mon yacht en mer Méditerranée pendant que cette belle femme se prélassait en bikini ? C'était ce que j'appelais des vacances réussies. Nous ferions vaciller le bateau, elle et moi.

— Et que feras-tu pour moi quand nous serons là-bas ?

Elle approcha son visage du mien, posant les mains sur les veines de mon front.

— Ce que tu voudras...

Excellente réponse.

Elle s'approcha encore plus et m'embrassa au coin des lèvres, effleurant ma barbe naissante. Mes poils étaient rêches, et j'aimais sentir sa bouche charnue les frotter.

— Je sais que tu n'as pas besoin d'inspiration en ce moment... Mais je peux faire d'autres choses.

— Tu as toute mon attention.

Elle continua à masser mon bras, ses lèvres s'attardant sur ma mâchoire.

— Je peux te donner du plaisir toutes les nuits. Je peux te sucer dans ton yacht, te laisser me baiser par derrière dans ta cabine... Tout ce que tu veux.

Elle avait de bons arguments.

— D'accord. Je veux bien t'emmener.

Elle sourit et serra mon avant-bras.

— Merci. J'ai toujours eu envie de voyager.

Je m'allongeai sur la couverture, lui faisant signe de s'étendre à mes côtés.

Elle s'exécuta, prenant instinctivement la même position que quand nous étions au lit ensemble. J'entourai sa taille d'un bras, et posai l'autre sur son genou. Mon pouce effleura la peau douce de sa cuisse et, dès qu'elle fut contre moi, l'odeur florale de ses cheveux inonda mes narines.

Nous ne pouvions plus voir la ville, mais le ciel était également très beau. Les couleurs du soleil couchant s'y mélangeaient, peignant un tableau à couper le souffle. Les étoiles émergeaient lentement, à mesure que l'obscurité s'emparait de l'espace infini.

Elle fit courir ses doigts sur mon torse.

— Merci de m'avoir emmenée ici.

— Je ne t'ai pas emmenée. Carbine t'a emmenée.

— Tu as très bien compris ce que je voulais dire, répondit-elle en gloussant. C'est très beau... J'adore m'allonger dans l'herbe et sentir le vent dans mes cheveux. Je n'avais pas compris à quel point j'aimais la nature avant de venir ici. Maintenant, je ne vois pas comment je pourrais passer ma vie ailleurs.

Ailleurs dans le monde ? Ou sans moi ?

Pourquoi diable me posais-je cette question ?

— New York ne te manque pas ?

— Pas vraiment, répondit-elle. J'adorais vivre là-bas, manger des tacos au beau milieu de la nuit quand j'étais étudiante, et prendre le métro pour aller partout en ville. New York a ses avantages. Mais, maintenant que j'ai vécu ici, je ne pense pas que je pourrais revenir en arrière. J'ai eu des mauvaises expériences en Italie, évidemment, mais je ne garde que les bons souvenirs.

— Ces bons souvenirs ont un rapport avec moi ? demandai-je en fixant le ciel du regard.

Les couleurs changeaient rapidement, passant de l'orange au rose, au bleu, au violet... La question m'était venue naturellement. Si j'avais pris un peu plus de temps pour réfléchir, je ne l'aurais jamais posée.

Elle s'assit et tourna la tête vers moi. Elle me dévisagea longuement, ses cheveux ramenés sur une épaule. Je tendis aussitôt la main vers sa nuque pour caresser ses petites mèches entre mes doigts. Je soulevai sa tête, le regard rivé sur le coin de sa bouche. Sa main glissa sur mon torse, puis se posa sur ma joue. Elle se pencha, déposant un doux baiser sur mes lèvres, aussi léger qu'un pétale de rose. Mais sa douceur ne dissimulait pas sa passion. Je ressentis toute son émotion dans son baiser, et ses doigts me serrèrent plus fort.

— Oui... Ils ont tous un rapport avec toi.

MES VALISES ÉTAIENT FAITES ET PRÊTES À ÊTRE CHARGÉES DANS LA VOITURE. Muse n'avait pas eu besoin d'autant de temps pour rassembler ses affaires, parce que j'avais demandé à Dante de lui acheter tout ce dont elle avait besoin. Elle avait beaucoup de tenues dans sa penderie, mais rien qui soit adapté à une croisière dans les îles grecques.

Le nom de Carter apparut sur l'écran de mon téléphone.

Je sortis de la chambre pour que les hommes puissent venir chercher nos affaires et les charger dans le coffre. J'entrai dans l'ancienne chambre de Muse, où elle avait dormi seule toutes les nuits. Cette époque semblait révolue depuis une éternité... Il m'était difficile de l'imaginer dormir ailleurs que dans mes bras.

Je décrochai.

— Qu'est-ce que tu as trouvé ?

Carter ne perdit pas de temps en bavardages et alla droit au but.

— Rien. J'ai posé des questions discrètement dans mes réseaux, mais personne ne parle. Et le fait que personne ne parle m'inquiète.

— Parce qu'ils ne te sont pas loyaux ?

— Ce n'est pas une question de loyauté. C'est une question de peur. Ils ont peur de ce type, c'est évident.

C'était troublant.

— Il doit y avoir un moyen de dénicher des infos sur lui. Quelqu'un doit savoir quelque chose.

— Ouais... Mais je ne veux pas éveiller les soupçons en posant trop de questions. Parfois, quand un homme essaye d'échapper à son destin, il ne fait que le provoquer.

— T'as mangé chinois ? demandai-je.

— Quoi ? s'étonna-t-il.

— On dirait un fortune cookie.

— La ferme, Con, siffla-t-il. C'est du sérieux.

— Et quand c'est du sérieux, c'est le meilleur moment de détendre l'atmosphère.

Il soupira au téléphone.

— Je ne sais pas quoi faire. Tu as des idées ?

Je connaissais quelques personnes dans le milieu. Mais je n'étais pas certain qu'ils sachent quoi que ce soit.

— Il y a bien quelqu'un qui sait forcément quelque chose.

— Qui ?

— Iron, le Skull King qui menait les enchères, l'autre nuit. Il l'a appelé par son nom.

— C'est vrai.

— Je pourrais peut-être lui poser des questions.

— Mais c'est dangereux, dit Carter. Si tu vas fouiner, il préviendra sûrement Bones que tu poses des questions.

Merde.

— Tu as raison.

— Il faut que ce soit quelqu'un d'autre qui lui tire les vers du nez. Il sera moins suspicieux.

— Comme qui ?

Je m'assis sur le lit et écoutai les hommes passer dans le couloir avec nos

bagages. Les pas de Muse suivirent quand elle descendit au rez-de-chaussée.

Carter réfléchit en silence. Quelques minutes passèrent sans qu'il ne dise rien.

— J'ai une idée, mais elle ne va pas te plaire.

— Alors je ne vais même pas prendre la peine de l'écouter.

Il m'ignora.

— Sapphire. Si une belle femme pose des questions, ils ne penseront pas à mal.

Je serrai immédiatement le poing.

— Tu as raison. C'est une idée ridicule, et je ne veux même pas perdre mon temps à en parler.

— Alors trouve-moi quelqu'un d'autre. Mais si une femme l'approche, il sera moins suspicieux.

— Comme qui ?

— Je ne sais pas... Il n'y a pas une serveuse, là-bas ?

Si, il y en avait une. Cynthia. Du moins, c'était le nom qu'elle se donnait.

— Ouais.

— Paye-la.

— C'est quand même risqué. Elle pourrait me balancer aux Skull Kings.

— Pas si tu la payes suffisamment. Dix mille, ça devrait suffire.

— Peut-être. Mais sa peur de la mort pourrait être plus puissante que le fric.

Les Skull Kings magouillaient en plein jour parce que personne n'était assez bête pour les emmerder. Ils étaient intouchables.

— Je pense qu'on devrait choisir une autre fille.

— Une pute ?

— Les Skull Kings ne baisent pas les putes.

— Alors Cynthia, c'est la seule solution.

Elle était la seule qui puisse s'en tirer à bon compte. Elle servait les hommes du milieu et il lui suffirait d'interroger Bones elle-même.

— Quand je rentrerai, j'irai lui parler.

— Quand tu rentreras d'où ? demanda-t-il.

— Sapphire et moi partons en Grèce.

— Tu plaisantes ? Dans un moment comme celui-ci ?

— J'ai terminé mon défilé, et j'ai besoin de prendre des vacances.

— Maintenant ? cracha-t-il. Mais il faut qu'on règle ça !

Je baissai les yeux vers ma montre, remarquant l'heure. Il était presque

huit heures du soir. Je partais à Santorin avec mon avion privé et pouvais donc repousser l'heure du départ.

— Je vais m'occuper de Cynthia ce soir, avant de partir. Je lui demanderai de me téléphoner quand elle en saura plus.

— D'accord, ça marche. Il y a justement une vente aux enchères ce soir.

— Alors j'irai.

— Tu n'auras qu'à enchérir sur une fille, mais ne l'achète pas. Ça ne devrait pas être louche.

— Ouais.

— Bon, tiens-moi au courant.

Il raccrocha.

Je glissai mon téléphone dans ma poche et me dirigeai vers le vestibule. Muse attendait, vêtue d'une longue robe bleue et d'un cardigan rose. Elle était déjà prête pour la Grèce, même si nous n'y serions pas tout de suite.

— Tout va bien ? demanda-t-elle.

Les hommes étant dans les parages, je ne pouvais lui répondre.

— Ouais. On va juste faire un crochet avant de partir.

JE ME GARAI DANS LE PARKING SOUTERRAIN, ET NOUS PRÎMES L'ASCENSEUR jusqu'à mon appartement, au dernier étage du bâtiment.

Muse était à mes côtés, son sac sous le bras.

— Qu'est-ce qu'on fait ici ?

— Il faut juste que je m'occupe de quelque chose en vitesse.

Les portes s'ouvrirent directement dans mon salon.

Muse entra et s'assit sur un des canapés. Elle n'alluma pas la télévision, ni n'attrapa de magazine sur la table. À sa manière d'attendre, elle pensait visiblement que je passais juste chercher quelque chose.

— J'aimerais que tu restes là quelques instants. Je reviens dans une heure.

Elle haussa les deux sourcils en même temps.

— Mais... Qu'est-ce que tu vas faire ?

— Je dois passer à l'opéra, répondis-je en soutenant son regard, parfaitement conscient qu'elle serait furieuse.

Muse repoussa son sac et se leva brusquement, le regard courroucé.

— Pourquoi ? demanda-t-elle en croisant les bras sur sa poitrine d'un air

hostile. Je pensais qu'on partait en voyage.

— Il faut juste que je m'occupe de quelque chose. Je serai vite de retour.

— Mais pour quelle raison ? demanda-t-elle. Tu vas acheter une femme ?

Dans les moments comme celui-ci, mon ancienne vie me manquait – une vie où je n'avais de compte à rendre à personne. Mais son inquiétude m'excitait également. Chaque fois que je me retrouvais dans une situation dangereuse, elle se faisait un sang d'encre.

— Non. J'ai seulement besoin d'informations sur quelqu'un. Quand ce sera fait, on partira.

— Sur qui ? Et pourquoi ?

— On en parlera plus tard.

— Je peux venir ?

C'était la question la plus bête que j'aie jamais entendue.

— Non.

— Ça veut dire que c'est dangereux. Je pensais qu'on partait faire un beau voyage. Et maintenant, tu me dis que tu y retournes...

Sa voix se brisa, et elle enfouit son visage entre ses mains. Quand elle les baissa enfin, révélant à nouveau son visage, elle avait repris le contrôle de ses émotions. Mais son regard trahissait son angoisse.

Il me suffisait de la regarder pour bander. Elle me détestait autrefois, et maintenant cette situation la rongait. J'entrais dans la gueule du loup, et elle n'arrivait plus à se calmer.

— Tout ira bien, Muse. Je te l'ai dit : je rentrerai bientôt.

Elle poussa un profond soupir plein de douleur.

— Alors pourquoi ne me laisses-tu pas t'accompagner ?

— Parce que je n'ai pas le temps. On en parlera plus tard.

Je me retournai vers l'ascenseur, comprenant que cette conversation ne se terminerait pas tant que je ne partirais pas. Nous discuterions indéfiniment. J'appuyai sur le bouton et regardai les portes s'ouvrir à nouveau.

— Une heure ?

Je bloquai les portes avec le bras, puis me retournai vers elle. Je vis la peur dans ses yeux, la manière dont elle serrait ses bras autour d'elle, comme pour se protéger.

— Tu as intérêt à tenir ta promesse, Conway.

— Je la tiens toujours.

IL Y AVAIT FOULE DANS LE SOUS-SOL DE L'OPÉRA, CE SOIR. DES CONNARDS À la recherche d'une nouvelle victime à violer et torturer. Il m'était de plus en plus difficile d'entrer dans cette pièce, parce que je ne cessais d'imaginer ce qui serait arrivé à Muse si je n'avais pas été là, ce soir-là.

Si je ne l'avais pas sauvée.

J'arrivais à peine à avaler ma salive, tant ma gorge était sèche.

Bones n'était pas là.

Cela me faciliterait les choses.

Avant que Cynthia n'ait eu le temps de s'approcher de ma table, je me dirigeai vers le bar. Des hommes étaient rassemblés autour des tables, fumant leurs cigares et buvant du brandy. Iron riait aux éclats quand un truand disait quelque chose de drôle.

— Vous avez l'air fatigué, dit Cynthia en s'arrêtant devant moi, les seins à l'air comme d'habitude.

Elle ne portait qu'un string quand elle servait à table, et elle repartait chaque soir avec plus de pourboires que toute autre serveuse.

— C'est parce que je suis fatigué.

J'aurais dû être dans l'avion. J'aurais dû être avec la femme qui m'attendait. Mais j'étais là, dans les ombres où je n'avais plus ma place.

— Un scotch avec des glaçons.

Elle me prépara mon verre.

— Vous savez, je viens toujours vous servir.

— Je suis un peu pressé, ce soir.

Elle tira deux cigares et les posa sur le comptoir. Je levai la main.

— Je ne fume plus.

Elle sourit.

— On dirait que vous avez une femme dans votre vie.

Je ne répondis pas à son sourire, ni ne lui donnai le moindre signe de confirmation.

— J'ai besoin que vous fassiez quelque chose pour moi.

Elle termina de servir mon verre et le glissa vers moi.

— Je ne suis pas à vendre. Je sers seulement à boire.

— Ce n'est pas ce que je veux.

Il n'y avait qu'une chatte que j'avais envie de baiser, ces jours-ci.

— Je vous écoute...

— J'ai dix mille euros pour vous... si vous me trouvez des infos.

Elle jeta un coup d'œil aux hommes qui discutaient entre eux. Iron ne

faisait pas attention. Elle se retourna vers moi.

— Quel genre d'infos ?

— Il y a un homme qui vient parfois ici... Il s'appelle Bones. Vous le connaissez ?

Elle attrapa un chiffon et fit semblant d'essuyer le bar, se donnant l'air occupé.

— Ouais, je le connais.

— Qu'est-ce que vous pouvez me dire sur lui ?

— C'est un type qu'il vaut mieux ne pas emmerder. Ça va vous coûter plus que dix mille euros pour me faire parler.

— Quinze ? demandai-je.

— Vingt.

Ce n'était que de la petite monnaie pour moi. J'acceptai.

— D'accord.

— Qu'est-ce que vous voulez savoir ?

— Si c'est un parent de Bones, un type qui vendait des armes à Rome il y a environ trente ans.

Elle plissa les yeux, digérant l'information.

— C'est une question bizarre...

— Je veux juste savoir d'où il vient. Pourquoi se fait-il appeler Bones ?

— Je me suis toujours dit qu'il se faisait appeler comme ça parce qu'il aimait casser les os de ses victimes avant de les tuer.

— Je vais avoir besoin de quelque chose d'un peu plus précis. Vous pouvez me trouver cette info ?

Elle jeta un regard à la ronde, comme pour y réfléchir.

— Je vais devoir lui demander la prochaine fois qu'il viendra.

— Je sais.

— Et c'est risqué. Je veux quarante, finalement.

Bon sang, cette femme était fine négociatrice.

— D'accord.

Je m'emparai d'une serviette et écrivis mon numéro.

— Appelez-moi quand vous aurez la réponse.

Elle glissa la serviette sous le comptoir.

— Pigé.

Je laissai le cash sur le comptoir et m'installai à table.

Quelques minutes plus tard, les enchères commencèrent. Il y avait cinq femmes sur la scène, ce soir, et l'une d'elle attira mon attention.

Parce que ce n'était pas une femme.

Ce n'était qu'une gamine.

Jeune, comme Yasmine. Bien trop jeune et innocente pour être ici. Des larmes coulaient sur ses joues, et son corps nu était à peine formé. Elle avait probablement eu ses premières règles tout récemment.

J'enchéris sur les autres femmes, en m'assurant de ne pas gagner. J'étais venu pour me mêler à la foule et disparaître. Muse m'attendait, et je ne voulais pas la faire patienter plus longtemps que nécessaire.

Mais ce fut au tour de la jeune fille.

Et les monstres se déchaînèrent.

— Dix millions, dit Iron sur la scène. Ai-je douze ?

Un homme en costume leva son ardoise.

— Vingt, dit un homme dans le coin.

— J'ai vingt, dit Iron. Ai-je...

— Vingt-cinq, renchérit un autre.

Merde. Tous les hommes dans cette pièce voulaient baiser cette fille, la briser jusqu'à la dépouiller de toute volonté. Ils voulaient gâcher son innocence, la détruire complètement.

C'était écoeurant.

— Vingt-cinq millions, dit Iron. Une fois... Deux fois...

Merde. Je levai mon ardoise.

— Trente.

— Trente millions, répéta Iron.

Personne n'enchérit.

— Vendue à M. Barsetti, annonça Iron en tapant avec son maillet. Félicitations.

JE CONDUISIS LA FILLE À MA VOITURE, TOUS NOS BAGAGES ENCORE SUR LA banquette arrière. Je fus obligé de lui prêter des vêtements de Muse parce qu'elle n'avait rien à se mettre. Je démarrai et quittai le bâtiment, ne sachant pas où aller. Je ne pouvais évidemment pas la garder.

— Comment tu t'appelles ?

Recroquevillée contre la portière, elle ne répondit pas et commença à frissonner.

— Je ne vais pas te faire de mal. Je vais te ramener chez toi, d'accord ?
Elle me fixa du regard.
J'appelai Carter avec le système audio.
— Quoi ? demanda Carter en décrochant. Ça s'est passé comment ?
— Cynthia va interroger Bones la prochaine fois qu'il viendra. Mais ce n'est pas pour ça que j'appelle.
— J'espérais recevoir une invitation à venir sur ton yacht, me taquina-t-il.
J'étouffai un rire.
— Tu peux toujours courir.
— Eh, on est déjà partis en vacances ensemble !
Quand nous baisions des femmes dans tous les recoins.
— Il y avait une gamine aux enchères, ce soir. Encore plus jeune que Yasmine.
— Les enfoirés.
— Ils se battaient comme des chiens pour l'avoir ... Alors je l'ai achetée.
— Tu es sérieux ? siffla-t-il. Tu plaisantes, pas vrai ?
— Non... Elle est dans la voiture avec moi.
— Je ne partage pas avec toi. Elle n'est pas sur la liste.
— Je sais... Mais je ne pouvais pas les laisser l'avoir.
Elle était bien trop jeune pour mourir de cette façon. Elle m'avait coûté cher, et je ne récupèrerais jamais mon argent, mais je n'aurais pas pu dormir tranquille en sachant que je n'avais rien fait pour la sortir de là.
— Je vais la déposer chez toi. Je serai là dans vingt minutes.
— Pardon ? grogna-t-il. J'ai de la compagnie.
— Remonte ton froc et renvoie ta compagnie chez elle. Tu as du boulot.
Il gronda à l'autre bout du fil.
— Je viens juste de me débarrasser de Yasmine.
— Alors tu as de la place pour une autre femme.
— Eh, c'est toi qui l'as achetée. C'est ton problème.
— Ferme-la, Carter. Je viens la déposer chez toi.
Il soupira.
— Très bien. Mais tu m'en dois une.
— Connard, toi, tu m'en dois bien plus qu'une.
Je raccrochai.

APRÈS QUE J'EUS DÉPOSÉ LA FILLE, JE REPRIS LE CHEMIN DE L'APPARTEMENT où Muse m'attendait, mais j'étais très en retard.

Je n'avais pas tenu ma promesse. Je serais parti presque deux heures.

Je savais qu'elle ne me contacterait pas, parce qu'elle avait peur. Peut-être pensait-elle qu'en m'envoyant un simple texto, elle attirerait l'attention sur moi et m'incriminerait. Je l'appelai avec le système audio du véhicule.

Elle décrocha avant la fin de la première sonnerie.

— Tu vas bien ?

— Je vais bien, Muse. Je viens de quitter Carter. Je serai là dans une vingtaine de minutes.

— Tu as dit que tu serais parti une heure.

— Je sais... Je suis désolé.

Dans mon ancienne vie, je l'aurais rembarrée. Maintenant, j'avais l'impression de lui devoir une explication. Je lui avais dit que je lui reviendrais et, ne l'ayant pas fait, j'avais l'impression de l'avoir trahie.

— Mais tu vas bien ? murmura-t-elle.

— Oui, très bien.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

Je roulais dans un paysage de campagne plongé dans l'obscurité. Seul l'écran de bord m'éclairait dans la voiture.

— Je te raconterai tout quand je serai arrivé.

— Non, tu vas me raconter maintenant. Tu as vingt minutes.

Je ne pus m'empêcher de sourire en entendant l'autorité dans sa voix. Elle savait qu'elle avait de l'influence sur moi. Elle n'en abusait simplement pas.

— Je t'ai dit que ma tante était décédée.

— Oui...

— Je t'ai aussi dit qu'un homme appelé Bones l'avait assassinée.

— Oui, murmura-t-elle.

— La dernière fois que je suis allé aux enchères, il y avait un homme appelé Bones. Jeune, beau, arrogant... Je savais que ce ne pouvait pas être le Bones d'origine, qui est mort il y a trente ans. Même si c'était lui, il aurait une soixantaine d'années, maintenant. Mais cela ne peut pas être une coïncidence. Il se passe quelque chose... Je ne sais pas quoi.

Elle souffla dans le téléphone.

— Alors j'y suis retourné et j'ai demandé à la serveuse de faire des recherches sur lui. Je l'ai payée, et elle va me rappeler pour me dire ce qu'elle aura trouvé. C'était tout ce que je venais faire, ce soir. Je pensais en avoir vite

terminé. Mais il y avait cette fille.

Je serrai le poing sur le volant. Il faisait noir, et personne n'aurait pu les voir, mais je savais que mes phalanges étaient blanches.

— Elle était si jeune, Muse. Je dirais... Quatorze ans, peut-être.

— Mon Dieu..., soupira-t-elle au téléphone.

— J'avais l'intention de rentrer dès les enchères terminées, mais les hommes ont commencé à se battre pour l'avoir... C'était écœurant. Alors je l'ai achetée.

— Conway...

— Je l'ai déposée chez Carter. Maintenant, je suis sur le chemin du retour.

— C'était...

Elle ne termina pas sa phrase.

— Elle m'a coûté cher, mais je n'aurais pas eu la conscience tranquille si je n'avais rien fait. Aucune femme ne mérite ça, mais cette fille est une gamine. Elle ne savait pas ce qui se passait. Elle n'a même pas ouvert la bouche dans la voiture. Elle avait tellement peur...

Un sanglot s'échappa au bout de la ligne.

— Tu as fait ce qu'il fallait...

Je ne connaissais ni le bien, ni le mal. Je n'avais que mon instinct. Et mon instinct m'avait dit de sortir cette fille de là.

— Tu es vraiment un type bien, Conway.

En temps normal, je l'aurais détrompée. Je lui aurais dit de ne jamais répéter une chose pareille. Mais je n'en fis rien. Cette fois, je me délectai de l'entendre dire ça. Je n'avais pas dépensé trente millions pour faire plaisir à Muse. Je ne recherchais pas la gloire ou sa bénédiction. Je l'avais fait parce que j'en avais eu envie, pas en me demandant ce que Muse en penserait.

Nous restâmes silencieux. Le silence s'étira d'un bout à l'autre de la ligne. Comme si nous étions assis l'un en face de l'autre au petit déjeuner, nous ne discutâmes pas. J'aurais pu raccrocher, mais je n'en avais pas envie. J'adorais ce silence lourd entre nous, ce lien qui nous unissait, même à des kilomètres de distance.

Je pouvais la sentir.

Elle pouvait me sentir.

SAPPHIRE

J'AVAIS VU des photos de la Grèce sur Internet, avec ses bâtiments blancs coiffés de dômes bleus. J'avais vu des photos de la mer Méditerranée, retouchées pour la rendre plus bleue et plus lumineuse. Mais ces images faisaient pâle figure devant la réalité.

La Grèce était à couper le souffle.

Des bateaux de pêche faisaient le tour de l'île à la recherche de poissons. Leurs coques blanches étaient aveuglantes sous le soleil. La ville s'accrochait au flanc de la colline, de plus en plus haute à mesure qu'on approchait du centre de l'île.

J'étais sur la terrasse de la villa de Conway, un beau bâtiment blanc qui disposait d'un accès privé au port, où était amarré son bateau. Grand et luxueux, il était du même style architectural que les autres édifices de Santorin. Une grande piscine surplombait la mer bleue, ainsi qu'un balcon depuis lequel on avait une vue fabuleuse.

J'étais debout sur la terrasse, les bras croisés sur ma poitrine, incapable d'en croire mes yeux.

Conway posa nos sacs à l'intérieur, blasé par la vue qu'il avait dû avoir bien souvent l'occasion de contempler.

Mais, à mes yeux, c'était extraordinaire.

— Oh là là...

Conway s'approcha derrière moi et entoura ma taille de ses bras.

— Qu'en penses-tu ?

— Ce que j'en pense ? demandai-je d'un ton incrédule. C'est magnifique. Je n'en crois pas mes yeux. Comment la mer peut-elle être si belle ?

Il sema des baisers sur ma nuque, son haleine chaude caressant ma peau.

— J'ai vu quelque chose d'encore plus beau...

Je penchai la tête pour le laisser faire, un sourire aux lèvres. Les mains posées sur ses avant-bras, je me délectai de ses baisers, tout en contemplant la mer grecque qui s'étirait devant moi. On ne pouvait prendre en photo tant de beauté.

— Qu'est-ce qu'on fait en premier ?

— Qu'as-tu envie de faire ?

— Je ne sais pas... J'ai envie de nager dans la piscine, mais aussi d'aller mettre les pieds dans la mer. Mais j'ai aussi faim. Et j'aimerais explorer la ville... et monter sur ton yacht. Je n'arrive pas à me décider.

Il étouffa un rire dans mon oreille.

— Je vais nous faire livrer le dîner, et on peut se prélasser dans la piscine jusqu'au coucher du soleil. Qu'en penses-tu ?

— C'est parfait.

NOUS ÉTIONS ASSIS AU BORD DE LA PISCINE, NOS VERRES DE VIN POSÉS SUR LE caillebotis. Le soleil était couché, mais on pouvait encore apercevoir de sa lueur à l'horizon. La chaleur s'était également dissipée, mais il y avait de l'humidité dans l'air.

J'étais assise dans l'eau à côté de Conway, admirant une vue que je n'aurais su décrire.

Conway m'attira sur ses genoux sans effort, car je ne pesais rien dans l'eau.

— Le dîner t'a plu ?

— C'est le meilleur homard que j'aie jamais mangé... enfin, le seul que j'aie jamais mangé.

Il esquissa un sourire. Son torse reflétait la lumière bleue de la piscine. Son bras se glissa sous mes genoux, et il frotta son nez contre le mien.

— Tu peux manger du homard tous les jours, si tu veux.

— Non, je préfère manger léger demain. J'ai trop mangé aujourd'hui.

Il posa la main sur mon ventre.

— Vraiment ? Parce que je te trouve parfaite.

J'entourai son cou de mes bras.

— Tu es créateur de lingerie. Il faut que je pèse moins de cinquante kilos.
— Pour défiler. Mais tu n'es pas mannequin. Tu es à moi, maintenant, dit-il en frottant son nez contre ma joue. Je veux que tu sois bien nourrie et heureuse. Tu es sexy quelle que soit ta taille.

J'étouffai un rire.

— Tu sais que toutes les femmes du monde aimeraient entendre ça.

— Et on dirait que tu vas souvent y avoir droit...

— Parce que j'ai une chance incroyable, dis-je en riant.

Dès que les mots franchirent mes lèvres, je les regrettai immédiatement. Mais je baissai les yeux vers la piscine et fis semblant de rien.

Il enfouit son visage au creux de mon cou, ses doigts effleurant ma cuisse sous l'eau.

Je restai immobile et laissai la brise marine caresser la peau sèche de mes épaules.

— Tu as emmené d'autres femmes ici ?

— Est-ce vraiment la conversation que tu veux avoir ?

Je regardai nos corps enlacés dans l'eau. Son haleine me réchauffait.

— Je suis juste un peu curieuse...

— Non, je n'ai jamais emmené de femme. Mais j'ai rencontré des femmes alors que j'étais ici.

J'étais donc la seule compagnie qu'il ait emmenée en vacances. Cela me rendait spéciale – d'une certaine manière.

— Qu'est-ce qu'on fait demain ?

— On pourrait prendre le yacht, ou alors on pourrait visiter Oia.

— C'est la ville ?

— Oui. On pourrait se promener dans les ruelles piétonnes. C'est pittoresque et charmant.

— Ça me paraît bien.

— C'est ce que tu veux faire ?

— Je n'avais encore jamais eu le choix. Et maintenant, c'est moi qui décide de tout. Intéressant...

— Tu as toujours eu le choix, Muse. Tu ne l'as pas tout de suite compris, c'est tout.

Sa main remonta sur mon dos et tira sur le cordon de mon bikini, ce qui fit glisser mon haut dans l'eau de la piscine. Il s'attaqua ensuite à mon bas, qu'il fit rouler sur mes hanches, puis mes cuisses.

Quand je me retrouvai nue dans l'eau, il desserra le cordon de son

maillot, qu'il baissa et posa sur le caillebotis. Malgré la fraîcheur de l'eau, sa queue était en érection.

Pensant qu'il me voulait sur ses genoux, je m'installai à califourchon et frottai mon clitoris palpitant sur son sexe. J'étais plus excitée que je ne m'en étais rendu compte. Ou peut-être mon corps était-il prêt à accueillir Conway Barsetti à tout instant.

Il me porta de l'autre côté de la piscine, où c'était plus profond, et me plaqua contre la paroi. Il passa mes jambes autour de sa taille et glissa sa queue dans ma fente, qui lui opposa au début plus de résistance que d'habitude, avant de la prendre complètement.

J'entourai son cou de mes bras et posai mon visage contre le sien, gémissant de le sentir si gros en moi. Peu importe combien de fois il me baisait, cela semblait toujours une nouvelle expérience. Je serrai ses hanches entre mes cuisses, haletant contre ses lèvres. Il n'avait pas encore commencé à bouger, mais je tremblais déjà.

Il ne m'embrassa pas. Au lieu de ça, il contempla mon visage pendant qu'il se déhanchait en moi et me baisait contre la paroi.

Je le regardai fixement, le contemplant en train de me contempler.

— Conway...

Il poussa un léger gémissement.

— Muse.

Je me cramponnai à lui tandis qu'il ondulait entre mes cuisses, sa queue glissant lentement dans mon tunnel humide. L'eau clapotait à peine autour de nous tant il était doux. Il voulait unir nos deux corps, pas battre un record de vitesse.

— J'adore quand tu me fais l'amour comme ça...

Il plongea sa queue tout entière en moi, puis s'immobilisa, étirant mon corps de tous côtés. Il s'était arrêté comme pour me rappeler que je lui appartenais, jusqu'au moindre centimètre de chair.

— Moi aussi.

NOUS PASSÂMES LA MATINÉE À FAIRE DU SHOPPING EN VILLE, BUVANT DU café, explorant la librairie Atlantis. Depuis les rues pavées, on avait une vue panoramique du reste de Santorin. Chaque fois que je regardais aux alentours,

j'avais peine à croire où je me trouvais.

Tout était si beau.

Conway me gardait tout contre lui partout où nous allions, son bras autour de ma taille ou sa main dans mes cheveux quand nous nous embrassions devant une boutique. Il me dit d'acheter tout ce qui me faisait envie, et que cela ne se limitait pas seulement à ce voyage.

Nous déjeunâmes dans un petit café avant de retourner à sa villa au bord de la mer. Puis nous nous préparâmes pour rejoindre le yacht et partîmes voguer sur la Méditerranée. Conway n'avait pas besoin de capitaine, parce qu'il savait tout faire lui-même. Il nous fit quitter le port et prendre la mer, sans jamais perdre de vue Santorin.

Je m'assis à la proue et admirai les récifs. Un chapeau protégeait mon visage et mes épaules du soleil, mais il était impossible d'échapper à ses rayons brûlants. Je restai assise en bikini sous la chaleur.

Conway coupa enfin le moteur et laissa le yacht dériver sur les vagues. Il y avait du roulis, mais la mer était calme : les récifs nous protégeaient des courants.

Conway s'assit derrière moi sur la banquette, ses bras autour de mes épaules. Torse nu, des lunettes de soleil sur le nez, il semblait fait pour vivre ici. Avec sa peau bronzée, il se fondait parfaitement dans cette île grecque.

— C'est beau, ici.

— Je sais.

Ses doigts effleurèrent mon bras.

— Tu as pensé au travail, depuis que nous sommes arrivés ?

Il s'immobilisa.

— En fait, non.

— Tant mieux. Cet endroit te rend meilleur.

— J'adore Vérone. C'est une ville belle et paisible. Mais j'aime aussi beaucoup Santorin. Entre les deux, mon cœur balance.

— Comme tu peux travailler à distance, tu devrais passer plus de temps ici.

Il secoua légèrement la tête.

— J'ai besoin de tout mon matériel. Il serait difficile de tout faire transférer ici. Et il y a certaines choses que je ne peux pas faire à distance. Je pourrais travailler depuis la Toscane s'il le fallait, mais d'ici, ce serait trop difficile.

Je me tournai à demi vers lui.

— Alors tu penses déménager ?

Il haussa les épaules.

— Ça me passe par la tête, de temps en temps.

Ses parents seraient ravis s'il retournait en Toscane. Ils l'aimaient beaucoup et n'hésitaient pas à le montrer.

— Merci de m'avoir emmenée ici. Je ne l'oublierai jamais...

Ses doigts remontèrent sur ma nuque, jouant avec mes cheveux.

— Ça me fait plaisir que tu sois là, Muse. Il n'y a personne d'autre que j'aurais préféré inviter.

Notre relation avait changé, ce dernier mois. Je sentais que notre lien s'était approfondi, que nous partagions une affection qui brûlait vivement dans nos cœurs. J'étais de plus en plus attachée à lui, à tel point que je ne pouvais plus respirer quand je le savais en danger. Mais j'avais l'impression qu'il ressentait la même chose, la même affection.

Pourtant, il m'avait dit que notre couple n'avait aucun avenir.

Avait-il changé d'avis ?

Et s'il y avait autre chose ?

LE TEMPS SEMBLAIT PASSER AU RALENTI DANS SA VILLA. NOUS PASSIONS NOS journées à naviguer, manger, baiser et ne rien faire. Les jours défilaient si vite que j'avais l'impression d'être arrivée hier.

J'adorais vivre à Vérone, mais il y avait une qualité de vie particulière à Santorin.

La nuit était tombée, et nous étions assis sur le canapé, devant la télévision. Il avait passé son bras autour de mes épaules. Il ne portait que son jogging, et son torse nu était chaud. Ses doigts jouaient avec mes cheveux. Au loin, par la fenêtre, on apercevait les lumières du port.

J'avais la tête sur son épaule et les yeux clos.

J'aurais voulu ne plus jamais partir.

— On peut rester là pour toujours ?

Il étouffa un rire.

— Aussi tentant que ça puisse être, non.

— J'aime quand tu ne travailles pas.

— Moi aussi, dit-il. Mais ça ne peut pas durer toute la vie.

— Tu penses parfois à ta retraite ? Tu as tellement de succès que tu pourrais t'arrêter, si tu le voulais.

— Je ne crois pas à la retraite, répondit-il. Quand on n'a plus d'objectif, on perd la tête. Je pense travailler jusqu'à ma mort.

— Si c'est le cas, tu ne devrais peut-être pas travailler autant.

Il baissa les yeux vers moi, en souriant.

— Tu as peut-être raison.

— Tu as la possibilité de voyager dans le monde entier. Pourquoi ne pars-tu pas plus souvent ?

— Je suis déjà allé dans beaucoup d'endroits différents.

— Mais es-tu allé partout ? demandai-je.

Son sourire s'élargit.

— C'est ta manière de me dire que tu aimerais que je t'emmène partout ? Parce que, si c'est ça, il te suffit de demander.

— Ça veut dire que tu veux bien m'emmener ?

Il frotta son nez contre le mien.

— Tu sais que je te donnerais tout ce que tu voudrais.

La main sur son torse, je sentis mon cœur fondre comme du beurre au soleil. Cet homme n'était plus du tout comme avant. Lui qui avait été si froid, si grossier et insultant. Maintenant, il me traitait comme une déesse et faisait tout pour me rendre heureuse.

Il m'aimait.

Il ne me l'avait jamais dit, mais cela ne voulait pas dire que ce n'était pas vrai. Qu'il le reconnaisse à voix haute ou non, cela ne changeait pas la réalité.

Il m'aimait.

— Conway...

Son téléphone sonna sur la table basse. Il baissa les yeux vers l'écran. Quand je le vis plisser les paupières, je compris que c'était important.

— Je suis désolé, Muse. Il faut que je décroche.

Il porta le téléphone à son oreille et alla dans l'autre pièce.

— Conway Barsetti.

Je le vis s'arrêter devant la fenêtre surplombant la terrasse et écouter ce qu'on lui disait au bout du fil.

Je balayai du regard son physique athlétique, les muscles sculptés de son torse et de ses épaules. C'était un parfait spécimen de virilité, une statue qui aurait pu être exposée dans les rues de Grèce. Le genre d'homme que toutes les femmes rêvaient d'avoir.

Il se frotta la nuque tout en écoutant.

— Vous en êtes sûre ? Absolument sûre ?

Il écouta à nouveau.

— Merci, Cynthia.

Il raccrocha et glissa le téléphone dans sa poche. Ses bras se croisèrent lentement sur son torse, tandis qu'il fouillait l'obscurité du regard par la fenêtre.

— Qu'est-ce qui se passe ? demandai-je en m'approchant, mes pieds nus résonnant à peine sur le parquet, les yeux fixés sur son dos raide.

Cela ne me regardait peut-être pas, et je n'aurais pas dû être indiscrete, mais j'étais trop curieuse pour me taire.

Il ne répondit pas. Les veines étaient plus apparentes que jamais sur ses avant-bras.

— C'était la serveuse de l'opéra.

Je restai à ses côtés, regardant ses mâchoires vissées par la tension. Il était impossible de le lire, impossible de savoir s'il avait reçu de bonnes ou de mauvaises nouvelles.

— Et ?

Il frotta son menton du bout des doigts, les yeux grands ouverts, n'ayant pas cillé depuis qu'il avait raccroché.

— C'était bien ce que je craignais.

CONWAY

CARTER ENTRA dans son bureau et s'assit sur le canapé en face de moi. Son verre était déjà prêt, les glaçons encore frais et le verre givré. J'avais les coudes posés sur les genoux et les doigts sur les lèvres.

Je ne le regardais pas. Mes pensées étaient encore en ébullition après la nouvelle qui avait ébranlé mon monde.

Il but une longue gorgée, avant de reposer son verre sur la table en bois de cerisier, avec un bruit sourd, en laissant un rond d'humidité.

— Comment s'est passé ton voyage ?

— Je ne suis pas là pour parler de ça.

— Je sais. Je pensais juste qu'on pouvait commencer par l'agréable, avant de passer au désagréable.

Il but une autre gorgée.

Les lumières étaient éteintes, et le soleil couché depuis des heures. Nous étions rentrés en Italie peu après ma conversation avec Cynthia. J'avais passé de très bonnes vacances mais, dès que j'avais appris la vérité, je n'avais plus pu m'amuser.

— C'était trop court.

C'était comme si tout était passé en cinq minutes.

— Ouais.

Il s'enfonça dans les coussins du divan, la cheville sur le genou opposé. En jean et en tee-shirt, il était vêtu de manière décontractée, car c'était le début de soirée.

— J'ai renvoyé la fille chez elle. J'en ai à peine tiré quelques mots.

— Tant mieux. Je suis content qu'elle soit rentrée chez elle.

— Elle m’a donné son nom et son adresse. En dehors de ça, elle est restée muette comme une tombe.

— C’est compréhensible.

— Mais elle m’a dit de te dire merci.

Je baissai les yeux vers mes pieds et tentai de ne ressentir aucune satisfaction. Muse pensait que j’avais agi par bonté d’âme, mais je voyais plutôt mon geste comme un acte de rédemption. Une bonne action ne réparerait pas mes torts... Mais cela y contribuerait.

— J’espère qu’elle fera plus attention, la prochaine fois.

— Je suis certain qu’elle ne sortira plus de chez elle, maintenant. Et sa famille va sans doute déménager.

Il termina son verre. La carafe de brandy était posée sur la table basse, et il se resservit.

— Je sais pourquoi tu m’as appelé, ce soir. Je sais pourquoi tu as écourté ton voyage. Alors dis-moi ce que je n’ai pas envie de savoir.

Je levai les yeux vers lui et fronçai les sourcils.

— Sa mère était enceinte de lui quand son père a été tué par notre famille. Bones, c’est son deuxième prénom, mais c’est celui qu’il utilise.

— Merde..., souffla-t-il en faisant courir ses doigts dans ses cheveux, les épaules affaissées sous l’effet de la déception. Et tu en es certain ?

— L’histoire tient la route, répondis-je en hochant la tête.

— Quel est son prénom ? Et son nom de famille ?

— Je l’ignore. Il ne lui a pas dit, et elle n’a pas voulu insister au risque d’être découverte.

— Je me demande si on ne pourrait pas se renseigner nous-mêmes.

— Probablement.

— Qu’est-ce qu’on fait ? demanda-t-il. Il a eu tout le temps de se venger, mais il ne l’a pas fait. Peut-être qu’il laisse le passé là où il est.

— Peut-être. Peut-être pas. Je pense qu’on ne peut pas prendre le risque.

— Tu as raison. On ne peut pas.

— On doit en parler à nos pères.

Il passa ses mains sur son visage et soupira.

— Ouais, tu as raison.

— Tu veux y aller demain en voiture ?

— Oui, j’imagine..., dit-il. J’ai des trucs à faire, mais ça peut attendre.

— Il faut que ça attende.

Il termina son verre cul sec.

— Ils vont nous briser les reins.

— Probablement.

— Et nous esquinter le crâne.

— C'est presque certain.

— En temps normal, je dirais qu'on le mérite mais, maintenant, j'en suis moins sûr. Si on ne trempait pas dans le milieu, comment aurions-nous su ? Sans nous, personne ne saurait que Bones a eu un fils.

— Je pense qu'ils ne le verront pas de cette façon.

Mon père me respectait en tant qu'homme, mais il serait toujours protecteur envers sa famille.

— Et nos mères... Oh misère.

— On va se prendre une bonne gifle.

— La dernière fois que j'ai pris une gifle, j'avais une femme sublime sur les genoux...

Moi aussi.

— On ira demain, en espérant que ça se passe bien.

— Très bien. Demain. Tu emmènes Sapphire ?

Je ne voulais pas qu'elle soit mêlée à ça. Je ne voulais pas qu'elle ait à s'inquiéter de toutes les merdes de ce monde cruel dans lequel nous vivions.

— Non, elle reste ici.

QUAND JE ME RÉVEILLAI LE LENDEMAIN MATIN, JE FOURRAI MES AFFAIRES dans un sac, en prenant soin de ne pas perturber le sommeil de Muse. Je ne partirais pas sans lui avoir dit au revoir, mais elle comprendrait que je m'en allais dès qu'elle verrait le sac.

Ayant terminé, je refermai la fermeture éclair.

Et ce fut ce qui la réveilla. Elle tendit le bras de côté, me cherchant sur le lit. Comme je n'étais pas là, elle ouvrit les yeux et balaya la chambre du regard. Son regard se posa sur moi, immédiatement soulagé.

Je me sentis à la fois heureux et coupable.

Elle se redressa, en faisant courir ses doigts dans ses longs cheveux.

— Bonjour.

— Bonjour.

Je m'approchai du bord du lit et l'embrassai.

Ses lèvres bougèrent doucement contre les miennes, me donnant un peu plus qu'un baiser rapide sur la bouche. C'était une étreinte chaleureuse, sensuelle et sexy.

Cela me donna envie de rester.

Quand je reculai, elle remarqua mon sac au pied du lit. Elle n'eut besoin que de quelques secondes pour comprendre ce qui se passait. J'étais habillé, prêt à partir, alors qu'il n'était que sept heures du matin.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Carter et moi, nous allons en Toscane pour quelques jours. Nous devons avoir une conversation avec nos pères à propos de ce qui se passe.

— Et pourquoi me laisses-tu ici ?

Il se passerait tellement de choses que je n'aurais pas le temps de faire du babysitting. Et je ne voulais pas l'effrayer, lui faire sentir la colère de ma famille.

— Je pense qu'il vaut mieux que tu restes ici. Je ne serai parti que quelques jours.

— Quelques jours, c'est une éternité.

— Invite Vanessa à la maison.

— Tu sais que ce n'est pas parce que je vais me sentir seule que je veux t'accompagner, Conway, dit-elle en me fixant de ses yeux perçants, agités d'une tempête d'émotions.

Elle se redressa sur les genoux et s'assit sur ses talons, mon tee-shirt enveloppant son corps comme une couverture lâche.

— Je vais où tu vas.

Nous étions devenus inséparables, ces derniers mois. Elle avait été ma prisonnière, mais elle était maintenant mon amie, ma confidente et ma maîtresse. Nos vies s'étaient unies de la plus imprévisible des manières, et nous étions pratiquement devenus un. Quand je n'étais pas à ses côtés, elle s'inquiétait pour moi.

J'avais une femme qui s'inquiétait pour moi.

— Ce n'est pas convenable, Muse. Pas cette fois.

Son regard s'embrasa d'une lueur de frustration, mais elle ne protesta pas. Elle garda sa colère sous contrôle.

— Tu m'as déjà parlé de ce type. Ce n'est pas comme si je ne comprenais pas ce qui se passait.

C'était une conversation que nous devions avoir entre hommes. Les femmes n'étaient pas conviées.

— Non.

— Je pourrais au moins rester à...

— Je ne vais pas changer d'avis, Muse. Tu sais que je t'emmène partout où je vais. Mais ce n'est pas convenable, cette fois. Mon père sera très en colère. Ma mère sera furieuse. Mon oncle et ma tante seront bouleversés... Ce ne sera pas une sympathique réunion de famille comme la dernière fois. Ma famille sait profiter de la vie mais, comme tout le monde, ils ont un passé. Et on va le déballer. J'ai besoin de faire ça tout seul.

Elle poussa un soupir discret, et son regard se détendit lentement.

— Je serai rentré dans quelques jours. Tu ne verras pas le temps passer.

— Tu pars immédiatement ? murmura-t-elle.

— Oui.

Elle se leva sur les genoux et glissa les doigts sous mon tee-shirt pour toucher mon torse. Elle fit remonter ses mains et caressa les muscles fermes de mes abdominaux.

— Tu as quelques minutes ?

Son regard suppliant me transperça de part en part.

Ma femme avait envie de moi entre ses jambes.

Et je n'allais pas lui refuser ça.

— J'ai toujours quelques minutes pour toi.

CARTER CONDUISAIT, ET J'ÉTAIS ASSIS CÔTÉ PASSAGER. NOUS ROULIONS EN silence la plupart du temps, avec la radio pour combler le vide. Comme avec Muse, Carter et moi étions assez proches l'un de l'autre pour que le silence ne soit pas gênant. Nous pouvions rester des heures sans faire la conversation.

Mais, cette fois, le silence était tendu. Nous pensions tous les deux à la même chose. Nous avions tous les deux la même crainte.

Carter éteignit la radio, signalant qu'il voulait parler.

— Je sais que je t'emmerde avec ça, mais je suis sérieux, maintenant. Qu'est-ce qui se passe entre Sapphire et toi ? C'est la bonne ?

Je gardai le regard fixé sur la fenêtre passager.

— On ne parle jamais de femmes. On ne va pas commencer maintenant.

— On n'en parle jamais ? répéta-t-il d'un ton incrédule. On ne parle que

de ça.

— Tu as très bien compris ce que je voulais dire.

— Ça voudrait dire que Sapphire n'est pas comme toutes les autres femmes dont on parle tout le temps, celles qu'on se tape et dont on se vante après.

— Tu as raison, dis-je à voix basse. Elle n'est pas comme ça.

— Alors c'est la bonne ?

Je lui répondis par mon silence.

— Je n'essaye pas d'être indiscret. Je demande parce qu'on est cousins.

Il me jetait des coups d'œil en coin toutes les cinq minutes, sans pour autant quitter la route des yeux.

— Toute notre famille adore Sapphire. Ils ne peuvent pas se passer d'elle. Tu lui as rendu sa liberté. Tu la couvres d'affection en public. Et maintenant, tu l'emmènes faire un voyage extraordinaire.

Je ne répondis toujours pas.

— J'imagine que c'est toute la confirmation que tu vas me donner.

Je ne savais pas comment décrire ma relation avec Muse. Je voulais lui dire que ce n'était qu'une femme que je baisais, mais tout le monde savait que ce n'était pas le cas. Même moi, j'en étais conscient. Mais je n'irais pas jusqu'à dire que c'était ma petite amie... même si c'était exactement ce qu'elle semblait être.

Mais nous n'avions toujours aucun avenir. Je finirais par me lasser d'elle, et mes goûts changeraient. Mes désirs changeraient, mes projets changeraient. Je ne trouvais rien de sexy au mariage ou à la parentalité. Je ne laisserais jamais Muse devenir autre chose que ma maîtresse.

— Pour ce que ça vaut, dit Carter, je l'aime vraiment beaucoup.

— Tu ne la connais même pas, Carter.

— Je n'ai pas besoin de la connaître. Elle te rend heureux – et c'est tout ce qui compte.

Nous arrivâmes en Toscane, roulant à travers des champs dorés et des vignobles à perte de vue. Des châteaux en ruine étaient disséminés partout dans la campagne et, par ce temps clair, on apercevait même la ville de Florence au loin.

— C'est le moment de passer un coup de fil, dit Carter.

Je sortis mon téléphone et fixai le nom de mon père avant de l'appeler. Je redoutais ce moment, mais cela ne ferait qu'empirer si je faisais traîner.

Mon père répondit presque immédiatement.

— Bonjour, fils. Comment vas-tu ?

Plutôt mal.

— Bien. Carter et moi sommes en route. On est à trente minutes de la maison.

Mon père ne répondit pas tout de suite.

— Je ne savais pas que tu allais passer. Quelle bonne surprise.

Elle serait bientôt moins bonne.

— Carter et moi, on doit vous parler, à toi et à oncle Cane. Et on aimerait vous parler en privé...

Il y eut un deuxième silence, encore plus long que le dernier. Il ne me posa pas de questions comme l'auraient fait la plupart des gens. Il avait la patience d'un moine. Je n'entendis pas un soupir retentir.

— Cane et moi allons vous attendre. Ta mère doit-elle être présente ?

— Certainement pas.

— Alors à bientôt.

LE BUREAU DE MON PÈRE ÉTAIT UN DE CES PIÈCES QUE J'AVAIS RAREMENT visitées en grandissant. On m'avait dit de ne pas y entrer et, même quand j'avais grandi, cette règle n'avait jamais changé. Maintenant que j'étais assis là, sur le canapé, à côté de Carter, je comprenais enfin pourquoi.

La réserve de scotch de mon père aurait pu survivre à l'apocalypse.

La cheminée était vide, parce qu'elle n'avait pas été utilisée depuis le printemps. Son bureau en bois sombre semblait également ne jamais servir. Il avait deux canapés l'un en face de l'autre, et d'étranges tableaux faits de boutons étaient accrochés aux murs.

Était-ce la raison pour laquelle il appelait ma mère Bouton ? Les avait-elle faits elle-même ?

Mon père servit quatre verres de scotch et s'assit à côté d'oncle Cane. Nous nous faisons face. Mon père et oncle Cane nous fixaient d'un regard froid, en silence. Comme s'ils rencontraient un ennemi et non leur propre famille, ils étaient de marbre.

— Allez droit au but, dit mon père et joignant les mains, ses coudes sur les genoux.

— Crachez le morceau, renchérit oncle Cane. Inutile de traîner.

Je me sentais comme un gamin discipliné par ses aînés. Les parents voulaient souvent être les seuls à éduquer et gronder leurs enfants, mais mon père et mon oncle étaient différents. Mon oncle avait toujours été un deuxième père pour moi. Quand je dépassais les bornes, il n'hésitait pas à me donner une raclée. Mon père faisait la même chose avec Carter.

— Je vais commencer par l'information la plus importante, puis on vous expliquera.

— Très bien, dit mon père. Qu'est-ce que c'est ?

Je ne voulais pas dire son nom à voix haute, parce que je savais que mon père serait furieux. Il ne parlait pas souvent du passé, et il y avait une raison à cela. Il avait traversé des épreuves dont je n'avais qu'une vague idée, et je voyais la douleur dans son regard chaque fois que quelqu'un remuait le passé.

— Bones a un fils.

Mon père se raidit immédiatement, et ses yeux se plissèrent encore davantage.

La réaction d'oncle Cane fut plus évidente. Il serra automatiquement les poings.

— Il a notre âge ou un peu moins, dit Carter. Sa mère était enceinte quand l'autre Bones est mort. Elle lui a donné le nom de son père. Bones est son deuxième prénom.

— Mais c'est celui qu'il utilise, dis-je. C'est sous ce nom qu'il se présente. Il est couvert de tatouages, il est arrogant et il trempe dans le milieu. Il connaît les Skull Kings et, quand on pose des questions sur lui, on lit de la peur sur les visages. On nous a confirmé qu'il était bien celui que nous pensions. C'est pour ça qu'on est venus vous en parler.

Mon père se tourna vers oncle Cane.

Oncle Cane lui rendit son regard.

Le silence s'étira entre nous, de plus en plus lourd à chaque seconde.

Mon père parla en premier.

— Je veux savoir comment vous avez eu vent de son existence. Comment connaissez-vous les Skull Kings ? Et le milieu ? Mais j'imagine qu'il vaut mieux ne pas savoir... Je ne voudrais pas assassiner mon propre fils.

Je résistai à l'envie de détourner les yeux et soutins son regard, affrontant la déception féroce que j'y lus. Sa réaction me faisait si mal que j'aurais préféré qu'il me frappe. J'aurais peut-être dû lui présenter mes excuses, mais je savais qu'il les aurait trouvées bien vides.

— Et moi le mien, ajouta oncle Cane.

Carter soutint le regard de son père, mais je compris qu'il se sentait aussi mal que moi.

— Putain...

Oncle Cane se leva du canapé et ouvrit un tiroir du bureau de mon père. Il en tira deux cigares, les alluma et en tendit un à mon père.

Mon père le prit sans hésiter.

— La gnôle ne suffira pas, cette fois, dit oncle Cane en se rasseyant.

Il suçà son cigare comme s'il inhalait de l'air frais, et non une fumée toxique.

— Tu m'as menti, dit mon père, la mâchoire si serrée qu'elle semblait tranchante. Mon propre fils m'a menti.

Il n'éleva pas la voix, mais parla d'un ton funeste. Il n'avait pas eu besoin de prononcer la moindre injure pour m'intimider.

— Je n'ai pas menti...

— Tu es peut-être adulte, mais ça ne veut pas dire que je ne peux pas te casser les dents. Je me fiche que tu sois un milliardaire connu.

Je serrai les dents et restai silencieux. Il n'y avait que mon père qui puisse me parler sur ce ton et s'en tirer à bon compte.

Oncle Cane était tout aussi furieux, mais il relança la conversation.

— Commencez par le début.

Le début remontait à loin. Carter et moi faisons ça depuis des années.

— Je vais vous donner la version courte de la version longue, dit Carter. Conway et moi achetons des femmes dans le milieu depuis des années. Les Skull Kings enlèvent des femmes appartenant à des familles influentes, à des hommes qui en ont offensés d'autres. Ce sont des actes de vengeance. Les familles des victimes me contactent. Ils me proposent un prix. Après que j'ai négocié, Conway va les acheter. On fait défiler les filles en lingerie pendant quelque temps, puis on les rend à leurs familles.

Mon père nous perça rapidement à jour.

— Vous les sauvez pour faire un bénéfice.

Ce ne fut qu'à cet instant que je fermai les yeux, incapable de supporter sa déception.

— Oui...

— Vous avez gagné combien avec vos magouilles ? demanda oncle Cane.

— Ça n'a pas d'importance, répondit Carter.

— Si, ça en a, siffla oncle Cane.

— La manière dont je gagne mon argent ne te regarde pas, répliqua

Carter. Je suis un adulte. Je comprends que tu m'en veuilles, mais ça ne te donne pas le droit de dépasser les bornes.

Je crus qu'oncle Cane allait frapper Carter.

— On fait ça depuis longtemps, poursuivis-je. C'est pour ça qu'on va souvent à l'opéra. Et c'est comme ça que j'ai rencontré Bones. J'ai entendu quelqu'un l'appeler par son nom et j'ai immédiatement fait le rapprochement. J'ai creusé un peu... et j'ai découvert qui il était.

— Sait-il qui tu es ? demanda mon père, à la fois calme et furieux.

— Oui, répondis-je. Un des Skull Kings a dit mon nom devant lui.

— Comment a-t-il réagi ? demanda oncle Cane.

— Il n'a pas réagi, répondis-je. Il n'a rien fait.

Mon père me fixa d'un regard froid, réfléchissant en silence à tout ce que je venais de dire.

Oncle Cane faisait de même.

— On ne voulait pas en parler, dit Carter. Et on ne l'aurait pas fait si on ne pensait pas que c'était important. On s'est dit que vous deviez le savoir. En revanche, on ne sait toujours pas s'il constitue une menace.

— On doit partir du principe que c'est le cas, répondit oncle Cane en tirant sur son cigare et en soufflant la fumée par les narines.

J'aurais pu fumer, mais ma loyauté envers Muse m'en empêchait.

Mon père n'ajouta rien, ni oncle Cane. Nous n'avions toujours pas touché à nos verres. Le silence était de plus en plus lourd et tendu. La chaleur hérissait les poils de ma nuque, et la tension me rendait malade.

Selon moi, nous aurions dû réfléchir à ce que nous allions faire de cette information, mais nos pères restaient silencieux.

— Par quoi on commence ? demandai-je.

Mon père tira sur son cigare, avant de l'écraser dans son cendrier.

— Dégage, Conway.

Mon père me chassa sans même me regarder dans les yeux.

— Nous terminerons cette conversation demain.

J'échangeai un regard avec Carter, comprenant que nos pères voulaient discuter en privé. Ils étaient trop furieux pour parler tactique.

— Partez, dit oncle Cane. Et je vous invite à trouver un autre endroit où dormir.

C'était la première fois que je n'étais pas le bienvenu dans la maison.

Ce fut certainement ce qui me fit le plus mal.

Carter et moi quittâmes le bureau et descendîmes les escaliers en

direction du vestibule. Ma mère était dans le salon. Elle nous entendit traverser le hall. Son regard était plein d'adoration : elle me regardait comme si elle n'aurait pu m'aimer davantage.

— Tu pars ?

J'aurais voulu savourer ce regard encore un peu plus longtemps, avant qu'elle ne devienne aussi froide à mon égard que mon père. Elle serait tout aussi déçue, tout aussi furieuse. Au lieu de m'accueillir avec un baiser sur la joue et une étreinte, elle me donnerait une gifle la prochaine fois qu'elle me verrait.

— Bonne nuit, mère.

Je sortis avant qu'elle ne puisse me retenir.

— Conway !

Je ne pouvais ignorer ma mère quand elle me parlait comme ça. Je me retournai.

— Tu ne restes pas ? demanda-t-elle tristement.

Je n'étais plus le bienvenu dans la maison de mon enfance. Les portes m'étaient fermées, et je n'avais pas la clé. Mon père ne voulait plus me voir, et ma mère ressentirait la même chose quand mon père lui aurait dit la vérité.

— Non.

CARTER ET MOI ÉTIIONS ASSIS DANS UN BAR À FLORENCE, BUVANT DU SCOTCH en nous regardant l'un l'autre dans le box. Nous n'avions pas discuté pendant le trajet, et nous n'avions toujours pas parlé depuis quinze minutes.

Nous continuions simplement à boire.

Carter alluma un cigare et laissa la fumée monter lentement de sa bouche vers le plafond. Il alternait gnôle et tabac – deux choses importantes dans la vie d'un homme, la troisième étant les femmes.

J'avais renoncé au tabac et me contentai de boire.

Carter parla enfin.

— Ça s'est bien passé...

Je savais exactement ce qui allait se passer, mais affronter la déception de mon père n'en avait pas moins été difficile.

— Ouais...

— Je n'avais jamais été mis à la porte de la maison, pas même quand

mon père m'a chopé au plumard avec deux filles, au lycée.

Mon père ne m'avait jamais flanqué à la porte non plus.

— C'est la merde.

— Je ne pense pas que ça fasse de nous des gens détestables, mais j'ai l'impression d'être passé devant un tribunal.

— Je pense qu'ils sont juste furieux qu'on trempe dans un milieu dangereux.

— Comme s'ils n'avaient jamais trempé dans un milieu dangereux ! cracha-t-il.

— Ils ne verront pas les choses de cette façon.

— Ils vont nous interdire de retourner à l'opéra.

Mon père exigerait que j'arrête.

— Je respecte mon père, mais il n'a pas le droit de me mener à la baguette. C'est ma vie. Je fais ce que je veux.

— Alors tu es toujours partant ?

Maintenant, je n'y allais plus pour me faire du fric. Je me sentais obligé d'y aller. Sans moi, ces femmes n'auraient aucune chance. Si je n'étais pas allé à l'opéra, cette nuit-là, que serait-il arrivé à Muse ? Elle serait morte, à présent.

Ma femme serait morte.

— Je ne sais pas, répondis-je. Mais ils ne peuvent pas en décider à ma place. Je déteste que mon père soit en colère et déçu, mais je ne suis pas désolé d'avoir fait ce que j'ai fait.

— Moi non plus.

— Il va falloir qu'on règle le problème. Avec un peu de chance, on pourra s'y mettre demain. Ils ne seront pas fâchés jusqu'à la fin des temps.

— C'est vrai.

Nous terminâmes nos verres, payâmes l'addition et marchâmes jusqu'à notre hôtel. Nous passerions la nuit au Firenze Four Seasons, un établissement cinq étoiles. Nous traversâmes ensemble le hall, nous souhaitâmes une bonne nuit et allâmes chacun dans notre chambre.

Peu m'importait la qualité de la suite. J'aurais préféré mon ancienne chambre. Et peu m'importait le confort du lit. Il ne valait pas le plaisir d'avoir ma femme étendue à côté de moi.

Je me brossai les dents et me lavai la figure avant d'aller au lit. Je ne pouvais oublier le visage de mon père, la menace dans son regard et son ombre jetée sur moi. Il n'était pas un homme particulièrement affectueux,

mais il me montrait son amour à sa façon. Maintenant, tout ceci avait cédé la place à une profonde déception.

Mon téléphone sonna sur la table de nuit, et je sus qui m'appelait sans même regarder le nom sur l'écran. Quand j'attrapai mon téléphone, je compris qu'elle essayait de passer un appel vidéo. Je décrochai et calai mon téléphone sur ma poitrine pour qu'elle puisse voir mon visage.

— Salut.

— J'appelle au mauvais moment ?

La vidéo la montra allongée sur son côté du lit, enveloppée de mes draps. Elle portait un de mes tee-shirts noirs. Démaquillée et les cheveux fous, elle était exactement la même que la nuit dernière et toutes les nuits précédentes.

Belle.

— Non. Je viens de me coucher.

Elle me fixa d'un air scrutateur.

— Ça ne s'est pas bien passé.

— Je suis désolée.

— Je couche à l'hôtel, ce soir.

— Eh ben... Ça ne s'est *vraiment* pas bien passé.

— Ouais. Mon père est furieux contre moi.

— Pourquoi ? demanda-t-elle. Tu as sauvé de nombreuses femmes.

— L'histoire ne se résume pas à ça, Muse, et tu le sais. Je m'enrichis en profitant du malheur des gens. Si les gens ne payent pas, je ne sauve personne.

— Ce n'est pas vrai, murmura-t-elle. Tu viens de sauver une fille avec ton argent.

— Une seule fois...

— Pense ce que tu veux, Con.

C'était la première fois qu'elle m'appelait comme ça, qu'elle utilisait le surnom intime réservé à ma famille.

— Et il est aussi fâché que je me sois mis en danger.

— Parce qu'il t'aime.

Elle était aussi belle sur l'écran qu'elle ne l'aurait été à mes côtés. Mais si j'avais été là, je me serais déjà installé entre ses cuisses. Il n'y avait aucun autre endroit sur cette planète où je préférerais me glisser. Cela m'aidait à oublier toutes les horreurs de ce monde. Avec elle, tout allait mieux.

— Je déteste qu'il me regarde comme ça.

— Ça ne durera pas éternellement.

— Mais ça va durer longtemps.

— Tu devrais être content qu’il soit fâché. S’il se fichait de toi, il ne serait pas fâché. Ça veut dire que tu comptes pour lui, qu’il t’aime.

— Il n’empêche que je déteste ça.

— Ça va passer...

Voir son visage fatigué apaisait ma douleur. J’étais content de pouvoir admirer sa beauté à travers l’écran. J’étais seul dans une chambre d’hôtel et j’aurais pu mater un film porno, mais je préférais la regarder. Sublime, exceptionnelle et affectueuse, elle dormait dans mon lit, en souhaitant mon retour.

— Tu as passé une bonne journée ?

— Ça a été. J’ai aidé Marco aux écuries toute la journée, puis j’ai dîné. J’ai regardé un peu la télé, et maintenant je te parle.

Elle soupira et enfouit sa tête dans son oreiller, comme si discuter avec moi l’apaisait et l’aidait à s’endormir.

— Tu me manques.

Les mots avaient franchi mes lèvres tout seuls. Je n’avais jamais eu l’intention de les prononcer à voix haute, n’ayant même pas eu le temps d’y réfléchir. Avec Muse, j’étais plus instinctif. Je disais de plus en plus de choses sans y penser. Je n’étais pas du genre affectueux. Je n’étais pas gentil, doux ou attentionné. Mais j’étais un homme différent avec cette femme.

Un homme très différent.

— Tu me manques aussi.

MON PÈRE N’AVAIT PAS CHANGÉ D’HUMEUR LE LENDEMAIN.

En fait, il semblait encore plus furieux.

Nous nous rassemblâmes à la table de la salle à manger, mon père et oncle Cane d’un côté, Carter et moi de l’autre. Une ligne invisible avait été tracée entre nous, nous divisant comme deux armées sur le champ de bataille.

Je fus encore plus étonné quand ma mère nous rejoignit. Elle s’assit à côté de mon père, le visage dur, comme si elle savait tout ce dont nous avions discuté la veille.

Je considérais qu’elle n’aurait pas dû être là, mais je n’étais pas assez bête pour le dire à voix haute.

Il y avait du café et de quoi manger sur la table, mais personne ne fit mine de se servir. Le silence était épais comme un brouillard dans lequel il aurait été difficile de respirer. Carter et moi ne parlâmes pas les premiers, comprenant qu'il était plus sage de les laisser avoir le premier mot. S'il y avait eu un jury dans la pièce, ç'aurait été un tribunal.

Mon père parla enfin.

— Cane et moi avons fait quelques recherches hier. Nous avons pu vérifier toutes vos informations. Vous aviez raison. Sa mère était une maîtresse de Bones – ils n'étaient pas mariés. Elle a accouché sept mois après sa mort.

— Comment savoir si ce type est une menace ? demandai-je. On le fait suivre ?

— Non, répondit Cane. Après la mort de Bones, la mère et son gamin ont disparu du système. Ils ont refait surface il y a quelques années seulement. Bones Junior connaît beaucoup de gens. On ne sait pas exactement ce qu'il fait. Mais il a des liens très forts avec de nombreux groupes, un réseau en béton armé. Le fait qu'on ne puisse pas déterminer son allégeance est à la fois rassurant et troublant.

— C'est troublant parce que nous ne savons pas quelles sont ses valeurs, ajouta mon père. C'est un homme puissant qui avait la possibilité de nous nuire, mais qui ne l'a pas fait. Peut-être n'a-t-il pas envie de venger son père et considère-t-il qu'il a mieux à faire. Après tout, il ne l'a jamais connu. Ses parents n'étaient pas mariés, donc il n'a sûrement pas touché d'héritage. Le sang ne signifie peut-être rien à ses yeux.

— Ce serait l'idéal, dis-je. J'étais assis à côté de lui à l'opéra, et il avait l'air de s'en moquer.

— Et s'il ne s'en moquait pas, tu crois qu'il l'aurait montré ? me demanda froidement mon père.

Je me contentai de le regarder fixement.

— Peut-être qu'il ne s'en moque pas du tout, renchérit oncle Cane. Il attend juste le bon moment.

— Vous avez tué son père pour ce qui avait fait à votre sœur, dis-je. C'était une vengeance. Même un psychopathe le comprendrait.

Ma mère baissa les yeux. Je ne l'aurais pas remarqué si mon père ne lui avait pas jeté un coup d'œil, comme s'il s'attendait à cette réaction.

Avais-je raté quelque chose ?

— Peut-être qu'il tient à son père, dit Carter. Sinon, pourquoi se ferait-il

appeler Bones ? Il doit être attaché à ce nom.

— Mais peut-être qu'il utilise seulement ce nom à son avantage, dis-je. Bones était un homme puissant. Tout le monde le sait. En prenant ce nom, il hérite de la peur que suscitait son père.

— Est-ce qu'on devrait frapper les premiers ? demanda Carter. L'éliminer avant qu'il n'ait eu le temps de faire quoi que ce soit ?

— Non, répondit mon père en croisant les bras sur son torse. On ne fait rien.

— Rien ? répétai-je avec surprise.

— Rien, confirma mon père. Il y a une chance qu'il n'ait pas l'intention de nous mettre des bâtons dans les roues. Les Barsetti sont seulement connus pour leur vin, maintenant. Dans le milieu, les gens savent que nous avons quitté les affaires. Nous avons vendu notre business aux Skull Kings. Nous avons tourné le dos à cette vie.

— Quel business ? demandai-je.

— Ouais, ajouta Carter.

— Ce n'est pas important, dit mon père. Mais si nous attaquons les premiers, avant qu'il ne puisse frapper, ce serait une déclaration de guerre. Et ce n'est pas ce que nous voulons. Nous allons le surveiller de près. C'est le mieux à faire pour le moment.

Je ne m'y attendais pas, mais j'étais obligé d'être d'accord avec lui. Nous menions une existence paisible. Ce serait insensé d'attaquer un homme dont nous ne connaissions pas les intentions. Peut-être Bones n'avait-il que du mépris pour son géniteur.

— Ce qui nous amène au deuxième point, dit oncle Cane. Vous ne retournerez plus là-bas.

— Plus jamais, ajouta mon père.

J'avais l'impression d'avoir dix ans, quand mon père me grondait après que j'eus fait quelque chose de stupide. Mais je n'avais plus dix ans. J'en avais presque trente – et j'étais devenu milliardaire. Je ne voulais pas paraître arrogant ou orgueilleux, mais mon père avait perdu le droit de me gronder.

— Notre business est important.

— Oui, dit Carter. Les gens comptent sur nous.

— Vous extorquez du fric à de pauvres gens qui veulent seulement sauver leurs filles, dit mon père entre ses dents serrées, ses yeux noirs aussi tranchants que des lames. Vous ne faites rien de particulièrement noble. Vous êtes deux crétins arrogants et vous ne savez pas ce que vous faites. Ne me

parlez pas des filles alors qu'il s'agit d'argent. Vous êtes cupides et, surtout, vous êtes stupides.

Il n'éleva pas une seule fois la voix, mais ses mots se plantèrent dans ma chair comme des couteaux.

— Maintenant, c'est terminé.

Carter se tut, le regard fixé sur son père.

Je ne clignai pas des yeux une seule fois, mon regard rivé dans celui de mon plus grand héros.

— La dernière fois que j'y suis allé, ils vendaient une fille de quatorze ans. Je n'étais pas censé l'acheter, ni personne d'autre. Mais j'ai claqué trente millions de dollars pour la sortir de là. Carter l'a renvoyée chez elle. On n'a pas touché un centime. On a risqué nos vies pour sauver cette fille. Si ce n'est pas courageux, je ne vois pas ce qu'il vous faut.

Au lieu d'apaiser et d'impressionner mon père, ces mots ne firent que l'agacer davantage.

— Je n'ai pas traversé l'enfer pour laisser mon fils s'égarer sur cette voie. Je n'ai pas deux fois frôlé la mort pour voir ma famille refaire les mêmes erreurs. Ta mère n'a pas...

— Crow.

Ma mère le fit taire rien qu'en prononçant son nom. Il l'écouta.

— C'est à mon tour de parler, maintenant.

Elle posa sa main sur la sienne.

Il ne lui rendit pas son affection, trop furieux pour sentir les caresses de son épouse.

— Conway, dit-elle en m'adressant un regard doux, qu'elle tourna ensuite vers mon cousin. Vos pères sont tous les deux forts, têtus et très protecteurs. Parfois, on dirait qu'ils exagèrent mais, croyez-moi, ce n'est pas le cas. Vous avez fait quelque chose de votre vie, malgré votre jeune âge. Vous êtes généreux. Même si vous gagnez de l'argent en sauvant ces jeunes femmes, cela reste une bonne action. Cependant, vous ne savez pas ce que vous faites.

Juste au moment où je pensais que ma mère allait arrondir les angles, elle me prenait par surprise.

— Les liens qui existent entre ces hommes sont plus profonds que vous ne le pensez. Les Skull Kings sont dans ce milieu depuis très longtemps. Autrefois, ils étaient des assassins : ils tuaient des chefs d'État, des hommes politiques, tout homme assez puissant pour avoir sa tête mise à prix... Ils ont commencé à vendre des armes quand Bones a laissé sa place. Maintenant, ils

font du trafic humain. Ces gens ne pensent qu'à une chose : l'argent. Et s'ils découvrent que tu t'es enrichi en revendant ces femmes à leurs familles, qui va en payer le prix ?

Je retins mon souffle, suspendu aux lèvres de ma mère.

Carter se taisait également.

— Vos pères ont travaillé dur pour que nous ayons la vie simple qui est la nôtre désormais. Cela n'a pas toujours été comme ça. Nous avons souffert aux mains de fous furieux. Nous voulons laisser cette vie derrière nous. Vous devez refermer cette porte, tous les deux. Même si vous voulez aider ces femmes, cela ne vaut pas le coup d'en mourir. Cela ne vaut pas le coup de mettre en danger toute la famille. Je sais qu'au fond, vos pères comprennent. Je pense même qu'ils sont fiers de vous. Mais vous pourriez détruire ce qu'ils se sont sacrifiés pour protéger.

Elle se tourna vers moi.

— Mon fils.

Je pris une grande inspiration quand elle s'adressa à moi.

— Je veux que tu me promettes que tu ne tremperas plus jamais dans ce milieu. Jamais.

Je soutins son regard, mais ne répondis pas.

Elle ne cilla pas.

— Conway Barsetti.

Je ne voulais pas faire de mal à mes parents. Je ne voulais pas les décevoir. Mon orgueil me soufflait de m'obstiner et de leur refuser ce qu'ils me demandaient. Mais ma mère avait parlé avec tant de passion que j'en étais incapable.

— Je te le promets.

Mon père poussa un long soupir.

Ma mère se tourna vers Carter.

— Carter, promets-nous que c'est terminé

Carter céda plus vite que moi. Il hocha la tête.

— À voix haute, insista ma mère.

— Je vous le promets, murmura Carter.

— Maintenant, rappelez-vous que les Barsetti tiennent toujours leurs promesses, poursuivit ma mère. Si vous revenez sur votre parole, c'est la réputation de la famille qui est entachée. Et vous ne mériteriez pas de porter ce nom. Alors tenez votre promesse. Compris ?

Ma mère me rappelait Muse à bien des égards. Elle savait s'imposer dans

un groupe malgré sa frêle stature. Elle méritait le respect de tous. Elle pouvait nous faire obéir, même si elle ne faisait que la moitié de notre taille.

— Oui, répondis-je. On a compris.

SAPPHIRE

CONWAY PARTI, l'énorme maison semblait encore plus grande.

Les draps étaient froids sur ma peau.

Le silence dans la chambre était étouffant.

Autrefois, j'avais hâte de m'éloigner de lui.

Et maintenant, il me manquait terriblement.

Je terminai mon travail aux écuries, puis remontai dans la chambre vide.

Je pris une douche, mais ne pris pas la peine de me maquiller, n'ayant personne à impressionner. Sur la table, mon téléphone sonna dès que je sortis de la salle de bain. Espérant que c'était Conway, je me précipitai pour l'attraper.

Mais c'était Vanessa.

Une autre Barsetti. Je décrochai.

— Salut, ça va ?

— Salut ! répondit-elle gaiement. Qu'est-ce que tu fais, ce soir ?

— Rien. Conway est chez vos parents, alors je suis à la maison toute seule.

— Ah bon ? s'étonna-t-elle. Pourquoi ?

Je savais que l'information était confidentielle.

— Pour leur parler de son défilé à New York.

Vanessa y crut.

— Moi, je n'ai rien de prévu, ce soir. Et si on sortait ?

Je savais que ça ne plairait pas à Conway. Il n'aimait pas que je sorte toute seule, surtout s'il n'était pas dans les parages.

— Tu pourrais venir ici. Dante nous préparerait à dîner, et on se

baignerait dans la piscine.

— Nan, dit-elle. J'ai envie de sortir. Il y a un super endroit que j'aimerais essayer pas loin de chez moi.

Elle voulait aller dîner et danser, et l'idée ne me déplaisait pas. Conway ne serait pas ravi, mais je pouvais l'ignorer.

— Laisse-moi voir si je peux trouver quelqu'un pour m'y conduire. Ensuite, je te rappelle.

— D'accord.

Je raccrochai et appelai Conway, mais il ne répondit pas. La sonnerie retentit jusqu'à ce que je tombe sur la messagerie.

Quand Conway avait-il manqué un de mes appels pour la dernière fois ? Il devait être en train de faire quelque chose de vital. Même quand il discutait avec quelqu'un, il s'éloignait toujours pour me parler. Il devait avoir un empêchement.

J'allais devoir trouver mon chauffeur toute seule.

CONWAY NE SERAIT PAS RAVI QUE JE PARTE TOUTE SEULE. C'ÉTAIT UNE évidence. Mais je ne voulais pas dire non à Vanessa – d'autant plus que je n'avais rien de prévu ce soir. J'étais seule et je m'ennuyais, et Vanessa était une bonne copine.

Je m'arrangeai avec Dante pour que deux des hommes de Conway me conduisent en ville. Ils me surveilleraient depuis la voiture quand je dînerais avec Vanessa. Ce serait bizarre, évidemment. Mais quand Vanessa m'en parlerait, je lui dirais que c'était la faute de Conway.

C'était crédible.

J'arrivai au restaurant et la trouvai assise en terrasse. Elle avait déjà commandé une bouteille de vin, ainsi que deux verres. Une corbeille à pain nous attendait également, pleine de miches encore chaudes et prêtes à être dévorées.

Je m'assis en face d'elle et me servis immédiatement en pain.

— Ça sent super bon...

— Le pain sent toujours bon. C'est un truc que je déteste ici. On mange beaucoup de pain.

— Et tu détestes ça ? demandai-je d'un ton incrédule.

— C'est presque impossible de réduire les féculents !

Je levai les yeux au ciel.

— Comme si tu avais besoin de réduire les féculents...

— Tu ne me croiras peut-être pas, mais je suis mince parce que je me retiens de bouffer. Les hommes peuvent manger ce qu'ils veulent sans penser aux conséquences. J'avais un rencard avec un mec, l'autre soir, et il a mangé tout le pain tout seul – et il est super musclé.

— Et tu vas le revoir ?

Elle sirota son vin, puis secoua la tête.

— Nan...

— Pourquoi ?

— Il est trop collant. On est sortis ensemble une fois, et il n'a pas arrêté de m'envoyer des messages. Il voulait savoir quand on allait se revoir... Dommage, parce qu'il était mignon, mais c'est trop pour moi. Quand je sais que ça ne va pas marcher, je préfère arrêter tout de suite, plutôt que de laisser traîner, tu comprends ?

— Je comprends totalement.

— Je ne voulais pas lui donner de faux espoirs ou essayer de le rendre moins collant, dit-elle en terminant son verre de vin, qu'elle s'empressa de remplir à nouveau. Je ne cherche pas forcément l'homme idéal, mais j'aimerais bien le rencontrer. Il n'y a pas grand-chose en magasin, si tu veux mon avis. Il n'y a que des crétins ou des pots de colle.

Conway n'était ni l'un ni l'autre. Nous allions parfaitement ensemble, malgré nos débuts difficiles.

— Quand est-ce que tu as su que Conway était le bon ?

J'étais sur le point de boire une gorgée de vin, mais je marquai un temps d'hésitation quand elle me posa la question. Je me forçai à porter le verre à mes lèvres et à boire.

— Je suis étonnée que tu veuilles savoir.

— Pourquoi ? On est amies, non ?

— Ouais, mais le mec que je fréquente est ton frère.

Elle haussa les épaules.

— Je peux me retenir de vomir tant que j'ai un verre de vin à la main. Alors, quand est-ce que tu as su ?

Je n'aurais su dire à quel moment mes sentiments avaient changé. Le processus avait été lent, et mon opinion avait commencé à évoluer quand il m'avait montré la facette plus douce de sa personnalité. Il était protecteur,

loyal et il m'était fidèle. Si j'avais dû choisir un moment déterminant, ç'aurait été celui où il avait décidé de me laisser partir. J'avais le droit de rester ou de partir, mais j'avais compris qu'il était le seul homme avec qui je désirais être.

Mais je ne pouvais pas dire ça à Vanessa.

— J'imagine... depuis le jour de notre rencontre.

Le regard de Vanessa s'adoucit comme jamais auparavant.

— Oh...

Elle reposa son verre, les lèvres fendues d'un beau sourire.

— C'est trop mignon, même si tu parles de mon frère. Moi qui avais toujours cru qu'il préférait les bimbos sans personnalité, je suis contente qu'il t'ait choisie. Tu es parfaite pour lui.

Je lui rendis son sourire.

— Ouais, je pense qu'on est faits l'un pour l'autre.

VANESSA ET MOI NOUS SALUÂMES SUR LE TROTTOIR, EN NOUS ÉTREIGNANT longuement, avant que je ne tourne les talons et ne me dirige vers le véhicule qui m'attendait.

Soudain, un homme surgit de nulle part, avec un micro à la main. Derrière lui se tenait un autre type portant une caméra de télévision. En voyant la lumière rouge, je compris qu'elle tournait.

— Sapphire, pouvons-nous vous parler un moment ?

J'avais déjà vu des paparazzi affluer autour de Conway quand il allait à un événement, mais c'était la première fois que j'en rencontrais pendant une soirée en ville. J'étais surprise qu'ils soient là. Peut-être avais-je été repérée par quelqu'un qui en avait parlé sur le net.

Pas étonnant que Conway ne me laisse pas sortir.

Les deux hommes qui m'avaient conduite à Milan descendirent du SUV et s'approchèrent, prêts à me tirer de ce mauvais pas.

Maintenant, j'étais contente de les avoir avec moi.

— Est-ce vrai que vous vivez avec Conway ? demanda l'homme au micro.

— Je... je dois y aller.

J'avais déjà fait l'objet de toutes les attentions à New York, mais cela ne m'avait pas préparée à ça. Les lumières m'aveuglaient, et une foule

commençait à se masser à mesure que les gens comprenaient qui j'étais.

L'homme me fourra son micro sous le nez.

— Vous aimez Conway Barsetti ?

C'était une question très personnelle, des mots que je ne lui avais jamais dits. Mais c'était une évidence quand on nous voyait ensemble. Vanessa venait juste de me demander quand j'avais su qu'il était le bon, même si je ne lui avais jamais dit que je l'aimais. Le monde entier pensait que nous étions amoureux, parce que c'était ce qu'ils voyaient.

Et si je lui répondais, où était le mal ? J'aurais dû le faire depuis longtemps et j'étais fatiguée de garder ça pour moi. Tel un secret cherchant à s'échapper de mon cœur, les mots s'envolèrent de mes lèvres.

— Oui. Oui, je l'aime.

CONWAY

JE NE ME rendis compte qu'à minuit passé que Muse m'avait appelé. Ma conversation avec ma famille avait duré plus longtemps que je ne l'avais prévu. Elle s'était terminée de façon amère, comme elle avait commencé. Au lieu de tourner la page, nous en étions restés au même point.

Je pris une deuxième nuit à l'hôtel, ne souhaitant pas rester à la maison.

Je n'étais pas certain d'y être le bienvenu, de toute manière.

J'avais promis que je ne tremperais plus dans le milieu, et c'était une promesse que je n'avais jamais voulu faire. J'étais furieux que mon père n'ait pas la moindre admiration pour moi après ce que j'avais fait. J'avais dépensé trente millions de ma fortune personnelle pour sauver une fille que je ne connaissais pas.

Je ne connaissais même pas son nom.

Et cela ne signifiait rien à ses yeux ?

Je comprenais que mon père veuille me protéger. Je n'étais pas si bête. Mais il ne me respectait pas en tant qu'homme. Il faisait peut-être semblant la plupart du temps, mais il montrait son vrai visage quand les circonstances le permettaient.

J'étais trop énervé pour rappeler Muse. Je n'étais pas de bonne compagnie. Je ne ferais que l'agacer, elle aussi. Elle était la seule chose dans ma vie qui m'aidait à me sentir bien, et je n'allais pas tout gâcher en l'appelant maintenant. Si elle rappelait, je répondrais. Mais je n'allais pas gâcher sa nuit en l'appelant de moi-même.

Le lendemain, Carter et moi montâmes dans le SUV et retournâmes chez mes parents. Nous n'avions pas beaucoup parlé la nuit dernière, épuisés par

toutes les conneries que nous avons entendues pendant la soirée. Il n’y avait rien de plus à dire.

Carter s’installa au volant, le regard fatigué, comme s’il avait à peine fermé l’œil la nuit dernière.

— Je retourne à Milan aujourd’hui.

— Bonne idée. On n’a rien de plus à faire ici.

Il regardait droit devant lui, une main sur le volant, tandis que nous roulions dans la campagne. Il conduisait une Range Rover, qui n’avait rien à voir avec les voitures qu’il dessinait dans le cadre de son travail.

— Tu as bien dormi ?

— Je n’ai pas dormi.

— Moi non plus, dit-il. Je pensais qu’ils allaient se calmer, mais ils sont toujours aussi furieux contre nous.

— Je sais... À croire que nous sommes des gamins.

— C’est ridicule, non ?

Quinze minutes plus tard, nous nous garâmes devant la maison et entrâmes. Ma mère nous accueillit à la porte et, malgré la conversation difficile que nous avons eue la veille, elle m’étreignit et m’embrassa sur la joue. Je sentis son amour m’envelopper, sans réserve et éternel.

J’étais reconnaissant d’avoir toujours son amour – quoi qu’il arrive. Tout le monde ne pouvait pas en dire autant à propos de sa mère.

Elle étreignit Carter de la même façon, comme s’il était son propre fils.

— On voulait juste vous dire au revoir, dis-je. Carter et moi, on rentre chez nous. On a du travail à faire.

Une partie de moi avait envie de partir sans saluer mon père. Je ne voulais pas le voir et je le soupçonnais de n’avoir pas plus envie de me voir.

— Je comprends, dit maman. Attendez, je reviens.

Carter et moi restâmes plantés dans le vestibule, en attendant que tout soit terminé afin que nous puissions retourner à nos vies.

Oncle Cane arriva le premier et entraîna Carter à l’écart pour lui parler. Peut-être allait-il gronder son fils et ne voulait-il pas que je l’entende. J’étais sur le point de recevoir les mêmes réprimandes de la part de mon père, alors je ne voyais pas pourquoi cela devait rester privé.

Mon père arriva quelques minutes plus tard, sans ma mère. Il marcha lentement vers moi, vêtu d’un jean noir et d’un tee-shirt de la même couleur. Il aurait dû être à la cave en ce moment même, mais il avait mis son travail entre parenthèses, étant donné les circonstances.

Il s'approcha sans me regarder, ses bras puissants le long du corps. Son regard était indéchiffrable, mais son humeur était évidente. Toujours aussi déçu et furieux, il était le même que la veille... et que l'avant-veille.

Il s'arrêta devant moi et croisa les bras sur son torse. Il me regarda enfin, avec des yeux sombres aussi violents que des balles de fusil.

Je soutins son regard, refusant de me laisser intimider par mon père.

— Je retourne travailler. Je voulais juste te dire au revoir.

Silence.

Mon père m'avait toujours eu à la bonne, et je n'avais pas l'habitude de recevoir un tel traitement. Je comprenais mieux pourquoi personne ne voulait se faire un ennemi de mon père. Même sans arme, il était terrifiant. Comment ma mère, si pleine d'affection et de chaleur, faisait-elle pour le supporter ?

Comprenant qu'il ne dirait rien, je décidai d'y aller.

— J'imagine qu'on se parlera plus tard.

Je me détournai, agacé par son attitude.

— Con.

Telle une lame, ce mot transperça l'air.

Je m'immobilisai, puis me retournai lentement vers lui.

— Il y a beaucoup de choses que tu ne sais pas sur moi. Et il y a une bonne raison à cela.

Je le regardai dans les yeux, dans l'attente qu'il m'en dise plus.

— J'ai changé de vie et je suis devenu un homme bien. J'ai fait beaucoup de choses dont je ne suis pas fier. Quand j'avais ton âge, j'étais téméraire et stupide, parce que je n'avais rien à perdre. Je n'avais pas de femme ni d'enfants. Et je me croyais bêtement invincible. J'ai du mal à croire que je sois aujourd'hui en bonne santé et père d'une si belle famille.

— Si tu as fait des choses si terribles, comment oses-tu me juger ?

— Je ne t'ai jamais jugé, Con.

— On ne dirait pas.

— Je veux juste que tu ne fasses pas les mêmes erreurs que moi. Tu es...

Il se tut et prit une grande inspiration. Il fixa brièvement le sol, avant de relever les yeux vers moi.

— Je n'ai pas de mot pour décrire ce que je ressens pour toi... Mon seul fils. Je t'aime plus que moi-même. Je t'aime même plus que ta mère, aussi incroyable que ça puisse paraître. Je suis dur avec toi parce que je t'aime. Tu es peut-être un homme adulte, mais je ne cesserai jamais de te protéger.

Ma colère diminua, mais seulement pendant une seconde.

— J’ai sauvé cette fille. Comment peux-tu ne pas être fier de moi ?

Il soupira.

— Elle n’était pas ta responsabilité, Conway. Tu as une formidable carrière et une femme qui t’aime. Vis ta vie et sois heureux.

— Tu n’as pas répondu à la question.

Il plissa les yeux et soupira.

— Tu n’imagines pas à quel point je suis fier de toi. Mais je suis fier de toi quoi que tu fasses. J’ai toujours voulu que tu reprennes l’exploitation, mais je savais que tu avais d’autres ambitions. Non seulement j’ai respecté ton choix, je t’ai aussi encouragé. Mais ça... je ne peux pas... je ne peux pas t’encourager. Ne fréquente pas ces gens-là. Ça n’en vaut pas la peine.

Je courbai la tête.

— Quel genre d’homme étais-tu ?

Comme un silence s’installait, je crus qu’il n’allait pas répondre. Je connaissais partiellement son passé, mais pas tout. Je relevai les yeux vers lui.

Son expression était toujours aussi dure.

— Quand j’étais jeune, je ne pensais qu’à l’argent. Mon père était marchand d’armes. Naturellement, Cane et moi avons hérité de son business. Il y avait une terrible guerre dans le milieu, et nous gagnions beaucoup d’argent en fournissant toutes sortes de gens. J’ai assassiné des hommes parce qu’ils avaient commis l’erreur de se mettre en travers de mon chemin. Je me moquais bien de savoir s’ils avaient une femme et des enfants. Je ne pensais à rien. J’étais cruel. Malveillant.

Il m’était difficile d’imaginer mon père être autre chose que l’homme de bien que je connaissais. Il ne pensait qu’à sa famille, à son vin et à la beauté de la Toscane.

— Quand est-ce que ça a changé ?

— Quand j’ai rencontré ta mère.

— Elle ne voulait plus que tu sois cet homme-là ?

— Non... C’est moi qui ne voulais plus. Je voulais la mériter. Je voulais la protéger. Un homme dont tout le monde veut la tête ne peut pas protéger une femme. Au contraire, il la met en danger. Je voulais mener une vie tranquille et élever une famille. J’avais envie de silence, alors que j’avais vécu toute ma vie dans le chaos. Quand ta mère m’a annoncé qu’elle était enceinte de toi, j’ai compris que je devais mettre fin à mes guerres. Je devais tout changer si je voulais bien t’accueillir dans ce monde. Alors je l’ai

envoyée dans un endroit sûr et je me suis battu jusqu'à ce que tout soit terminé. Je n'entrerai pas dans les détails, parce qu'ils n'ont plus d'importance. Je ne veux pas que ça recommence. Je ne veux pas remuer le passé. Je ne veux pas voir mon fils mêlé à un milieu dont j'ai tout fait pour le protéger.

Mon père avait été un criminel et un assassin. Je n'étais pas comme ça.

— Tu te compares à moi, mais je n'ai jamais tué personne. Tout ce que j'ai fait, c'est sauver des femmes.

— C'est comme ça que ça commence, Con. Si quelqu'un te menace avec un flingue, tu n'as pas d'autre choix que de te défendre. Et tu apprends à tirer plus vite que les autres. Et avant même de t'en être rendu compte, tu déclenches une guerre qui dure une décennie. J'essaye de te faire gagner du temps et de te sauver du malheur. Tu as une belle femme qui vit chez toi. Si tu ne le fais pas pour toi, fais-le pour elle.

Je faisais tout pour elle. Je la protégeais de tout ce qui pouvait lui faire du mal. Elle était presque devenue ma raison de vivre.

— Tu as promis que tu n'y retournerais pas, dit mon père. Et les Barsetti tiennent leurs promesses.

— Je sais.

— Arrête. Ne pense plus à Bones. Ne pense plus à ces femmes. Tu en as peut-être sauvé une, mais il y en a cent qui sont capturées toutes les semaines. Quand tu coupes une tête de l'hydre, il en pousse deux autres.

— Alors on ne fait rien ? demandai-je à voix basse. On abandonne ?

Son regard se fit à nouveau glacial.

— J'ai payé mes dettes, Conway. J'ai réglé mes comptes. Laisse quelqu'un d'autre s'en occuper. Les Barsetti ont déjà bien trop souffert. C'est à notre tour d'avoir la paix. Si tu as le moindre respect pour ta mère et moi, laisse-nous vivre le reste de notre vie dans la tranquillité. Si tu as vraiment besoin de faire ça, attends au moins que nous soyons morts et enterrés.

Les imaginer six pieds sous terre me déprima soudain profondément. Je me sentis faible, malade et brisé tout à la fois. J'en voulais toujours à mon père d'avoir été si dur, mais je ne pouvais pas lui refuser ça. Je ne lui prendrais pas sa tranquillité, qui avait tant de valeur à ses yeux. Il m'avait bien éduqué. Le moins que je puisse faire en échange était de lui donner ce qu'il voulait.

— J'arrête, père.

Il ferma les yeux un bref instant.

— Bien.

Je ne pourrais jamais lui dire la vérité sur ma relation avec Muse. Si je le faisais, que penserait-il de moi ? Je l'avais achetée à l'opéra et j'avais fait d'elle ma prisonnière. J'avais abusé de sa faiblesse. Il serait encore plus déçu de moi.

Notre relation était différente maintenant, mais cela ne changeait pas la manière dont elle avait commencé. Peut-être que je tenais à elle maintenant, peut-être que je ferais tout pour la protéger, mais cela n'avait pas toujours été le cas.

— Je devrais y aller...

— Oui. Tu as beaucoup de route à faire.

Nous nous dévisageâmes en silence, sans faire le premier pas ni l'un ni l'autre.

Nous étions tous deux têtus.

Mais j'étais moins têtu que lui. J'avançai et le pris dans mes bras.

Il m'étreignit à son tour. Ses bras m'enlacèrent un long moment, et il me serra contre lui. Il ne m'avait jamais étreint si longtemps, pas depuis que j'étais petit.

Je le laissai faire. J'étais un homme à la tête d'un empire pesant un milliard de dollars, mais j'étais aussi un fils qui avait besoin de son père.

Il recula et me prit par les épaules.

— Je t'aime, fils.

— Je t'aime aussi, père.

Il me prit alors par la nuque et m'embrassa sur le front.

— Dis à Sapphire que ta mère et moi la saluons.

Je hochai la tête.

— Je le ferai.

Tournant les talons, je sortis de la maison. Je ne voulais pas regarder mon père une dernière fois avant de partir parce que c'était trop difficile. Il était toujours triste de me voir partir. Il faisait de son mieux pour le cacher, mais je le voyais dans ses yeux.

Oncle Cane était parti, et Carter m'attendait, appuyé contre le SUV. Il était sur son téléphone et esquissait un sourire du coin de la bouche.

— J'ai l'impression que ta conversation s'est bien passée, dis-je en marchant vers le véhicule.

Il leva les yeux de son téléphone, le regard joueur.

— Ouais, on a eu notre habituelle conversation père-fils. Il est encore un

peu fâché, mais il va s'en remettre.

— Alors pourquoi tu souris comme ça ?

— C'est marrant que tu poses la question...

Il cliqua sur l'écran et le tourna vers moi pour que je puisse le voir.

La vidéo montrait Muse sortant d'un restaurant. On apercevait Vanessa en arrière-plan, et des hommes de ma sécurité escortaient Muse jusqu'à la voiture, pendant que les paparazzi la suivaient avec une caméra. Ils commencèrent par lui demander si elle vivait avec moi, une question à laquelle elle ne répondit pas.

Je pris le téléphone des mains de Carter et regardai la vidéo avec les yeux plissés. Pourquoi cette vidéo existait-elle ? Muse était-elle sortie, hier soir ? Était-ce pour cette raison qu'elle m'avait appelé ?

— Sapphire, vous aimez Conway Barsetti ?

Ils tendirent le micro vers elle et la suivirent alors qu'elle se dirigeait vers la voiture.

Au lieu de les ignorer à nouveau, elle esquissa un petit sourire. Elle me donnait le même regard quand nous étions assis en tête à tête. C'était le même regard que celui qu'elle me donnait quand je lui avais manqué. Un regard sincère, pas un masque pour les caméras.

Puis elle répondit :

— Oui. Oui, je l'aime.

CARTER NE CESSAIT DE ME JETER DES REGARDS EN COIN DANS LA VOITURE. Nous nous approchions de Vérone, qui n'était plus qu'à trente minutes.

— Conway, on n'a pas échangé plus de quelques mots pendant le trajet. Qu'est-ce qui se passe ?

Je n'étais pas d'humeur à discuter. Les images de la vidéo repassaient en boucle devant mes yeux. J'entendais sa voix répéter sans cesse les mêmes mots.

Elle m'aimait.

Je savais qu'elle ne l'avait pas fait pour la publicité. Il y avait de la sincérité dans ses yeux. Le fait que je ne m'en étonne pas me faisait comprendre que je me doutais déjà de ses sentiments. Ils étaient évidents dans sa manière de me montrer son affection, dans son inquiétude chaque fois

que je parlais. Elle dormait sur mon torse toutes les nuits et, dès que je n'étais plus là, elle le remarquait. Quand je lui avais proposé de partir, elle avait choisi de rester.

Maintenant, je comprenais pourquoi.

Carter siffla.

— Il y a quelqu'un là-dedans !?

— Ta gueule, Carter.

Je regardai fixement par la fenêtre, ne sachant que faire quand je rentrerais à la maison. Pendant une seconde, en l'entendant déclarer son amour pour moi, j'avais senti une douce chaleur se répandre dans mes veines. Puis cette chaleur s'était immédiatement muée en bise glaciale.

Je lui avais dit que je ne voulais pas de relation amoureuse.

Je ne recherchais pas l'amour.

Je n'étais pas naïf au point de croire que notre relation n'était pas profonde. Nous éprouvions des sentiments d'amitié, de confiance et de loyauté l'un pour l'autre. Si elle ne signifiait vraiment rien pour moi, j'aurais baisé d'autres femmes en même temps qu'elle.

Elle était tout ce dont j'avais besoin.

Mais cela ne voulait pas dire que je l'aimais.

Certainement pas.

Peut-être était-elle assez arrogante pour croire que je changerais d'avis. Peut-être pensait-elle que je ne savais pas ce que je voulais. Peut-être avait-elle pris mon affection pour un engagement envers elle.

J'aimais ce que nous avions, mais je ne voulais pas que ça dure une éternité.

Je voulais que rien ne dure pour toujours.

Tout était temporaire dans la vie. Entre Muse et moi, ce serait la même chose. Elle attisait une passion brûlante en moi, me rendait obsessionnel et protecteur. Mais ce n'était qu'une émotion intense, une phase, une inspiration pour ma carrière. Elle finirait par perdre son panache à mes yeux, et je trouverais quelqu'un d'autre pour la remplacer.

Même si cela faisait de moi un connard, c'était la vérité.

Carter parla à nouveau.

— Qu'est-ce qui se passe, Con ? Une belle femme t'aime... Pauvre de toi. Elle doit être la femme la plus sublime du monde en ce moment. Tout le monde est complètement fou d'elle, mais c'est toi qu'elle aime.

— Je ne veux pas qu'elle m'aime, Carter.

— C'est des conneries, dit-il. Tu es aussi fou d'elle que les autres.

— Oui, je sais, dis-je à voix basse. Elle m'obsède. Je tiens à elle. Mais ça s'arrête là. Je lui ai dit que je ne voulais rien de plus. Je lui ai dit qu'il n'était pas question de nous marier ou de nous aimer... Mais elle ne m'a pas cru.

— Et je la comprends. Personne ne t'aurait cru. Quand on vous voit tous les deux...

— Notre relation est intense, mais elle a une date de péremption.

— Pourquoi ? demanda-t-il. Pourquoi aurait-elle forcément une date de péremption ?

— Parce que c'est comme ça que je dessine de la lingerie. Ma lingerie est faite de passion. La monogamie, ça rend les relations monotones et stériles. Je ne peux pas me le permettre.

— Tu as déjà prouvé que tu étais le meilleur parmi les meilleurs, Conway. Je pense que tu peux faire une pause, maintenant que tu as atteint ta vitesse de croisière.

— Je ne veux pas me contenter d'une vitesse de croisière, contrai-je.

— Et nos parents sont toujours amoureux, remarqua-t-il. Alors ta théorie sur la monogamie ne tient pas debout.

Je levai la main.

— Parce que je n'ai pas trouvé ma muse.

Je détournai à nouveau les yeux, apercevant Vérone au loin.

Il tourna au virage et s'approcha de ma maison. Le portail était ouvert, et Carter roula jusqu'à l'entrée. Il se gara, mais ne descendit pas.

— Con.

J'avais déjà ouvert la porte.

— Quoi ?

— Les femmes comme elles ne courent pas les rues. Ta famille l'aime, et elle te supporte malgré tes conneries. Alors, ne fais rien de stupide, d'accord ?

Je refermai la portière en serrant les dents.

Les hommes portèrent mon sac à l'intérieur, et j'entrai dans la maison. Mes muscles se contractèrent dès que je me retrouvai chez moi – parce que je savais que j'étais sur le point de la voir. Je ressentais tant de colère, du ressentiment contre mes parents et de la fureur contre elle...

Pourquoi avait-elle dit ça ?

Pourquoi n'avait-elle pas pu se taire ?

Nous étions heureux. Notre relation était parfaite, à sa manière un peu

tordue. Mais elle avait tout démoli en nous forçant à franchir ce pas.

Elle aurait pu ignorer ces journalistes.

Encore mieux, elle aurait pu rester à la maison comme je le lui avais demandé.

J'atteignis le deuxième étage, les bras tremblants tant j'étais tendu. Les veines de mes bras étaient plus gonflées que jamais, car mon cœur pompait du sang dans mon corps à toute allure. Mon tempérament s'était réveillé, et je faisais de mon mieux pour l'apaiser derrière un calme feint.

J'entrai dans la chambre et la trouvai assise devant le canapé, en train de regarder la télévision, vêtue d'un de mes tee-shirts. Elle avait déjà pris sa douche après le travail, mais elle ne s'était pas maquillée. Elle sursauta quand la porte s'ouvrit, ne s'attendant visiblement pas à me voir.

— Con, tu m'as fiché une de ces trouilles !

Con. C'était le surnom que me donnait ma famille. Cela m'avait plu quand elle l'avait utilisé pour la première fois, mais je comprenais maintenant que c'était sa possessivité qui s'exprimait. Elle avait l'impression que je lui appartenais.

Mais c'était elle qui m'appartenait.

Elle se leva du canapé et marcha vers moi, qui me tenais toujours sur le seuil. Elle ignora mon regard féroce et se blottit contre mon torse, m'enveloppant de ses bras. La tête sur ma poitrine, elle poussa un long soupir.

— Tu m'as manqué...

J'étais toujours en colère, mais il m'était difficile de me cramponner à ma fureur quand je sentais ses cheveux et son affection. Telle une reine, elle commandait mes émotions et les faisait redescendre. Elle aspirait ma colère, l'absorbant comme une éponge.

Je la pris dans mes bras.

— Je suis contente que tu sois rentré à la maison. Je ne supportais plus cette séparation.

J'avais prévu de mettre les points sur les i dès mon retour. J'avais envie de hurler parce qu'elle avait quitté la propriété pendant mon absence, même si elle avait emmené mon équipe de sécurité. J'avais envie de lui dire qu'avouer son amour à une équipe de télévision était vraiment la chose la plus bête qu'elle aurait pu faire.

Mais je n'en fis rien. Je posai mon menton sur sa tête et me délectai de sa douceur.

— Je n'ai pas bien dormi. Ce n'est pas la même chose sans toi.

Ses mains migrèrent sous mon tee-shirt et caressèrent mon ventre, avant de remonter sur mon torse. Elle atteignit mon sternum, m'effleurant du bout des doigts.

— Et ça m'avait manqué...

Elle fit redescendre sa main sur mon torse et mon ventre. Puis ses doigts s'arrêtèrent sur le premier bouton de mon pantalon, qu'elle fit sauter.

— Ça m'avait manqué de ne plus te sentir entre mes jambes...

Je fermai les yeux et sentis ma queue se réveiller. J'étais encore furieux quelques minutes plus tôt mais, maintenant, je me sentais à la fois détendu et excité. Dès que cette femme me touchait et me disait combien je lui avais manqué, toute ma colère se volatilisait. Je ne pensais plus qu'à ses mains sur mon corps, à mon érection quand elle m'avait dit que baiser lui avait manqué ces derniers jours. Elle ne portait qu'un tee-shirt ; sa culotte lui servait de bas.

Elle leva enfin la tête vers moi pour me regarder dans les yeux, pendant qu'elle caressait ma queue avec la main.

— Fais-moi l'amour.

Elle se hissa sur la pointe des pieds et m'embrassa.

Je tentai de ne pas répondre à son baiser, de combattre les agréables sensations qu'elle provoquait en moi. Mais toute lutte était impossible quand elle posait ses douces lèvres sur les miennes. Je l'embrassai passionnément, lui donnant ma langue tout en caressant la sienne. Ma queue palpita dans sa main. Les trois derniers jours avaient été aussi difficiles pour cette partie de mon anatomie que pour Muse.

J'enfouis les mains dans ses cheveux et l'embrassai plus fort, ma passion supplantant ma rage. À chaque étreinte, notre situation devenait plus floue. Je n'y pensais plus. Maintenant, je ne voulais plus qu'elle, m'abandonner à la passion qu'elle m'offrait.

Je la guidai vers le lit, tout en me déshabillant. Je la positionnai sur le matelas, m'installai entre ses cuisses et la pénétrai.

Puis je me perdis en elle.

JE PARTIS TÔT LE LENDEMAIN MATIN POUR ALLER À MILAN.

Je m'installai avec une tasse de café et fixai mon carnet de croquis d'un

regard vide, mon crayon posé sur la page. C'était une journée nuageuse, le premier signe de l'automne. Les jours de chaleur et d'humidité commenceraient à diminuer et, tandis que l'hiver s'installait, il se mettrait à neiger.

Je bus mon café et fis tourner mon crayon entre mes doigts, sans inspiration.

J'étais toujours furieux.

J'avais baisé Muse la nuit dernière – deux fois d'affilée. Puis nous étions restés allongés en silence, avant de nous endormir. Nous n'avions pas discuté. Je ne l'avais pas interrogée sur toutes les erreurs qu'elle avait commises.

J'étais resté éveillé un long moment à fixer le plafond, alors qu'elle s'était blottie contre mon flanc. J'avais voulu à la fois la repousser et la garder près de moi. C'était comme si deux versions de moi-même cohabitaient en moi, l'une qui avait envie de la mettre à la porte avec ses affaires et l'autre qui souhaitait s'enfoncer entre ses cuisses chaque nuit.

Laquelle allait gagner ?

Maintenant, j'étais assis dans mon atelier, enveloppé d'un silence résonnant comme un tambour. Tous les mannequins étaient en vacances ou visitaient leurs familles dans les pays dont elles étaient originaires. Les commandes continuaient à s'empiler, et les médias s'arrachaient les modèles que j'avais créés. Maintenant que Muse avait dit au monde entier qu'elle m'aimait, je me demandai si cela allait avoir des conséquences sur mon dur labeur.

Nicole entra, son écritoire à pince sous le bras.

— Qu'est-ce que vous faites là, Conway ?

— Ce bâtiment m'appartient, rétorquai-je, ne sentant pas le besoin de fournir la moindre explication.

Nicole ignora ma froideur.

— Je pensais que vous faisiez une pause.

— J'en ai fait une. Maintenant, je suis prêt à retourner au travail.

Nicole s'approcha de ma table et baissa les yeux vers ma page blanche. Elle releva vers moi un regard accusateur.

— On ne dirait pas.

Personne ne me parlait sur ce ton, mais Nicole pouvait s'en tirer à bon compte – parce qu'elle savait que je serais désespéré si elle quittait Barsetti Lingerie.

— Quelque chose vous préoccupe ?

Une chose, oui.

— Non.

Même si elle savait que je mentais, elle n'insista pas.

— Comment avez-vous trouvé la Grèce ?

Absolument parfaite. J'avais passé mes après-midis à voguer avec Muse ou à explorer la ville. Nous nous étions prélassés tous les soirs dans la piscine. Le voyage avait été court, mais c'était exactement ce que je voulais. Cependant, je ne pouvais m'empêcher d'éprouver du ressentiment en y pensant.

— Très bien.

Elle posa son écritoire sur la table et consulta ses papiers.

— Vous savez certainement déjà que Sapphire a fait une déclaration très publique, l'autre soir. Je ne sais pas si c'était prévu ou non, mais tout le monde a adoré. Les commandes ont augmenté de vingt-cinq pourcents.

Je me tournai lentement vers elle, le regard incrédule.

— Vous plaisantez ?

— Non.

Je passai les mains dans mes cheveux et sur mon visage.

Nicole resta debout à côté de moi en silence, m'accordant quelques secondes pour me remettre de la nouvelle.

— N'est-ce pas une bonne chose, Conway ?

— Une bonne chose que cette femme ait tant de pouvoir sur moi ? sifflai-je. Non, ce n'est pas une bonne chose, putain !

Je repoussai mon carnet, qui glissa par terre. Le crayon roula sur le bureau, puis heurta le sol.

Nicole ne broncha pas, habituée à mon tempérament violent.

— Elle a ce pouvoir sur vous depuis le jour de son arrivée. Et elle exerce le même pouvoir sur le monde entier.

SAPPHIRE

CONWAY ÉTAIT PARTI quand je me réveillai le lendemain matin. Comme nous avions été séparés pendant plusieurs jours, je ne m'attendais pas à ce qu'il s'en aille sans dire un mot. Je l'appelai, mais il ne décrocha pas. Au bout de cinq heures, il ne m'avait toujours pas rappelée.

Il était très silencieux quand il était rentré à la maison la veille, mais j'avais pensé qu'il était simplement touché par les moments qu'il avait passés avec sa famille. Ce n'était pas comme s'il y était allé pour dîner. Ils se préparaient à une guerre de clan. La tension était à son comble.

Je l'avais laissé tranquille.

Mais cela me faisait mal qu'il soit parti toute la journée – et qu'il ne me rappelle pas.

Je travaillai aux écuries jusqu'au soir et pris une douche. Les nuages cachai le soleil, et il ne faisait pas aussi chaud que d'habitude. C'était agréable, mais je préférais quand même la chaleur du soleil brûlant à ce ciel couvert.

Quand je sortis de la douche, Conway franchit enfin le seuil.

Je poussai un soupir de soulagement en voyant sa carrure musclée moulée dans son tee-shirt. S'il n'était pas rentré dans l'heure qui suivait, je l'aurais rappelé. Et s'il n'avait pas répondu, j'aurais insisté jusqu'à ce qu'il décroche.

Je ne lui demandai pas où il était allé ni pourquoi il ne m'avait pas appelée. Je décidai de ne pas en parler.

— Salut.

Il se contenta de me lancer un regard.

Je passai mes doigts dans mes cheveux, puis me penchai vers lui pour

l'embrasser. Je me hissai sur la pointe des pieds et déposai un baiser sur sa bouche, sentant sa barbe naissante. Il ne s'était pas rasé depuis quelques jours, et son menton était plus rêche que d'habitude. Je l'embrassai, mais son étreinte n'était pas particulièrement affectueuse.

— Tu as passé une mauvaise journée ? demandai-je.

— On peut dire ça.

Il s'écarta de moi dès que je le lâchai, comme s'il était pressé de s'éloigner.

Cela me fit mal.

— Tu veux dîner ici ? Ou sur la terrasse ?

— J'ai déjà dîné.

Il ouvrit son tiroir et en sortit ses affaires de sport.

Quand avions-nous mangé séparément pour la dernière fois ? Depuis que notre relation avait changé, nous partagions tous les repas, surtout le dîner.

— Conway, qu'est-ce qui ne va pas ?

— Rien.

Il attrapa ses écouteurs et enfila un short et un tee-shirt.

— Je n'ai pas faim, c'est tout.

Je voulais être patiente avec lui, mais je n'avalerais pas ses mensonges.

— Conway...

Il abandonna son jean par terre et glissa son téléphone dans sa poche. Comme si je ne l'avais pas interpellé, il continua à s'affairer.

— Qu'est-ce qui s'est passé avec ta famille ?

— Rien qui te concerne.

Le choc fit bondir mes sourcils. Il m'avait assené une gifle sans même me toucher.

— Pourquoi tu te comportes comme un sale con ?

Il se tourna enfin vers moi, le regard glacial.

— Parce que je suis un sale con. J'ai toujours été un sale con. Je serai toujours un sale con. Je suis un sale con qui veut baiser et avoir la paix. Ce n'est pas ma faute si tu t'attendais à autre chose qu'à ce que je suis.

Il mit ses écouteurs et sortit en trombe.

J'étais tellement stupéfaite que je ne le retins pas. Je le regardai s'éloigner, regardai cet homme que je connaissais à peine quitter la chambre. Il ressemblait à Conway et parlait avec sa voix... Mais ce n'était pas l'homme que je connaissais. Quelque chose l'avait changé, et il n'était plus l'homme dont j'avais l'habitude.

Même dans nos pires moments, il ne m'avait jamais parlé comme ça.
Il ne m'avait jamais parlé comme ça.

CONWAY NE REVINT PAS. IL PARTIT COURIR ET DISPARUT.

Je dînai seule dans la chambre et l'attendant, comme une épouse attend le retour de son mari volage.

Mais il ne revint jamais.

S'il était dans la maison, il n'y avait qu'un endroit où il pouvait être. Son atelier était son repaire, l'endroit où il créait les beaux modèles dont il était si fier. Il était tard, et Conway aurait dû être couché mais, s'il n'était pas avec moi, il devait être là.

À moins qu'il ne soit sorti.

La porte était fermée, mais de la lumière s'échappait par les interstices. Dante n'aurait jamais laissé allumé par accident. Il y avait donc bien quelqu'un dans la pièce. Je poussai la porte et entrai. Comme je m'y attendais, il était assis à sa table, son carnet de croquis devant lui.

Il ne leva pas les yeux.

Je m'approchai lentement de la table, en regardant les taches de sueur sur son tee-shirt. Il avait fait du sport, mais il ne s'était pas changé après. Cela ne lui ressemblait pas. Debout derrière lui, j'attendis qu'il se passe quelque chose.

Il continua à dessiner – un corset banal qui n'avait rien de mémorable.

— Conway.

Sa main s'immobilisa, mais il ne me regarda pas.

— Parle-moi.

Il posa son crayon et se tourna vers moi, mais son regard féroce témoignait de sa fureur.

— Quoi, Sapphire ? De quoi veux-tu parler ?

Comme s'il m'avait donné une gifle, je titubai sur mes jambes. Il pouvait être très froid avec moi, mais rien ne semblait plus insultant dans sa bouche que mon propre nom. Il ne l'avait pas utilisé depuis qu'il le connaissait. Ce nom m'était presque devenu étranger. Je m'appelais Muse, désormais. C'était mon identité.

Et il me l'arrachait.

— Ne m'appelle pas comme ça, murmurai-je.

Il n'était plus le bel homme que j'avais connu. Il semblait différent, hostile.

— C'est ton nom.

— Je m'appelle Muse.

Il soutint mon regard, les épaules rigides. Son corps était plus raide que d'habitude, comme s'il était prêt à se battre. Je ne l'avais jamais vu si tendu. Il me faisait penser à un élastique étiré au maximum.

— Qu'est-ce que tu veux ? Je travaille.

— Qu'est-ce que je veux ? demandai-je d'un ton abasourdi. Je veux que tu arrêtes de jouer au con et que tu me dises ce qui ne va pas.

— Tout va très bien, siffla-t-il. Je ne suis pas obligé de rester avec toi toute la journée. Tu n'es pas le centre de mon univers, Sapphire. Tu n'es pas...

Je le giflai.

— Ne m'appelle pas comme ça.

Sa tête tourna sous l'effet du coup. Je vis qu'il serrait les dents. Il se redressa lentement, le visage rouge de fureur, pas à cause de la gifle que je venais de lui assener. Son corps se contracta davantage, mais il ne se leva pas de sa chaise.

— Hors. De. Ma. Vue.

J'avais perdu mon sang-froid et je l'avais frappé. Il était inutile de chercher à discuter, maintenant. J'aurais dû savoir que rien de bon n'en sortirait.

— Conway, tu es parti plusieurs jours et, depuis que tu es revenu, tu es une autre personne. Qu'est-ce qui s'est passé ?

Il se leva lentement, les bras tremblants à cause de l'adrénaline qui circulait dans ses veines.

— Sors d'ici.

Cette fois, il me fit peur. Sa manière de me fixer du regard, de me toiser de toute sa hauteur et sa force me firent peur. Ses bras tremblaient, comme s'il se retenait à grand peine de m'attraper par le cou.

Je ne me sentais plus à ma place.

Comme avec Knuckles, j'étais terrifiée.

Vraiment terrifiée.

IL NE VINT PAS ME REJOINDRE DANS LA CHAMBRE, CETTE NUIT-LÀ, ET JE compris que je ne devais pas l'attendre.

Je ne voyais toujours pas ce qui avait bien pu se passer.

C'était comme s'il me détestait.

Sa froideur à mon égard était insupportable, mais ce n'était rien comparé à l'inconnu. J'ignorais ce qui le poussait à agir de cette manière. Même une dispute avec son père n'aurait pu provoquer ce comportement. Quand je l'avais appelé dans sa chambre d'hôtel, il était bouleversé par tout ce qui s'était passé... Mais il ne m'avait pas ignorée.

Ne sachant que faire, je décidai de me tourner vers quelqu'un qui aurait les réponses à mes questions.

Carter.

J'envoyai un texto à Vanessa. *Tu peux me donner le numéro de Carter ?*

Elle me l'envoya immédiatement, ainsi qu'un smiley souriant.

C'était ironique, parce que rien de tout cela n'était drôle. J'appelai le numéro et écoutai la tonalité.

Carter répondit avec sa voix grave qui ressemblait tant à celle de Conway.

— Carter.

— Salut, c'est Sapphire.

Ma voix se brisait déjà, avant même que la conversation ne démarre vraiment.

— Je suis désolée de te déranger, mais...

— Merde, qu'est-ce qu'il a fait ? demanda-t-il en soupirant.

— Depuis qu'il est rentré à la maison, il est totalement différent. Il est froid, mesquin... Pas l'homme que je connais. Il ne m'adresse plus la parole et il ne supporte pas de rester dans la même pièce que moi. Mais il ne veut pas me dire ce qui se passe. Je sais que ce n'est pas ton problème, mais tu pourrais me dire ce qui se passe ? Tu sais quelque chose ? Il s'est passé quelque chose ?

— Merde..., soupira-t-il. Conway est un abruti. Voilà ce qui se passe.

J'attendis une explication.

— Je lui ai montré la vidéo où tu dis que tu l'aimes...

Ils m'avaient collé le micro sous le nez, et j'avais simplement reconnu la vérité. Un poids avait quitté mes épaules, et je m'étais sentie bien de le dire. Je me fichais que Conway voie la séquence, même si ça m'aurait étonnée. Il n'était pas le genre d'homme à regarder les nouvelles le concernant.

— Et alors ? Qu'est-ce que ça change ? Je sais qu'il m'aime aussi.

J'avais avoué mon amour au monde entier avant de lui dire ces mots en privé, mais je ne pensais pas qu'il était mesquin au point de s'en agacer.

— Heu..., commença Carter en cherchant les mots justes. Selon lui, ce n'est pas ce qu'il ressent.

Lentement, mon cœur descendit dans ma poitrine. Je le sentis rapetisser, déserté par toute joie et tout amour. Je n'avais pas honte de montrer mon amour et mon affection pour Conway, malgré nos difficultés, et cela me rendait cette situation encore plus difficile.

— Il a dit qu'il ne m'aimait pas...

Carter ne répondit pas.

— C'est ce qu'il a dit ? insistai-je.

— Je ne sais pas. C'est ce qu'il dit, mais je pense qu'il se ment à lui-même. J'ai vu la manière dont il était avec toi, et je sais qu'il est heureux.

— Mais ça n'a pas d'importance pour lui.

— Il veut que rien ne change. Il veut que vous ne soyez qu'un homme et une femme. Il dit qu'il ne veut pas se marier ou tomber amoureux, parce que ça ne dure pas, que la passion disparaît et que tu te retrouves coincé avec quelqu'un que tu ne désires plus...

Je fermai les yeux et sentis deux larmes m'échapper. Notre relation intense était devenue rien de plus qu'un désagrément à ses yeux. Il pensait que notre passion ne durerait pas parce que ce n'était que du désir, pas de l'amour.

— Sapphire ?

Je ravalai mes sanglots et parlai d'une voix ferme.

— Quand bien même, ça ne lui donne pas le droit de me traiter comme ça.

— Je suis d'accord, dit-il. Je te l'ai dit : je ne pense pas qu'il soit sincère. Je pense qu'il a simplement du mal à accepter l'inévitable.

— C'est-à-dire ?

— Le fait qu'il t'aime... contre son gré.

Une autre larme m'échappa. J'étais au plus mal. Quand j'essayais d'échapper à Knuckles, j'avais eu peur, mais je n'avais pas eu le cœur brisé. Depuis que Conway faisait partie de ma vie, j'étais heureuse. Il m'avait donné un foyer, un endroit où je me sentais à ma place. Nous avons un tel lien, nous partageons une telle émotion...

Comment pouvait-il jeter tout cela aux orties ?

— Merci de me l'avoir dit, Carter.

— Pas de problème, murmura-t-il. Tu es quelqu'un de bien, Sapphire. Ne reste pas avec un homme qui ne te mérite pas. J'aime mon cousin comme un frère, mais il est complètement con en ce moment.

Comme tous les Barsetti, Carter était un homme bien. Il était viril et fort, mais il montrait de l'affection quand c'était nécessaire. Il trahissait son cousin en me parlant, mais il savait que c'était juste.

— Je dois y aller.

— Parle-lui, dit-il. Tu es la seule personne qui puisse lui faire entendre raison. J'ai déjà essayé.

J'avais eu beaucoup d'influence sur lui autrefois, mais ça semblait être de l'histoire ancienne.

— D'accord.

— Ciao.

— Ciao.

C'était un soulagement de raccrocher : je pus laisser échapper quelques larmes en privé. J'étais bien bête de pleurer pour un homme, mais Conway n'était pas n'importe quel homme. Il était celui qui possédait mon cœur. Quand il m'avait relâchée, il avait aussi rendu sa liberté à mon cœur, qui avait choisi de rester.

Je voulais qu'il ait mon cœur.

Je voulais qu'il ait tout de moi.

J'essuyai mes larmes et m'accordai quelques minutes pour me calmer. Je ne voulais pas qu'il remarque mon chagrin, mes yeux boursoufflés et rouges. Je maîtrisai mes émotions juste assez longtemps pour les oublier, puis je partis à la recherche de Conway.

Mon cœur battait la chamade.

J'ignorais ce que nous allions nous dire, mais je me doutais déjà que ça ne se passerait pas très bien. J'espérais pourtant trouver les mots justes pour le calmer.

Il y avait des dizaines de chambres dans ce manoir, et je ne voulais pas chercher partout. Le connaissant, il ne dormait pas.

Il était en train de boire.

Je me dirigeai vers son bureau, qu'il n'utilisait presque jamais. J'ouvris la porte et le trouvai assis derrière son bureau, en train de fumer un cigare et de boire du scotch à la bouteille. La fumée montait de ses narines vers le plafond. Ses paupières étaient lourdes, et il avait toujours la même expression hostile.

Je refusais de le craindre.

Je traversai la pièce et m'arrêtai juste devant son bureau. Je lui avais demandé d'arrêter de fumer, mais mes désirs n'avaient visiblement aucune importance à ses yeux. S'il voulait fumer et mourir jeune, tant pis pour lui. Je ne gaspillerais pas mon temps en essayant de l'en empêcher.

— Tu es un lâche, dis-je en abattant mes mains sur son bureau et en le toisant.

Il plissa immédiatement les yeux.

— Tu es un lâche pour toutes sortes de raisons. La première, c'est que tu es revenu à la maison en te comportant comme le plus gros connard de la planète. Tu m'as traitée comme une merde et tu n'as même pas eu les couilles de me dire quel était le problème. Au lieu de ça, tu m'as ignorée jusqu'à ce que je te demande ce qui se passe. La deuxième, c'est que j'ai eu la force de dire au monde entier que je t'aimais, alors que tu as la trouille de te l'avouer à toi-même.

Il baissa son cigare, les paupières de plus en plus plissées.

— Tu peux rester assis sur ton arrière-train et me dire que tu ne ressens pas la même chose, mais ce sont des conneries. Tu es amoureux de moi. C'est évident dans tout ce que tu fais. C'est évident dans la manière dont tu me dis que je t'ai manqué, dans la manière dont tu as besoin de moi. Tu m'embrasses comme si j'étais la seule femme qui comptait à tes yeux – parce que c'est le cas. Je suis désolée que ça ne se passe pas comme tu le veux, mais il va falloir que tu l'acceptes. Tu as de la chance que je sois toujours là.

Il tira sur son cigare, sans ciller.

Je serrai le rebord de son bureau entre mes doigts. Mes paumes moites étaient en train d'humidifier le bois.

— Grandis un peu, Conway. Commence par t'excuser. Ensuite, dis-moi que tu m'aimes.

Il souffla de la fumée entre ses lèvres, son regard rivé au mien. Son expression était soigneusement gardée, ses pensées cachées derrière ses prunelles. Il était plus calme que la dernière fois que je l'avais vu, mais ce devait être un masque. Son hostilité était évidente dans la raideur de ses épaules.

Il lâcha son cigare sur son bureau et se leva lentement. Il planta ses deux mains sur le bureau et m'adressa un regard féroce.

— Sapphire.

Il n'avait eu qu'à prononcer mon nom, et j'avais compris ce qui allait

suivre.

— Je t'ai dit que cette relation ne signifiait rien. Tu n'es qu'une femme que je baise. Tu n'es qu'une femme qui me fait passer le temps. Je ne t'aime pas, ni maintenant ni jamais. Le mariage et l'amour n'étaient pas prévus au programme. Ce n'est pas ma faute si tu y as cru.

Je soutins son regard, refusant de lui montrer combien ces mots m'avaient fait mal. Je refusai de pleurer, de lui montrer mon cœur en train de se briser sous ses yeux.

— Tu as dépassé les bornes quand tu as dit à ces journalistes ce que tu ressentais pour moi. Tu as dit au monde entier quelque chose que personne n'aurait jamais dû entendre. Tu as balancé ma vie privée devant les caméras. Tu n'avais pas le droit de faire ça.

— Et je le referais sans hésiter, répondis-je froidement. Parce que je le pensais, Conway.

— Et je préférerais que ce ne soit pas le cas.

Il lâcha son bureau et se redressa.

— C'est vraiment tout ce qui t'intéresse ? demandai-je d'un ton incrédule. Le travail ? Conway, la vie ne se résume pas à être le meilleur dans ton domaine. La vie ne se résume pas à l'argent. Ta famille ne t'a donc rien appris ?

— Ne parle pas de ma famille, siffla-t-il. C'est la mienne, pas la tienne.

Cela me fit encore plus mal que le reste. J'avais développé une affection si profonde pour sa famille que je les aimais comme si c'était la mienne. Je n'avais jamais eu de sœur, ni de parents si attentionnés et aimants.

— Et, oui, le travail est la chose qui m'importe le plus dans la vie. C'est mon identité, mon héritage.

— Ton identité devrait être ta famille, Conway. Tu devrais avoir une femme et des enfants, des gens qui se souviendront de toi quand tu seras parti – et pas de l'argent que tu gagnes. Je me fiche de ta célébrité et de ta fortune. Je suis tombée amoureuse de l'homme sous le costume, avec ses bons et ses mauvais côtés.

— Et je ne te l'ai jamais demandé.

Je parlais à un monstre, un monstre sans cœur. Ce n'était plus Conway.

— Si tu ne ressentais pas la même chose que moi, je l'accepterais. Parce que ce n'est pas ça, l'amour. L'amour, c'est donner sans rien attendre en retour. Mais le fait que tu me traites comme ça... C'est écœurant. Tu as de la chance que je sois toujours là.

— Est-ce bien de la chance ?

Les insultes s'enchaînaient, et mon cœur était de plus en plus meurtri à chaque gifle verbale que je recevais. Il me poignardait avec un couteau, plongeant la lame en moi un peu plus à chaque mot. Il continuerait jusqu'à ce que je n'en puisse plus.

— Je suis désolée que tu aies si peur de l'amour.

Il resta immobile, et son expression ne changea pas.

— Ce que tu redoutes le plus, c'est de décevoir tes parents. Eh bien, ils seraient très déçus de te voir en ce moment.

Je tournai les talons, prête à retourner dans ma chambre pour sangloter jusqu'à ce que mes yeux soient boursoufflés.

— Dégage.

— Je m'en vais, connard.

— Non. Dégage de chez moi.

Je me retournai et vis une fureur nouvelle dans son regard. Maintenant, il ne faisait plus semblant d'être calme. Son visage était rouge, mais pas d'une manière sexy comme quand nous étions au lit ensemble. Il était furieux, et la veine sur son front pulsait. Il était cramponné à son bureau comme s'il pouvait à tout moment le renverser et briser la fenêtre derrière lui.

Il savait que je n'avais pas un centime. Il savait que je n'avais que des vêtements et des chaussures. J'étais complètement dépendante de lui. Sans lui, je n'étais rien. Mais cela n'avait pas d'importance à ses yeux. Notre belle relation m'avait été arrachée comme si elle n'avait aucune valeur.

Comme si je n'avais aucune valeur.

Je refusais de croire que Conway était si cruel. Ma dernière remarque à propos de ses parents avait dû le pousser à bout. Je compris qu'il n'avait plus peur de dépasser les bornes.

— Je serai partie dans quinze minutes.

— Dix minutes.

J'ATTRAPAI UN SAC ET NE PRIS QUE L'ESSENTIEL. J'EMPORTAI AUTANT DE vêtements que possible et une paire de chaussures. Je n'avais pas beaucoup de place. J'étais donc obligée d'abandonner presque toutes les affaires que j'aimais.

Je fixai du regard son tiroir, l'endroit où il rangeait ses tee-shirts. C'était dans ce tiroir que je trouvais les tenues confortables que je portais la nuit ou pour me prélasser le dimanche. Le coton avait son odeur. L'étoffe douillette me rappelait ses bras. Je dormais dans un de ses tee-shirts toutes les nuits quand il était parti, pour me sentir plus proche de lui.

Je perdis trente secondes à fixer le tiroir du regard alors que j'aurais dû me dépêcher.

Puis je pris ma décision.

Je tirai sur la poignée et empoignai une pile de tee-shirts. Je fus obligée de sortir du sac une de mes robes préférées pour les faire rentrer, mais cela n'avait pas d'importance. J'abandonnai la robe par terre devant la penderie et sortis enfin.

J'aurais voulu être plus orgueilleuse et prétendre que je n'avais pas besoin de ses vêtements, mais je savais que je regretterais de ne pas les avoir emportés dès que je serais seule. Je n'avais pas de photo de lui ou quoi que ce soit pour me rappeler notre histoire. Je n'avais que son odeur et ses caresses.

Je ravalai donc ma fierté et sortis.

Je me dirigeai vers l'entrée, où quelques-uns de ses hommes m'attendaient.

Conway n'était pas là.

Un homme en blouson de cuir me tendit des clés.

— Il dit que vous pouvez la garder.

Je sortis et trouvai une Ferrari rouge vif. Je ne voulais pas de ses affaires, mais j'avais besoin d'un véhicule. Je la lui rendrai dès que possible.

— M. Barsetti veut aussi que vous ayez ceci, dit-il en me tendant une valise noire.

Je n'avais pas besoin de regarder à l'intérieur pour savoir ce qu'elle contenait.

De l'argent.

Je lui arrachai la valise des mains et la jetai par-dessus le rond-point de l'entrée. Elle atterrit avec un bruit sourd sur la pelouse et s'ouvrit brusquement, les billets verts parsemant la pelouse.

— Dites à M. Barsetti que je ne veux pas de son argent. Je n'ai jamais été sa pute.

Je m'assis au volant du bolide à deux places et posai mon sac sur le siège passager. Heureusement, les voitures étaient les mêmes qu'aux États-Unis, et on conduisait du même côté de la route. Le moteur était puissant, et je n'avais

jamais conduit une telle bête.

Mais je pouvais faire semblant.

Je démarrai en trombe, réveillant le moteur en partant comme une fusée dans l'obscurité, loin de la maison. Je restai digne, bien que personne ne puisse me voir. Je voulais quitter ce domaine par la grande porte, la tête haute, la posture impeccable. Sans peur.

Comme si je défilais sur un podium.

Mais quand je me retrouvai à quelques kilomètres, la tristesse m'envahit.

Et je commençai à pleurer.

J'attrapai mon téléphone dans mon sac et appelai la première personne à laquelle je pensai. C'était la seule opportunité que j'avais et, maintenant que j'étais seule, j'étais sans ressources. Conway ne prendrait plus soin de moi. Il fallait que je me débrouille seule. Je l'avais fait avant de le connaître – et je le ferais après l'avoir connu.

Andrew Lexington décrocha.

— Sapphire, je vais être honnête : je ne m'attendais pas à votre coup de fil.

Moi non plus.

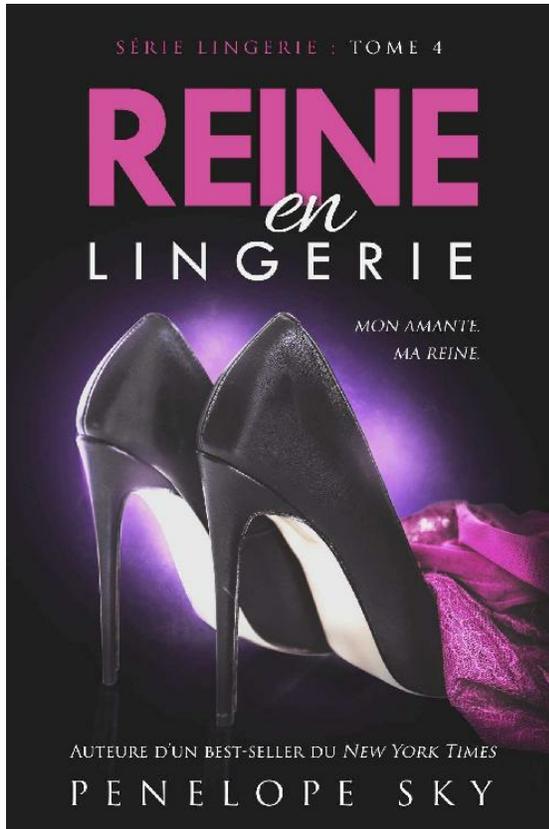
— Excusez-moi d'appeler si tard, mais je me demandais si votre offre tenait toujours.

Je retins mes larmes. Personne n'aimait le bruit du désespoir.

Andrew ne dit rien pendant un long moment, mais je le sentis sourire au téléphone.

— Pour une femme comme vous, l'offre tiendra toujours.

DU MÊME AUTEUR



Muse a dit au monde entier ce qu'elle ressentait
pour moi.

Au lieu de m'en réjouir, j'ai paniqué.

Ce n'est pas ce que je veux.

Ce n'est pas ce que notre relation est censée être.

J'y ai mis fin parce que je n'avais pas le choix.

Mais j'ai du mal à m'en remettre, à dormir dans un
lit vide sans elle à mes côtés.

Commandez-le dès maintenant